

6e Année - No 3

Mars 1913

Notre roman complet: 15-77-5-

LA SOIF DU LUXE

par Brédéah et Alphonse France.

La Revue Populaire

10¢

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.



Coiffure Birmane



Guerrier Papou



Naturel de la baie de Humboldt.

Voir explications
dans les
articles à l'inté-
rieur.

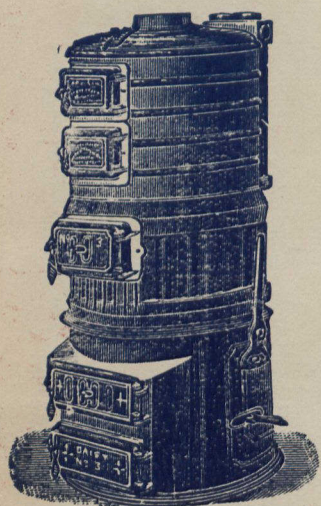
Voir explications
dans les
articles à l'inté-
rieur.

Sommaire: La vie chère. En Terre-Sainte. Un singulier ornement. L'intérieur d'un Harem. L'île Ste-Hélène. Une séance d'Hypnotisme. Une famille chnoise. L'Oiseau-Mouche. Dans une goutte d'eau de mer. Les grandes empoisonneuses. La Houille blanche. La Semaine-Sainte en Italie. Les Coiffures extraordinaires. Un mariage en Russie. Les Travaux gigantesques. Poésies, etc.

POIRIER, BESSETTE & CIE
Edit.-Propriétaires
200, Boulevard St-Laurent,
Montréal.

Raoul Leboeuf

Entrepreneur Plombier



Poseur d'Appareils
à Gaz et Eau
Chaude.

Réparations de toutes
sortes, une
spécialité

Brûleurs et Man-
teaux à Gaz à
bas prix.

160 Rachel E

Tel. Bell St-Louis
4109

MONTREAL

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE



Les Pilules Persanes

de Tewfik Pacha de
Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger
la maigreur excessive, de supprimer le creux des
épaules et d'effacer les angles disgracieux qui dé-
parent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la
quatrième boîte de vos fameux PILULES PER-
SANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchan-
tée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS
Nouvelle Boîte Postale 2675
Dépt. A., Montréal.

Consommption

La science finira par triompher du terrible fléau. Notre
vigilance et l'observation des règles de l'hygiène et de la pru-
dence nous protégeront contre la Consommption, si, au premier
accès de Toux, de Rhume, de Bronchite, nous recourons aux
bienfaisants effets du

SIROP MATHIEU

à base de Goudron, d'Huile de Foie de Morue et autres Extraits Médicinaux
EN VENTE PARTOUT : 35c LA BOUTEILLE

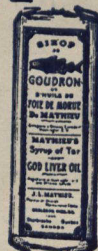
Il soulage le malade, relève ses forces, répare les pertes organiques et guérit.
On complètera utilement son action avec les

POUDRES NERVINES DE MATHIEU

qui combattent la Dépression nerveuse, l'Accablement, les Maux de Tête, Dou-
leurs Névralgiques. Elles sont exemptes d'Op.um, de Morphine et autres Drogues
dangereuses.

EN VENTE PARTOUT : 25c LA BOITE DE 18 POUDRES

CIE J. L. MATHIEU, Propriétaire, Sherbrooke P.Q.



Sauvez vos Cheveux

Par l'usage du merveilleux

Luby Parisien

Qui embellit, conserve, régénère les chevelures dont l'état est le plus désespéré.

Il remet des cheveux à leur couleur primitive et ne présente aucun danger; mais ce ne sont pas les seules qualités de ce filtre régénérateur de beauté, il donne encore à la chevelure le brillant, l'abondance et la souplesse.

Manufacturé rue Vivienne, à Paris.

La Compagnie R. J. Devins, Ltée.

en est le représentant général au Canada

1845 Notre-Dame Ouest, Montréal.

En écrivant mentionnez La Revue Populaire

Office et ateliers,
675 Chemin de la Côte-des-Neiges,
Montréal.

Propriétaire de Carrières
de Granit

Jos. Brunet,

Fabricant et Importateur,
Constructions de Granit
et Tous Genres de Tra-
vaux de Cimetières

Estimations sur demande.
Gros et Détail. Tel Up. 1466.

Atelier moderne défiant toute
compétition.

The Canadian Advertising Ltd.,

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentent un capital dépassant \$10,000,000.00.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adaptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

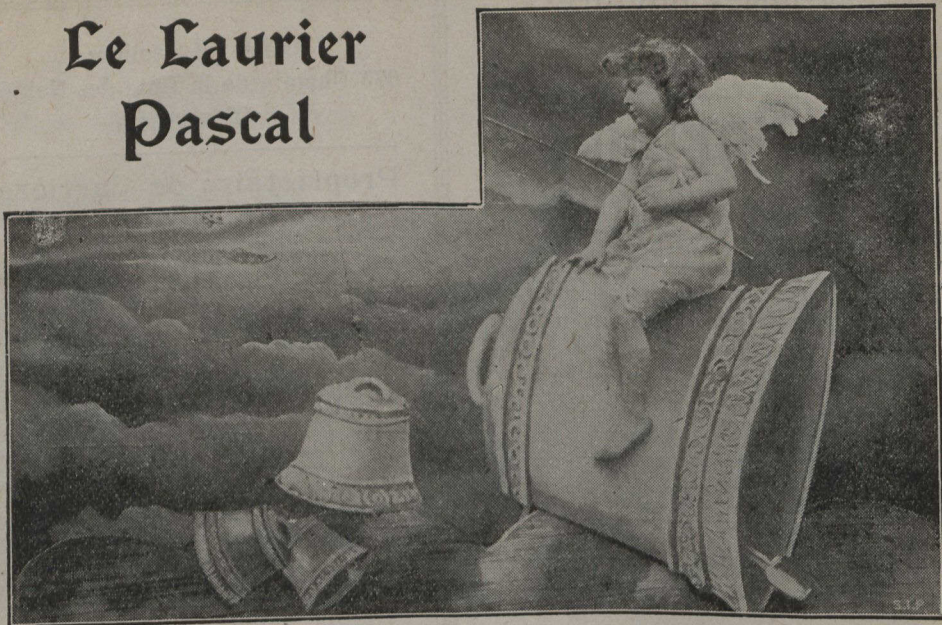
Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES: LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

Avant de placer vos ordres d'annonces,
écrivez-nous— il y va de votre intérêt.

C. P. R. Telegraph Building., 4 rue Hopital, Montreal

Le Laurier Pascal



Le jour de Pâques, chaque année, à l'heure sainte
Où l'aube emplit les bois de frissons et de chants,
Mon fermier, recueilli sous l'angélus qui tinte,
Plante un brin de laurier au coin de tous les champs.

O fermier, n'as-tu pas oublié ma demeure?...
Va, va fleurir aussi l'âtre et le lit sculpté!
Que le laurier pascal vienne y parfumer l'heure
Comme le souffle ardent du Christ ressuscité!

Que, par lui, je m'exalte, et que, par lui, je chante,
Grondant d'alléluias, ailé d'espoirs subits!
Et que le temps soit doux à mon front qui s'argente
Comme au palmier poudreux la halte d'un ibis!

O laurier symbolique et propitiatoire,
Garde bien ma maison du Mal, du Laid, du Deuil!
Autrefois, je rêvais d'y voir entrer la Gloire...
Mais, si la Paix y vient, je baiserais le seuil.

Jean RAMEAU.

La Revue Populaire

ABONNEMENT: Canada et Etats-Unis: Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - - 50 cts Montréal et Etranger: Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - - 75 cts	Parait Tous les Mois	POIRIER, BESSETTE & Cie. Editeurs-Propriétaires, 200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL. AVIS AUX ABONNES La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 5 et le 12 de chaque mois.
---	-------------------------------------	--

La Vie Chère

A PRES avoir eu les oeufs à 50 cents la douzaine et le reste à l'avenant, c'est au tour des loyers à venir grever lourdement notre budget familial.

Chaque année, les loyers sont plus élevée et l'on peut dès aujourd'hui prévoir l'époque où le prix de six mois de location paiera la valeur entière de la maison... y compris les coquerelles et les punaises.

A en juger par ce qui se passe ici, au Canada pays libre et qui n'a pas à supporter l'écrasante rançon de la paix armée, on se demande ce qu'il doit en être dans les contrées qui entretiennent des centaines de milliers d'hommes et de chevaux en vue de la guerre.

On pense logiquement qu'une grande partie de l'argent nécessaire étant fournie par les taxes sur propriétés bâties, les loyers doivent être hors de prix dans ces contrées.

Il n'en est guère ainsi.

Voyons, par exemple, le Japon. Cette puissance qui a fait d'énormes sacrifices d'argent depuis quelques années paraît trait devoir être inhabitable à ceux qui n'ont pas la bourse bien garnie.

Or, le pays des Nippons est, sans contredit, celui des "petits trous pas chers".

Pour 80 cents ou un dollar par mois, on y trouve facilement une chambre confortable et encore, c'est là une des principales dépenses pour celui qui voyage.

Un Nippon qui se déplace pour aller passer un mois au bord de la mer, à la campagne ou dans une ville d'eaux emporte avec lui tout ce qui lui sera nécessaire.

Son bagage comprend les objets de literie—très simples—, et la nourriture.

Le métier de restaurateur ne doit pas enrichir au Japon, d'autant plus que le Japonais n'est pas gourmand. La nourriture qu'il emporte avec lui se compose uniquement d'un sac de riz.

C'est peu dispendieux mais pas très varié.

A la ville, lorsque le Japonais reçoit des amis et n'a pas de place pour les loger, cela ne le trouble pas.

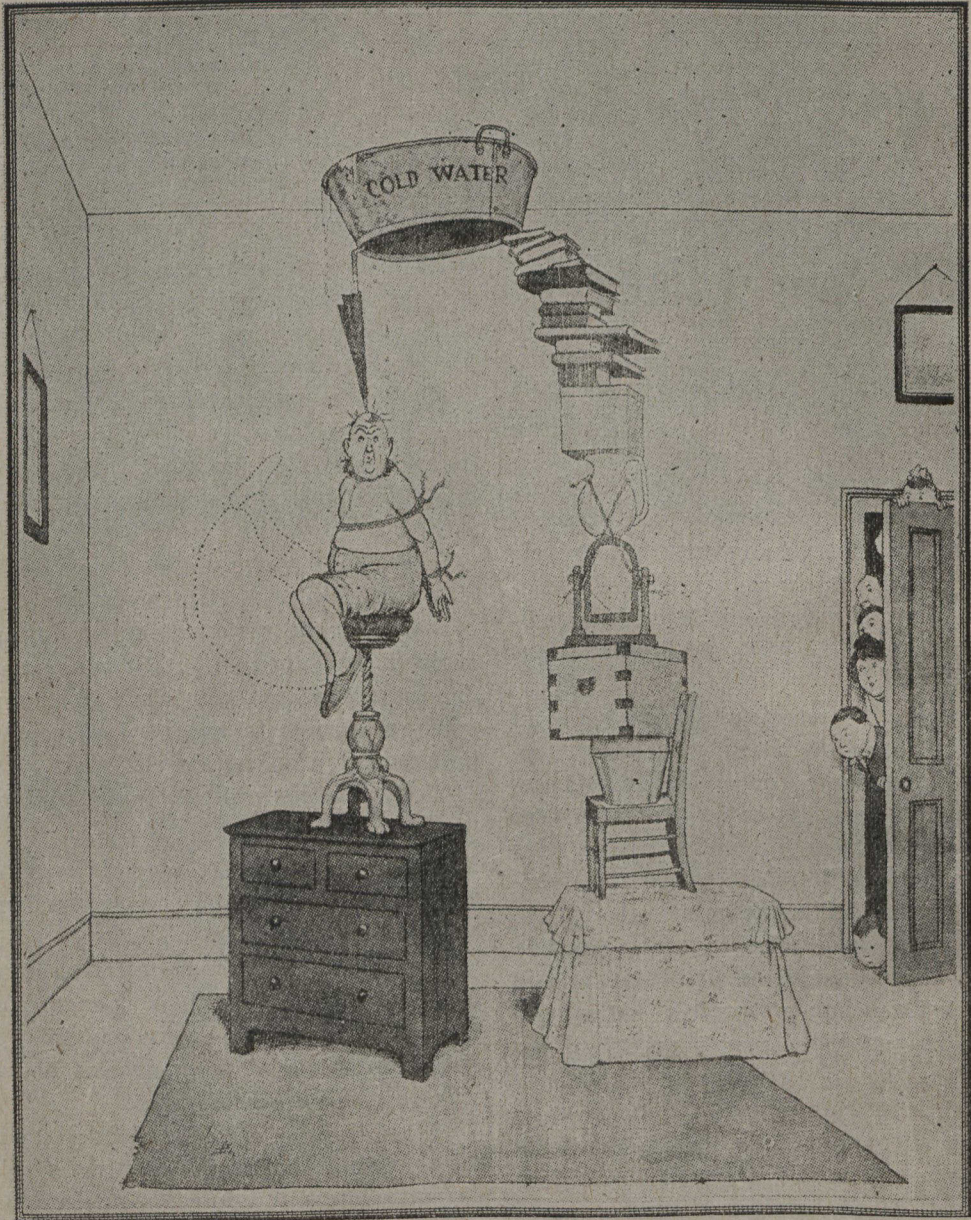
Il sait qu'un peu partout, il trouvera des chambres confortables pour un prix minime: deux ou trois cents par nuit!

Que de Montréalais voudraient pouvoir s'en procurer au même prix!

Hélas! les loyers à 10 et 12 dollars par an ne seront jamais qu'un rêve et c'est regrettable car il y aurait peut-être alors moins de locataires dans un autre hôtel, gratuit celui-là, et dont le contrat de bail se passe en Cour du Recorder.

Roger Francoeur.

LA SANTE PAR L'EXERCICE



Un traitement efficace pour personnes nerveuses. On peut ensuite traverser les rues sans craindre les p'tits chars.



EN TERRE-SAINTE

Les Châteaux des Croisés.

La Principauté d'Oultra-Jourdain.— Emplacements des forteresses franques.— Le château du Livaux de Moïse, aspects du pays au temps des Croisés.—La forteresse de Montréal, maintenant Chobak. Voie romaine.—Le cataclysme qui a produit la mer Morte.—Kérak, son origine, son histoire sous les Croisés.—Renaud de Châtillon, sire du Krak, sa vie, ses luttes, sa mort.

AU Commencement du XIII^e siècle, pour mieux protéger le royaume de Jérusalem que venait de fonder Godfrey de Bouillon, les Croisés reconnurent la nécessité d'occuper d'une façon permanente l'est de la mer Morte.

Plusieurs raisons militaient en faveur de cette occupation. La première était de couper la puissance musulmane, en se plaçant à cheval entre la Syrie et l'Égypte. Troupes armées, caravanes, seraient ainsi forcées de passer à proximité des châteaux chrétiens.

Quant à ce pays, bande étroite de terrain limitée à l'ouest par la mer Morte, à l'est par le désert, c'était une contrée merveilleusement fertile en céréales. De

tout temps, il en a été ainsi, les nombreux vestiges antiques en témoignent, et de nos jours, à perte de vue, les champs de blé monotones se succèdent les uns aux autres, aussi loin que l'œil peut porter.

Les Croisés devaient donc trouver là d'abondantes ressources pour leur subsistance.

Après un certain nombre d'années d'expérience, vers 1160, on reconnut que les distances étaient trop grandes, les communications trop difficiles, pour faire dépendre directement ces territoires de Jérusalem; et la principauté d'"Oultra Jourdain", une des plus importantes de la Terre sainte, à cause de sa situation, fut créée. A une certaine époque de son histoire, elle engloba les terres limitées au nord par l'Ouady Zerqua Main, et s'en alla au sud, jusqu'à Aïlat, sur la mer Rouge, à l'ouest, elle comprit les territoires d'Hébron, tandis qu'à l'est le désert formait sa frontière.

Il faut avoir parcouru la contrée pour se rendre compte des immenses difficultés que les chevaliers, ces héroïques guerriers, rencontrèrent dans un des pays les plus inhospitaliers de la terre, pour l'organiser, l'administrer.

Ayant sans cesse à combattre, ils franchissaient avec une rapidité inouïe, des distances incroyables, et cela au milieu d'une nature tantôt désertique, par conséquent privée d'eau, surchauffée par un soleil impitoyable, tantôt ravinée et dé-



L'Ouady Modjeb (Rivière Arnon).

chirée à l'extrême. Jusqu'à la fin, ces peuples firent face de tous les côtés, l'épée à la main, cultivant, commerçant, bâtissant, gouvernant en même temps: jamais la France ne pourra être assez fière de ces géants.

Il existe encore des forteresses importantes des domaines d'outre-Jourdain. Les principales sont: le Livaux de Moïse; Montréal, Mont-Royal, aujourd'hui Chobak; et le château de la Pierre du Désert, le Krak des Moabites, ou simplement le Krak, maintenant Kérak.

De tous ces châteaux, le plus au sud est

celui du Livaux de Moïse. Pour le visiter, il faut suivre la gorge du Sik, jusqu'à son débouché près du village d'Elji; et à une courte distance du ruisseau, sur sa rive droite on l'aperçoit dans un médiocre massif montagneux d'une blancheur éblouissante.

Avant d'aller plus loin, je veux faire une remarque générale sur les emplacements de ces châteaux. Ils sont tous trois construits dans des lieux très par eux-mêmes "invisibles à distance", et dont il est facile de sortir sans être vu, grâce aux nombreux et profonds ouadys ou ravins qui les entourent.

Le Livaux de Moïse est orienté du nord au sud; ses fossés existent encore à peu près aussi nets qu'au Moyen âge; le pilier naturel servant de trait d'union entre les deux ponts-levis a conservé sa défense. La partie nord de la forteresse est la mieux préservée: des murs crénelés, deux tours d'angle, des écuries avec leurs mangeoires, l'abside et une partie de la chapelle, la crypte subsistent encore.

A une petite journée de marche du Livaux de Moïse, sensiblement vers le nord, se trouve Chobak, l'ancien château de Montréal. Pour le découvrir, il faut arriver presque jusqu'à la crête du cirque qui l'environne.

Construit sur le sommet d'un rocher isolé des hauteurs voisines par de profonds ravins, c'est une magnifique apparition qui dédommage largement de la tristesse des terres mornes et grises que l'on vient de traverser.

La plus grande partie de l'enceinte, ses tours rondes ou carrées, ses silhouettes imposantes, roussies, dorées par le soleil sur un ciel merveilleusement bleu, comme dans un féerique décor d'opéra. Quelques tours ont cependant été découronnées en

1840 par l'ordre d'Ibrahim Pacha, au moment de sa campagne de Syrie, mais de loin, il est difficile de s'en apercevoir.

Pour pénétrer dans la forteresse, il faut d'abord descendre par des pentes excessivement rapides, dans le large et profond ouady entourant le piton; puis, par un chemin en lacets non moins raide, littéralement grimper, afin de gagner la porte d'entrée.

De nombreuses inscriptions en grands et beaux caractères coufiques ornent à l'extérieur certaines tours et une partie de la muraille. Je ne veux ici en rapporter qu'une seule, elle s'exprime en ces termes. "Au nom du Dieu élément, miséricordieux. Il n'y a de Dieu que Dieu, Mahomet est son prophète. La religion de Dieu est l'Islam. La construction et la réédification de cette citadelle ont été ordonnées par notre maître le Sultan, le Roi victorieux, Heusam Eddounia Wa Eddin Lâdjin, et cela, en l'année 697 (1298)."

Aujourd'hui Chobak est une misérable bourgade peuplée d'Arabes faméliques; mettant à profit les constructions anciennes, ils logent dans les ruines du château franc.

Ici, une belle ogive sert de porte d'entrée à une écurie où se trouvent réunis deux ou trois ânes étiques; là un arc-boutant s'appuie sur le mur de torchis d'une masure chancelante; un peu plus loin ce sont les restes d'une chapelle abritant le fournil d'un boulanger.

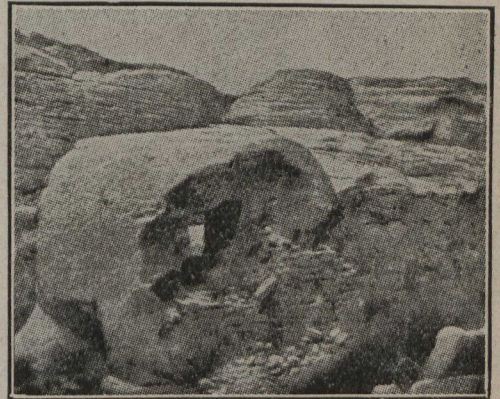
Kéрак est située sur le versant du massif iduméen, à une courte distance de la rive orientale de la mer Morte.

Toute la contrée environnante doit son

relief actuel à la répercussion de l'effroyable et vraisemblablement lent cataclysme qui produit l'effondrement de la mer Morte, en faisant baisser son niveau, qui était jadis de 32 verges environ au-dessus de la Méditerranée, à 394 verges au-dessous (avec des variations de 12 à 20 pieds suivant les saisons).

Des vallées divergentes ayant quelquefois plus de deux mille pieds de profondeur à leur origine partent de cette mer, rayonnent en s'entrecoupant, pour aller s'éteindre finalement vers l'est dans le désert plat.

Les rebords de ces étroites vallées sont



Le Livaux de Moïse.

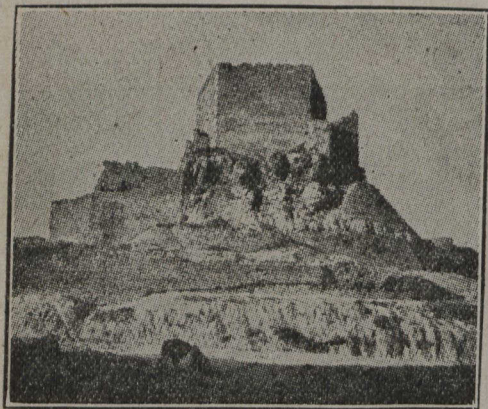
à peu près droits; ils plongent dans l'abîme; et si on doit les traverser en allant du sud au nord, c'est-à-dire les couper, il faut les franchir en de rares points bien déterminés, car partout ailleurs, ce ne sont qu'arêtes vives, précipices, ou murs verticaux de 800 ou 1,000 pieds de hauteur.

La fondation de Kéрак remonte à l'Antiquité. Elle doit le choix de son emplacement à la proximité de sources abondan-

tes, à la richesse de la contrée avoisinante, et aussi à son site facilement défendable.

Sous les empereurs byzantins, elle s'appelait Charachmoba. L'active navigation pratiquée à cette époque sur la mer Morte devait être pour elle une cause de prospérité. En 1142, Payen, dit le Bouteiller, sire de Montréal, commença la construction de la forteresse.

Vers 1150, Maurice, son neveu et son successeur, continua l'oeuvre magnifique que nous voyons debout encore aujourd'hui.



Front méridional de la Citadelle de Kérak avec ses glacis et le réservoir extérieur.

d'hui, malgré les siècles, les sièges, l'incurie des Arabes d'abord, et ensuite les destructions malencontreuses des Turcs.

Parmi tous les preux qui, à de si courts intervalles, se succédèrent comme seigneurs de Kérak, la plus singulière et la plus attachante figure est certainement celle de Renaud de Châtillon, héros extraordinaire dans ces temps héroïques.

Toutes les fois que son nom apparaît, soit dans les chroniqueurs chrétiens, soit

dans les auteurs arabes, c'est pour le trouver mêlé aux actions extrêmes.

D'une bravoure à toute épreuve, d'une indomptable énergie, d'une témérité sans égale, haïssant l'Islam du fond de son coeur de Croisé, il incarna aux yeux des musulmans l'ensemble des défauts les plus exécrables qu'un être humain pût jamais posséder. Il fut pour eux le "fléau de Dieu".

Eïmad ed-Din, parlant de lui, dit: "Renaud, le prince de Kérak, était le plus perfide et le plus méchant des Francs, le plus avide, le plus empressé à nuire et à faire le mal, à rompre les engagements solides, à violer sa parole et à se parjurer."

Ce portrait est tracé, il ne faut pas l'oublier, par un ennemi acharné. Néanmoins, pour être véridique on doit avouer qu'une ombre plane sur la mémoire de cet homme, dont la vie est à peine croyable, tant elle semble relever du domaine des légendes. Il eut, en effet, un manque absolu de bonne foi pour la parole donnée, quelquefois aux chrétiens, mais surtout aux musulmans.

Le mot de trêve n'avait aucun sens pour lui, aussi le voyons-nous, au lendemain du jour où une paix temporaire venait d'être signée, fondre sans crier gare sur les caravanes de marchands ou de pèlerins, les dépouiller de leurs biens, et les emmener en captivité dans quelques-unes de ses forteresses.

Ces violations successives de ses engagements devaient amener sa perte, elles contribuèrent en même temps, dans une large mesure, à déterminer et à hâter la chute de la domination franque en Orient. Peut-être était-il avide de butin, mais peut-être aussi sa prodigieuse activité ne put-elle jamais se plier au calme de la

paix. Quoi qu'il en soit, oublions autant que possible les traits désavantageux d'une nature exceptionnelle, pour ne nous souvenir que de ce qu'elle eut de noble et de grandiose.

Renaud ne dut sa brillante renommée qu'à la trempe de son épée. Cadet de famille, pauvre, il vint en Palestine à la suite de Louis VII, comme tant d'autres, désireux de se battre, de s'illustrer. Mais ce n'était pas chose facile que de se faire distinguer parmi tant de braves. Cependant son audace le plaça bientôt au premier rang, et il arriva, fortune inespérée, à être remarqué et à obtenir la main de Constance, veuve de Raymond, prince d'Antioche, qui, précédemment, avait dédaigné d'autres partis beaucoup plus brillants.

En novembre 1160, au retour d'une razzia, il est pris par Madj-ed-Din, frère de Nour-ed-Din. Ramené à Alep, Renaud passe seize années de sa vie dans une dure captivité. En 1176, il parvient enfin à faire racheter moyennant une somme énorme pour l'époque (cent vingt mille dinars sarrasins).

Le voici libre, mais pendant sa détention bien des événements sont survenus; Constance, sa femme, était morte; les deux enfants, qu'il avait eus de son mariage avec elle, vivaient à Constantinople, et son ancienne principauté d'Antioche était passée aux mains de son beau-fils. Prince dépossédé, Châtillon s'en va à Jérusalem auprès de son suzerain, le jeune roi lépreux Baudouin IV, et lui offre ses services. Sa longue captivité, au lieu d'avoir diminué sa bravoure, a au contraire décuplé son énergie. Sa haine contre les musulmans s'est accrue de toutes les douleurs de seize années de réclusion. Il n'a qu'un désir: faire chère-

ment payer à l'Islam un passé de maigrins et de déceptions.

Sa venue à la cour de Jérusalem fut saluée comme celle d'un sauveur, non seulement par ses anciens compagnons, mais encore par les nouveaux arrivés. Tous le reçurent à bras ouverts, car jamais la situation du royaume n'avait été plus précaire.

Environ une année après sa sortie des prisons d'Alep, Renaud épousait la dame du Krak, et alors recommença pour lui



Antique sortie nord-ouest de Kérak modifiée au moyen-âge.

cette vie d'aventures, de longues chevauchées, de combats incessants, qui ne devait se terminer que par une mort tragique, digne couronnement d'une existence incroyablement agitée.

Dans ce court résumé, je ne veux citer que deux faits qui témoignent de son audace: il fit saisir en pleine paix la propre soeur de Saladin, sultan d'Egypte, qui voyageait avec une riche caravane, et lorsque le Sultan, justement irrité, demanda non seulement que les prisonniers fussent remis en liberté, mais encore des

paroles de regret, Châtillon lui répondit effrontément: "Dites à votre Mahomet de venir les délivrer."

Fait prisonnier à la bataille d'Hittin, le 4 juillet 1187, Renaud fut amené avec ses compagnons d'infortune devant la tente de Saladin. Les malheureux mouraient de soif. Le Sultan donna l'ordre d'apporter des sorbets, et le roi Guy, après en avoir goûté, passa sa coupe à Châtillon qui la vida d'un trait. Le Sultan voyant ce qui venait de se passer, entra dans une violente colère, et il reprocha en termes amers à Guy d'avoir partagé son sorbet avec le plus détesté de ses ennemis: c'était, en effet, de par la coutume musulmane, faire de Renaud l'hôte du Sultan et le rendre inviolable, ainsi le veulent les lois de l'hospitalité de l'Orient.

Mais Saladin réfléchit; comme après tout, il n'avait ni offert lui-même la cou-

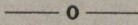
pe, ni donné la permission de l'offrir, il ne se crut pas dégagé du vœu qu'il avait formé par deux fois de tuer de sa propre main le seigneur de Kérak, et quelques instants après, ayant cherché sans succès à le faire abjurer, il l'égorgeait sous les yeux des autres prisonniers. Jusqu'à son dernier souffle, Renaud conserva son admirable sang-froid...

La mort de ce héros redouté fut pour l'Islam un immense soulagement. La nouvelle se répandit avec une rapidité inouïe jusqu'aux confins de l'Empire, et partout elle provoqua une allégresse sans borne.

Puisse le Dieu de miséricorde, soutien des braves, oubliant les méfaits d'un preux, avoir donné le repos éternel à ce glorieux lutteur qui venait de passer, au milieu d'incessants combats, quarante années de sa vie aventureuse sur la terre d'Asie.



UN SINGULIER ORNEMENT



S Il'on reproche à certains enfants de se ronger les ongles, on ne peut pas agir de même envers le savant pédagogue chinois que nous représentons en partie ici et qui porte le nom harmonieux de "Ding".

Le Dr Ding (notre homme a le titre de docteur) avait fait un vœu singulier alors qu'il était encore tout jeune: il avait promis à sa mère mourante de ne jamais se couper les ongles en signe de deuil.

Jusqu'ici, les "ongles en deuil" désignaient ceux qui appartenaient à des personnes peu soigneuses d'elles-mêmes; le Dr Ding, lui, a décidé que plus ses ongles seraient longs, plus son chagrin serait sincère.

C'est de la douleur à tant du pouce... et des autres doigts.

En définitive, cela n'a rien de charmant et si l'original pédagogue est marié, on se demande comment il s'y prend lorsqu'il veut passer la main dans les cheveux à sa femme...

Néanmoins comme un original trouve toujours un plus original que lui en ce monde, il y eut un beau jour un riche Américain, amateur de bizarreries qui offrit au Dr Ding de lui acheter ses ongles aussi longs que des cornes d'antilope.

Il en offrit mille dollars en vain; l'entêté Chinois refusa et voulut conserver jusqu'à sa mort ses ongles et son chagrin.





L'INTERIEUR D'UN HAREM

Par Paulette

HAREM, ce seul mot arabe signifiant chose sacrée, secrète, évoque des visions de houris voilées dans le mystère de la réclusion et exerce sur l'esprit Occidental la fascination merveilleuse de l'Inconnue; mais hélas! la vie réelle dans un Harem n'offre aucune illusion, aucun charme aux filles infortunées de l'Occident, qui ont à endurer sa triste monotonie, à supporter ses affreuses suppressions; à souffrir les plus cruelles humiliations, d'année en année, recevant en retour peu de compensations et aucune espérance.

Les jeunes filles des autres nations ont leurs amies, leurs amoureux, leurs amusements, et par-dessus tout—leur liberté, ce glorieux héritage de l'Orient civilisé, mais la femme Turque riche ou pauvre, n'a aucun de ces avantages.

Emprisonnées entre de hauts murs, où ni le soleil qui réchauffe, ni l'air qui vivifie ne peuvent pénétrer, elles semblent vivre d'une vie non réelle, comme dans un rêve; le rêve d'un autre monde dont leur parlent les livres que l'on place entre leurs mains, de ce monde où les femmes plus heureuses sont libres de goûter à l'arbre de la science de la vie et où l'homme ne leur défend pas d'en manger.

Ah! ces livres! quelle jouissance douce

et amère à la fois ils leur procurent! Par leur enchantement, elles errent ces pauvres cloîtrées à travers les terres étrangères, elles sentent la douce brise rafraîchir leur joues; elles respirent l'air pur et la chaleur du soleil, pour ne s'éveiller qu'entre les grilles d'une prison, et le luxe énervant d'une captivité dorée.

Enseignées par des gouvernantes européennes des mieux choisies, jusqu'à ce qu'elles aient acquis quatre ou cinq langues étrangères, qu'elles puissent lire les classiques d'après l'original, formées par ces personnes à apprécier tout ce qui est beau dans la musique, les Beaux-Arts, la Littérature, elles n'apprennent à connaître tous ces trésors qui se trouvent dans le monde extérieur que pour reconnaître avec déception et douleur que ces trésors qu'elles admirent ne sont pas pour elles.

Quelle cruauté! Exciter l'appétit et refuser de lui donner satisfaction!

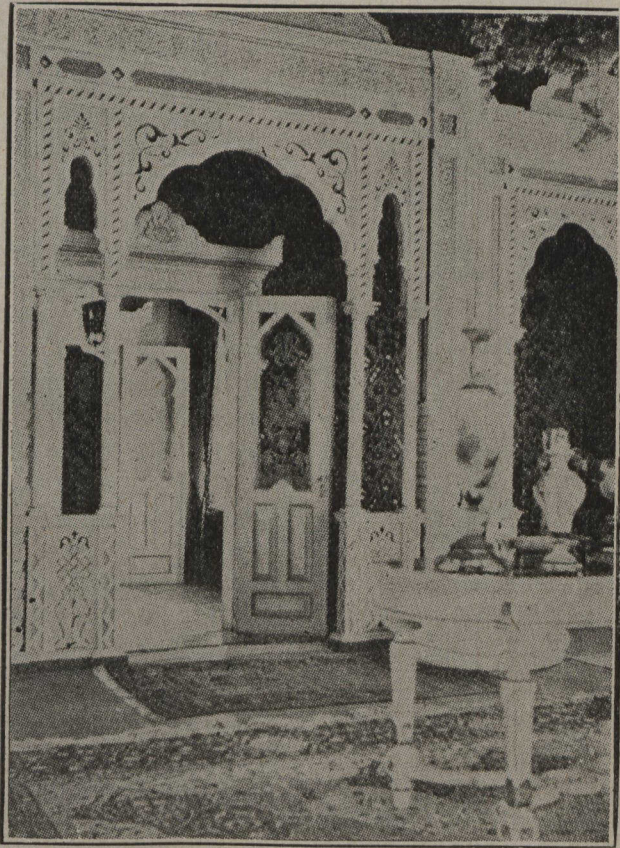
Est-ce étrange qu'elles battent des ailes contre leur cage et pleurent leur liberté? Chargées de bijoux, vêtues de toilettes parisiennes, entourées de luxe, elles connaissent tous les raffinements de la civilisation.

Vous femmes de l'Occident comprenez-vous ce que c'est que de n'être jamais, entendez-vous bien, jamais libre, d'être tou-

jours asservie, de n'avoir d'autre volonté que celle de l'homme à qui vous appartenez, qu'il soit votre père ou votre mari? De se sentir écrasée sous une accumulation d'autorité, par les lois du pays, du foyer, et par les coutumes des généra-

femmes ne comptent pas; elles sont considérées comme un bien, un possession, rien de plus...

L'existence dans un Harem ne permet pas même la solitude, il n'y a ni clef, ni verrou aux portes des chambres à coucher, et



Intérieur d'une chambre dans un Harem

tions? De se sentir faible et sans espérance pour l'avenir, sachant que dans le passé le poison, ou encore le Bosphore était la fin d'une femme rebelle?

Demandez à un Turc ayant une famille de trois fils et trois filles, combien il a d'enfants. Trois, vous répondra-t-il. Les

esclaves vont et viennent tout comme si elles étaient maitresses elles-mêmes. Elles ne sortent guère que pour faire visite aux femmes d'un autre harem, ou pour se rendre au bain, et encore doivent-elles avoir le visage couvert d'un voile épais et accompagnées d'un ou plusieurs

eunuques.

Le costume de sortie est le même pour toutes. Il consiste en une jupe de soie noire, qu'elles mettent par-dessus leur robe d'intérieur, une mantille de même couleur descendant un peu plus bas que la taille et enfin le tcharchof, ou voile noir couvrant la tête et le visage.

Dans le Harem, la femme Turque porte des toilettes très élégantes et très riches, mais personne ne voit ses toilettes, excepté les quelques femmes privilégiées qui lui rendent visite. Alors on passe le thé et des gâteaux de toutes espèces. Seulement ces distractions, elles ne les ont pas souvent, car alors tous les hommes de la maison doivent partir, puisque c'est l'un des principes fondamentaux de l'islamisme, empruntés aux civilisations qui la précédèrent dans l'Asie antérieure, qu'un homme ne doit jamais voir le visage d'une femme, à moins qu'elle ne soit sa parente à un degré tel, qu'il puisse l'épouser.

Le voile joue un grand rôle dans la vie d'une femme turque. Ordonné par Islam pour les femmes mariées d'abord, la coutume l'a rendu obligatoire pour toutes, et dès l'âge de treize ou quatorze ans une jeune fille doit porter le voile.

Naturellement, si la nature ne s'est pas montrée libérale ou que le temps ait laissé ses traces, le voile n'est plus considéré par la femme comme une oppression, il cache tous les défauts; mais, que ce soit une femme jeune ou vieille, belle ou laide, l'usage l'a tellement habituée à cet abri que lorsqu'elle l'enlèvent devant son mari ou le Sultan, ce qui est obligatoire, elle se sent timide et mal à l'aise comme si elle n'était pas vêtue convenablement.

De par la loi un enfant dès l'âge de quinze ans ne doit plus obéissance à ses

parents, mais c'est une chose ignorée et qui n'a jamais eu d'effet. Les parents sont tyranniques dans leur autorité, et ils marient leurs enfants avec qui ils veulent, faisant les arrangements et s'occupant des plus petits détails, sans consulter les désirs de celle à qui il importerait le plus de savoir. Une jeune fille considère son mariage comme une effroyable catastrophe, une partie des souffrances qui sont le lot de la femme; et va à l'homme qu'elle n'a jamais vu, et vers la vie inconnue qui est devant elle, haïssant, espérant et craignant.

Elle n'aimera peut-être pas son mari lorsqu'elle le connaîtra, souvent même elle le hait, et cependant elle devra vivre avec ses autres femmes et de nombreuses concubines, en cherchant ses faveurs; être préférée aujourd'hui, pour être dédaignée demain, endurer les humiliations, les rivalités, les basses jalousies qui font inévitablement partie d'une existence de Harem, et d'aller à travers les scènes souvent terribles qui ne manquent pas d'arriver après le départ du Seigneur et Maître.

Une préférence marquée, le don d'un bijou, une parole de louange ou d'admiration, suffisent à éveiller ces passions dormantes, étouffées en la présence du mari, mais qui, dès qu'il a disparu éclatent en vraies tempêtes de furie, durant lesquelles elles vont jusqu'à se prendre aux cheveux.

Obligées de partager leur captivité avec des rivales détestées, leur irritation ne meurt jamais et il s'ensuit de terribles tragédies, de misère mentale et de revanche inasouvie.

Le Sultan a quatre femmes qui demeurent avec lui dans son palais, mais il y en a de vraies tempêtes de furie, durant les-

femmes légitimes du Sultan sont au nombre de quatre à sept et portent le nom de "kadine" (dame).

La première kadine qui donne un enfant mâle au Sultan est nommée "khassehé sultane", et ce titre lui vaut une dotation importante. Quand son fils monte sur le trône elle prend le titre valideh sultane (ou sultane mère).

Il n'y a pas d'Impératrice de Turquie, les femmes ne sont pas considérées assez importantes pour porter un titre aussi pompeux; les quatre femmes du Sultan ne sont pas non plus appelées Sultanes. Ce terme est appliqué à toutes les filles du Sultan, qui ont plus d'importance que ses femmes, et qui, lorsqu'elles sont en âge, épousent les "grands" du pays. Les concubines portent le nom d'odalisques.

Le pouvoir est, pourtant entre les mains de la mère du Sultan; mais c'est une règle dans tous les Harems que la mère du mari à toute autorité, et à elle les femmes de son fils et tous ses enfants lui doivent obéissance.

La vie d'une femme dans le Harem est une vie de luxe et de nonchalance. Le temps qu'elle ne passe pas à l'étude où à l'ouvrage manuel (broderies, tricots, etc), elle le passe à se parer, à fumer le hokka et surtout à jouer avec ses enfants comme avec des poupées, encore leur retire-t-on les garçons de bonne heure.

La vie dans un Harem n'a donc rien de bien attrayant, on en a vu récemment la preuve au cours de la guerre entre les Turcs et les peuples alliés.

Beaucoup des femmes, ayant reçu une certaine éducation et instruction, appartenant à la maison de personnages turcs de rang élevé, ont profité de la situation troublée à Constantinople pour s'échap-

per des harems et se rendre dans "Europe occidentale."

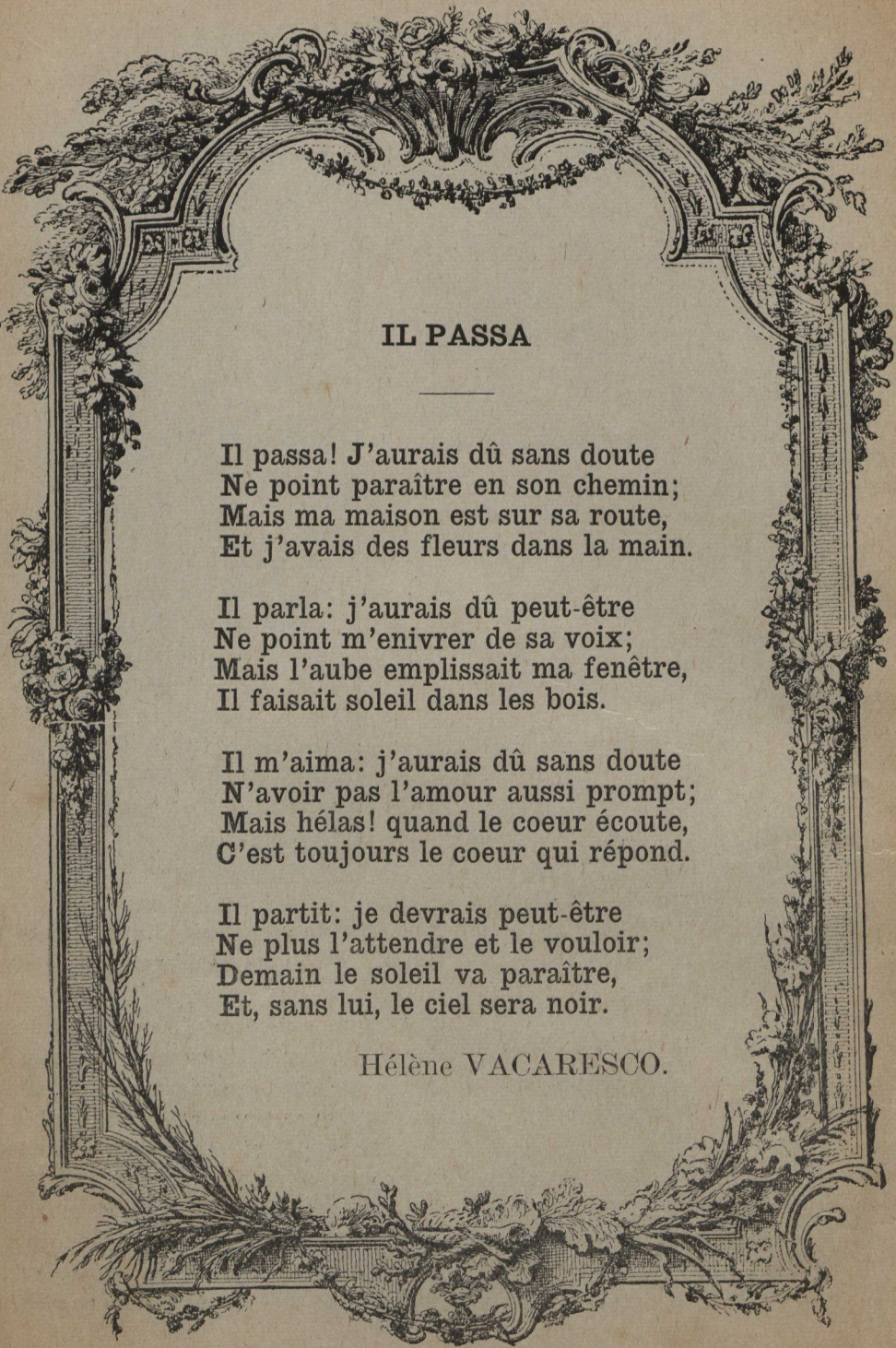


Costume de cérémonie d'une femme Turque au Harem.

Plusieurs d'entre elles sont arrivées à Marseille sur des vapeurs venant des ports de la Méditerranée orientale.

D'autres encore sont arrivées à Lausanne, Zurich et Genève, tandis que quelques-unes sont allées à Paris.

On peut voir qu'elles sont parties en toute hâte, car elles ont peu d'argent, mais elles ont emporté beaucoup de splendides bijoux et de magnifiques soieries.



IL PASSA

Il passa! J'aurais dû sans doute
Ne point paraître en son chemin;
Mais ma maison est sur sa route,
Et j'avais des fleurs dans la main.

Il parla: j'aurais dû peut-être
Ne point m'enivrer de sa voix;
Mais l'aube emplissait ma fenêtre,
Il faisait soleil dans les bois.

Il m'aima: j'aurais dû sans doute
N'avoir pas l'amour aussi prompt;
Mais hélas! quand le coeur écoute,
C'est toujours le coeur qui répond.

Il partit: je devrais peut-être
Ne plus l'attendre et le vouloir;
Demain le soleil va paraître,
Et, sans lui, le ciel sera noir.

Hélène VACARESCO.



NOTRE ROMAN COMPLET

LA SOIF DU LUXE

Par Brédéah et Al phonse France

— 0 —

PREMIERE PARTIE

La Tentation

Il est neuf heures du soir, la brise de mer vient de s'élever, répandant un peu de fraîcheur sur la ville dont l'atmosphère a été chauffée toute la journée par les rayons ardents du soleil de juin.

De tous côtés l'on aperçoit des spirales de fumée montant vers le ciel, que la lune éclaire splendidement. Quelques étincelles jaillissent de ci de là, et l'on entend des éclats de voix joyeuses, entremêlés de rires.

C'est le 23 juin, veille de la Saint-Jean, et l'on ne saurait manquer aux feux de tradition qui sont l'occasion d'une petite fête de famille.

Dans un quartier un peu éloigné du centre de la ville, perché sur la hauteur, et que l'on nomme Saint-Pierre, se dresse une coquette villa, entourée d'un jardinet "La villa Gourby".

C'est là qu'habite le docteur Génin, ins-

tallé depuis une douzaine à Oran, et qui, médecin consciencieux, aimé de ses malades, a su se faire une situation lui procurant non pas le luxe, mais l'aisance et le confort. Il est heureux de son sort ayant auprès de lui une femme charmante, qu'il aime profondément, et trois enfants tendrement chéris.

C'est aujourd'hui la fête de sa femme, et à cette occasion l'on a invité quelques intimes à venir passer la soirée en famille.

Afin de pouvoir faire un bon feu, on a choisi l'emplacement du jeu de croquet, n'offrant nul danger, étant dépourvu d'arbres à cet endroit là.

Les fagots empilés les uns sur les autres pétillent, faisant jaillir de petites étincelles à la grande joie des enfants. Petits et grands, se prenant par les mains, forment une immense ronde en chantant de vieilles chansons apprises par la grand'mère.

Elle est là, au milieu de ses chers enfants, qu'elle n'avait plus revue depuis plusieurs années, car, habitant la France, où la retiennent quelques modestes inté-

rêts, elle ne vient qu'à de rares intervalles en Algérie.

Son arrivée toute récente avec sa fille aînée, "Tante Titine", comme on l'appelle familièrement, a été un véritable événement joyeux.

Les chansons vieillottes se succèdent toujours avec gaité et l'on s'interrompt, tout d'un coup, s'apercevant que le feu baisse, pour vite jeter de nouveaux fagots de sarments et alimenter le foyer qui menace de s'éteindre. Le cercle, se trouvant disloqué, de petits groupes se forment, et des causeries animées remplacent les airs de ronde.

Une jeune femme, amie de Jane Génin, lui prend familièrement le bras et l'entraîne dans une allée du jardin.

—Vous êtes ravissante, Janette, dans ce déshabillé de mousseline rose, et je ne sais pourquoi vous ne parez pas toujours avec luxe ce joli corps si élégant qui semble fait pour les toilettes recherchées.

Jane sourit et ne répond pas.

—Votre mari serait-il jaloux? Dans ce cas, je vous conseillerais la révolte, ma chère! Les hommes sont vraiment trop égoïstes et ne comprennent pas, combien il est naturel, qu'une femme jeune et jolie aime les beaux chiffons qui la rendent encore plus séduisante.

Celle qui parle ainsi est une femme envieuse et jalouse du bonheur des autres. D'un caractère insinuant, affectant vite une grande familiarité, elle a su conquérir l'amitié de Jane avec qui elle est liée depuis peu. Trouvant son nom de Houbeau, trop roturier et pas assez ronflant, elle y a ajouté celui de la "Prévôtère" qui lui est fouiné par une modeste campagne, située dans un petit village où elle a vécu jadis. Venant on ne sait d'où, et se faisant passer pour veuve, elle a trou-

vé le moyen de se faufiler partout dans le monde oranais qui l'a assez bien accueillie, grâce à sa noblesse, plutôt louche, et à son bavardage étourdissant.

Très coquette, et aimant la parure, nul ne connaît ses moyens d'existence, mais comme elle parle beaucoup et avec emphase de "ses terres" personne ne songe à contrôler ce luxe douteux.

Du reste, elle est vraiment charmante quoique un peu exhubérante,— mais cela lui va si bien!—dit-on!

Nulle comme elle n'ose parler avec autant de désinvolture de son impiété! Trouvant la religion une chose absurde, elle exprime à haute voix, "ses idées là-dessus", et finit ses tirades anti-religieuses, dans un éclat de rire qui sonne faux en disant:—Je dois être damnée vraiment, car je ne crois ni à Dieu, ni à diable".

Elle a deviné, en Jane, une nature un peu ambitieuse, quoique d'un fonds excellent. La voyant si heureuse, et jalouse de ce qu'elle une injustice du sort, elle ne manque jamais une occasion d'exciter les sentiments d'envie de la jeune femme, et c'est pourquoi nous la retrouvons ce soir de fête, essayant d'en gâter la douceur, et de rompre le charme doux, par ses mauvais conseils jetés d'un air léger et simulant la bonne amitié.

—Pourquoi—insiste Mme Houbeau d'une voix câline—ne pas vivre sur un autre pied, puisque grâce à la célébrité de votre mari, vous avez le moyen de recevoir beaucoup et d'être habillée par la "bonne faiseuse".

"Votre mari, d'une nature un peu sauvage, garde trop pour lui la créature superbe que vous êtes; et l'apprécie-t-il seulement? Croyez-moi, la femme a besoin d'être jaloussée par d'autres femmes, et

admiration par les hommes, pour faire sentir à son mari tout ce qu'elle vaut et à quel point il doit s'estimer heureux d'avoir un tel trésor; car n'en doutez pas, chère belle, vous êtes un vrai trésor!

Et comme Jane soupirait de nouveau ne répondant rien à cette magnifique tirade dépourvue de sens, la mauvaise conseillère ajouta en changeant de ton et prenant la main de son amie :

— Pourquoi ce soupir, le deuxième depuis un moment; suis-je, par hasard, allée trop loin et vous ai-je dit, sans le vouloir, quelque chose pouvant vous faire de la peine?

— Dans ce cas pardonnez-moi, car c'est bien involontairement. Si au contraire je puis vous être utile à quelque chose, si vous avez un secret à confier, n'hésitez pas à me prendre pour confidente, car jamais amitié ne fut si sincère que la mienne.

L'insinuante créature avait en disant cela serré les deux mains de Jane, qui, ébranlée par toutes ces démonstrations, ne put retenir plus longtemps une pensée qui l'obsédait.

— Ah! — dit-elle — être riche, avoir de l'argent, quel rêve! Pouvoir dépenser sans compter, ne pas craindre la note de la couturière.

Mme de la Prévôtère lui coupa vivement la parole :

— Est-ce donc votre cas?

— Hélas oui! Je me suis laissée entraîner depuis quelque temps, à des dépenses inutiles, laissant accumuler plusieurs notes, faisant de nouvelles commandes futiles, et maintenant je n'ose avouer à mon mari cette dette un peu criarde. Lui qui est si économe, aimant par dessus tout la simplicité, tâchant d'augmenter, par son travail, le petit pécule qui servi-

ra à doter nos enfants, que va-t-il dire en me voyant entrer dans cette voie. — Et avec un air de regret — Oui l'argent arrange bien des choses.

— Et qu'importe une petite dette en passant — poursuivit l'envieuse, ravie de trouver enfin un léger nuage dans ce ciel si bleu. — Ne m'avez-vous pas laissé entendre, un jour, que vous avez en France une tante à héritage?

— Oui, en effet, ma grand'tante est millionnaire, mais d'un caractère si bizarre, entourée par les parents de mon oncle défunt qui guignent l'héritage. J'espère peu de chose de cette grosse fortune; mais si vous saviez comme j'en rêve! Nous serions si complètement heureux avec cet argent; nos enfants comblés de jouissance, mon mari travaillant seulement pour son plaisir, et non pas esclave de ses clients du matin au soir et souvent du soir au matin. Être riche! pouvoir dépenser follement, sans compter!

Jane fut interrompue dans ses confidences par sa femme de chambre qui vint la chercher pour un petit détail de ménage. S'excusant auprès de son amie qui alla rejoindre le groupe joyeux, elle partit de son côté vers la maison, pour s'occuper de faire servir le thé et pour donner quelques ordres.

Le père, en compagnie de ses chers enfants et de ses invités, continuait à rire et à causer gaiement, retrouvant de nouvelles chansons, mimant des danses autour du feu, toujours pétillant!

Dans le brouhaha et l'entrain de la fête, nul ne s'était aperçu de la courte absence des deux amies, ni de celle de la grand'mère et de "tante Titine". Elles aussi s'éloignant pour un moment du cen-

tre animé étaient allées se reposer sous une petite tonnelle entièrement recouverte de géraniums, de lierre et de rosiers grimpants. Assises l'une à côté de l'autre sur un banc rustique, la mère et la fille causaient à mi-voix d'une façon très sérieuse.

—Pourquoi, mon enfant—disait la vieille dame sur un ton de reproche—as-tu répondu si aigrement à ta belle-soeur, quand elle nous a demandé avis sur la jolie toilette qu'elle porte ce soir? Tu n'es vraiment pas gentille avec elle. Ne l'aimerais-tu plus?

—Mère—répondit sur un ton où l'on sentait percer l'aigreur et la jalousie, celle à qui ce reproche s'adressait,—vous êtes vraiment trop bonne de louer, comme vous le faites, cette Jane évaporée, dépensière et coquette, ne pensant qu'à ses chiffons, au plaisir qu'elle pourra prendre, quêtant le regard admirateur dans les yeux des amis de son mari, avec lesquels elle flirte en vraie coquette qu'elle est!

—Tais-toi, Catherine — interrompit l'aïeule indignée de ce blâme qu'elle savait faux—tu devrais être la dernière à parler ainsi de celle qui a été élevée avec toi, comme une soeur, qui l'est devenue doublement depuis qu'elle a épousé ton frère. C'est un mauvais sentiment qui te fait agir ainsi, tu es jalouse de la beauté de Jane!

—Moi, jalouse!—répartit la vieille fille en s'animant sous le mot qui touchait juste.—Je vous assure bien, ma mère, que jusqu'à présent je nourrissais toujours pour mon amie d'enfance des sentiments de tendresse et d'affection, et quand, pauvre orpheline, nous l'avons recueillie sous notre toit pour l'élever, j'étais pour elle plus qu'une soeur aînée; presque mater-

nelle. Mais, à ce moment-là, elle était une enfant vive, espiègle, ayant les défauts de son âge, sous lesquels tout faisait supposer pour plus tard, des qualités ne demandant qu'à être développées. Dans un milieu comme le nôtre, où l'affection et la piété régnaient en maîtres, avec une seconde mère comme vous, indulgente et bonne quoique ferme et d'une droiture sans pareille, vous aviez fait de Jane une femme sérieuse et aimante, ayant de bons principes religieux, et notre cher Henri s'étant épris d'elle, vous n'avez pas hésité un instant à lui donner votre consentement pour cette union qui était conforme à vos souhaits. Ne trouvez-vous pas que les temps sont changés et que ma belle-soeur s'engage dans une voie que je devine mauvaise?

—Elle prend ses amis on ne sait où. Croyez-vous que cette Mme de la Prévôtère, avec ses allures de folle, soit femme à lui donner de bons conseils?

—Jane est devenue d'une coquetterie effrénée, ne songeant qu'à s'atifier le mieux possible, gaspillant l'argent du ménage, sans souci du lendemain; c'est une imprudente qui ne pense pas à l'avenir de ses enfants, une mauvaise mère, une femme sans coeur, qui n'a plus qu'un but, "le luxe" et qui finira par quelque grosse sottise!

—O mon enfant quelle peine tu me causes en parlant ainsi; comment oses-tu préférer semblables paroles? Sont-ce là les sentiments que j'ai essayé de faire germer dans ton coeur, dès ta plus tendre enfance.

—Tu te laisses entraîner à jeter le blâme plus qu'il ne faudrait sur celle dont, malgré toi, tu jalouses le bonheur. En admettant qu'elle soit un peu fautive et qu'en effet, elle se trouve attirée vers cet

engrenage du luxe, comme tant d'autres, est-ce ainsi que Dieu nous a dit de ramener la brebis égarée? Ne devons-nous pas, avec d'infinies précautions, et non pas avec intransigeance et âpreté, essayer de remettre dans le bon chemin, la pauvre tête folle qui subit, tu l'as dit toi-même, une triste influence? Celle que je nomme ma seconde fille n'est pas dépourvue de coeur; c'est une nature vive et passionnée, avec laquelle on aurait vite gain de cause, en s'adressant aux bons sentiments dont elle est capable.

—Oui sans doute vous avez toujours jugé Jane comme une petite perfection, tandis qu'elle n'est qu'une poupée qui finira mal—murmura jalousement Catherine entre ses dents.

—Pas un mot de plus à ce sujet—interrompt Mme Génin d'un air digne, mais au fond très impressionnée par ce qu'elle venait d'entendre.—Réfléchis à tout ce que tu viens de dire; demande pardon à Dieu, et prie-le de te ramener à de meilleurs sentiments. Nul de nous n'est sans péché sur cette terre, et ne doit jeter la pierre à son voisin. C'est par la douceur et la piété qu'on obtient les meilleurs résultats. Viens ma fille, retournons là-bas, on pourrait commenter notre absence un peu trop prolongée.

Les deux femmes se levaient pour rejoindre le groupe quand une voix joyeuse s'écria :

—Grand'mère, tante Titine, où êtes-vous? nous vous attendons pour prendre le thé et faire un peu de musique.

Elles hâtèrent le pas et aperçurent au détour d'une allée, un garçonnet d'une dizaine d'années, qui, tout fier d'avoir retrouvé celles qu'il cherchait, leur prit une main à chacune et triomphalement les en-

traîna vers le salon, où tout le monde était réuni.

Qu'elle était charmante cette Jane, dont on venait de tant parler. En ce moment toute occupée par ses fonctions de maîtresse de maison, elle allait et venait offrant des petits fours et des biscuits secs, avec un mot affable pour chacun des invités. Son mari la regardait, ne se lassant pas d'admirer le joli visage et la silhouette, bien connus de lui. Belle femme dans toute l'acception du mot, admirablement faite, elle joignait à cela une physionomie mieux que jolie; très expressive et intelligente. Des yeux noirs profonds et doux faisant contraste avec son teint éblouissant de blonde un peu rousse.

Lui, au contraire, très brun, le teint bistré, l'air très énergique; dans cette figure bien masculine brillaient deux yeux bleus d'une douceur infinie, avec un peu de naïveté, presque un regard d'enfant; de haute stature, on le devinait très fort et musclé; ses mains longues et déliées étaient non seulement habiles aux opérations chirurgicales, mais encore sachant faire vibrer les cordes de son violon, sur lequel il était d'une force rare, chez un amateur. Son âme d'artiste, apte à comprendre la musique des grands maîtres, si belle, si pénétrante, où l'on découvre à chaque page de nouvelles merveilles, avait trouvé un écho dans celle de sa femme, musicienne aussi, et qui l'accompagnait au piano avec beaucoup de sentiment.

Une vieille dame, amie de la famille, réclama, à la demande générale, de faire "un peu de musique".

Aussitôt, sans se faire prier, Jane et Henri, l'un devant son clavier, l'autre te-

nant son violon, entamèrent la "Symphonie Héroïque", de Beethoven.

Il y a peu d'exemple en musique d'un style où la douleur ait su conserver constamment des formes aussi pures et une telle noblesse d'expression.

Beethoven a écrit des choses plus saisissantes peut-être que cette symphonie ; plusieurs de ses autres compositions impressionnent plus vivement ; mais il faut le reconnaître cependant, la "Symphonie Héroïque" est tellement forte de pensée et d'exécution, le style en est si nerveux, si constamment élevé, et la forme si poétique, que son rang est égal à celui des plus hautes conceptions de son auteur.

En véritable virtuose, le docteur nuancait avec délicatesse les admirables pages du maître ; mettant toute son âme dans son jeu, on le voyait tout pénétré de ce qu'il interprétait si bien.

Quant à sa compagne, ce n'était plus la femme frivole de tout à l'heure, ne rêvant que d'une chose, la fortune ! Elle aussi savait comprendre les beautés de la musique, et en l'écoutant ainsi nul ne pouvait douter qu'elle eût du cœur.

Sa belle-mère avait raison de vouloir la ramener à des idées plus sérieuses par le chemin du sentiment.

Le morceau se termina au milieu des applaudissements de tous les assistants, et, très émus, Jane et Henri se serrèrent la main en se regardant longuement.

—Que c'est beau la musique ! murmura avec ravissement l'aîné de leurs trois enfants, le jeune Cécilio.

A peine âgé de onze ans, il jouait très gentiment, car le père voulait faire de lui un musicien accompli. Dès sa naissance, il l'avait mis sous la protection de sainte Cécile, patronne de la musique, et c'est lui-même qui lui avait enseigné les pre-

miers principes, mettant dans ses leçons une patience inouïe, dont il était, du reste, bien récompensé, car l'enfant, vraiment doué, promettait de se faire un nom plus tard.

Ressemblant trait pour trait à son père, il avait, avec cela, le caractère passionné de sa mère, et s'exaltait, presque à s'en rendre malade, quand ses parents interprétaient une belle page.

—A ton tour, mon fils ! — dit M. Génin en lui mettant dans les mains son petit violon de jeune débutant ; rouge de plaisir et très ému, Cécilio, toujours accompagné par sa mère, joua la "Berceuse de Jocelyn", avec beaucoup plus d'âme qu'on ne pouvait le supposer chez un artiste aussi jeune.

Après le dernier accord, tout le monde vint féliciter les heureux parents, et Jane, très fière de pouvoir faire parade du talent de son fils, en était tout enorgueillie.

On se mit à causer musique, théâtre, et la conversation devint générale. Vers minuit, les amis se retirèrent et la famille Génin se retrouva seule dans le grand salon.

Les enfants, autorisés seulement ce soir à veiller parce que c'était "la fête de maman", mais n'étant pas habitués à le faire, tombaient de sommeil.

La petite Gabrielle, âgée de huit ans, belle et douce enfant, et son frère Cécilio, vinrent embrasser leurs parents, et tous deux, avant de regagner leur chambre, firent la prière du soir en commun.

La grand'mère et Catherine les accompagnèrent ensuite et les mirent au lit. Après quoi, elles passèrent dans la pièce à côté, où depuis longtemps déjà reposait Bébé, âgé de deux ans. Qu'il était pâlot, le pauvre mignon, presque aussi blanc que

son oreiller; sa jolie figure étiolée, tout son être chétif et délicat.

Il était l'objet de soins assidus, et c'est grâce à toutes ces précautions infinies qu'il s'élevait. Mais que de tranges, que de soucis, pour le père inquiet sur l'avenir de cet enfant. Arriverait-il à le faire vivre, à le fortifier suffisamment pour qu'il devienne un homme?

Tante Titine lui mit un baiser au front, rangea un peu la couverture déplacée; puis l'aïeule, à son tour, embrassa le chéri, constata avec plaisir que le sommeil était bon sans fièvre, et toutes deux se retirèrent dans leur chambre.

Jane et Henri, qui étaient restés dans le salon, ne pouvaient se décider à aller prendre du repos. Attirés dehors par la température douce et le beau clair de lune, ils s'éloignèrent au bras l'un de l'autre, dans les allées ombragées du jardin.

D'abord plongés dans le mutisme, et savourant le charme pénétrant de cette belle nuit, ils laissèrent errer leur pensée; ce fut enfin Henri qui rompit le silence pour demander à sa femme d'une voix émue.

—Ma Jane, te sens-tu aussi profondément heureuse que je le suis?

—Mais oui, mon ami—dit-elle en soupirant.

—Pourquoi soupirer—reprit doucement le mari en attirant plus près de lui la tant aimée.—Ne sommes-nous pas des privilégiés, n'avons-nous pas le vrai bonheur, celui qui consiste en une affection mutuelle, aux racines profondes, un amour durable et sincère, capable de nous soutenir dans toutes les luttes de la vie!

—L'aisance règne à notre foyer. Sans doute ce n'est pas la fortune que tu rêves,

ma chère ambitieuse! Mais ne devons-nous pas nous estimer heureux, quand Dieu nous a donné tant de bonheur? N'est-ce pas criminel de demander davantage?

—Tu as raison, mon ami, je suis trop exigeante de vouloir tant à la fois, quand j'ai près de moi le meilleur des maris, un coeur comme le tien et des enfants si bons! Je ne puis oublier tout le bonheur que je te dois, car sans ton amour, ma vie eût été bien triste. Que serais-je devenue, pauvre orpheline, traitée par toi comme une soeur? J'ignorais qu'il y eût une affection plus forte et fus heureuse le jour où ta mère me demanda d'être ta femme.

—T'en souviens-tu, Henri? Tu venais d'être reçu Docteur, nous fêtions tes succès et je partageais la joie générale, regardant avec admiration ce grand frère qui sûrement, à mon avis, deviendrait un médecin célèbre. Longtemps, ce jour-là, tu causais avec ta mère, puis après ce grand tête-à-tête, vous vîntes à moi tous deux, l'air grave. Ne me doutant pas de vos projets, je crus à quelque chose de triste et immédiatement j'interrogeai. Mais alors ta mère me dit avec beaucoup d'émotion:

—Ma chère enfant, vous savez quel intérêt je vous porte et quelle affection j'ai pour vous? Mon voeu le plus cher a toujours été de vous voir unie à notre famille dont vous faites partie par le coeur: mais il ne tient qu'à vous de devenir ma fille entièrement, si vous voulez bien accepter pour mari, mon fils qui vous aime tant? Depuis longtemps déjà il pense à vous et attendait d'avoir une situation pour pouvoir se marier. Répondez librement et en toute sincérité?"

—D'abord très surprise et émue, je me sus que balbutier: puis j'embrassai ta mère en lui disant combien je serais heu-

reuse de devenir sa fille.

—C'est alors que tu me remerciais pour tout le bonheur que je te donnais.

—Et ce jour-là nous fûmes fiancée. Notre mariage eut lieu, peu de temps après, et nous vîmes habiter l'Algérie, où une place de docteur était à prendre.

—Depuis, que de beaux jours se sont écoulés, et combien de fois ai-je remercié Dieu de m'avoir donné tant de douces heures!

—Chère femme — s'écrie-t-il, très ému d'entendre sa compagne retracer tous ces souvenirs—que ne ferais-je pas pour pouvoir te rendre plus heureuse encore, ne pas t'entendre soupirer comme tout à l'heure. Parle, avais-tu quelque arrière-pensée que tu me caches?

Jane fut sur le point d'avouer sa grosse dette, mais elle arrêta l'aveu sur le bord de ses lèvres.

Il lui répugnait de troubler cette heure unique et exquise par une question d'argent, peut-être des reproches qui gêneraient le charme de cette soirée où leurs cœurs et leurs âmes revivaient des souvenirs si doux.

Aussi fut-ce sur un ton enjoué qu'elle répondit :

—Soupir envolé, nuage dissipé ! Parlons un peu de notre Cécilio. Sa vocation se dessine nettement ; il sera musicien, et bientôt il faudra songer à l'envoyer au Conservatoire.

—Oui—dit le père, avec satisfaction — j'ai constaté, ce soir, des progrès ; depuis deux mois...

—Cet enfant est merveilleusement doué pour la musique et ce serait dommage de ne pas le pousser dans cette carrière-là.

Ils se mirent alors à causer de l'art, si grandiose, et procurant des joies si élevées. Puis la brise fraîchissant un peu la

brume se faisant sentir, ils reprirent le chemin de leur appartement, ne se doutant pas qu'ils venaient, peut-être de passer, dans cette soirée, la dernière belle heure de leur vie.

Le lendemain matin, les enfants partis en classe ; (le docteur visitant ses malades), il ne restait plus à la maison que le bébé Ahmed (ainsi nommé en souvenir de l'Algérie), jouant dans le jardin avec tante Titine.

Celle-ci s'ingéniait à distraire le pauvre, et à le faire sourire ; toute heureuse quand elle parvenait à faire monter un peu de rose, sur les joues pâlotés du petit être qu'elle adorait.

Ils en étaient à une grande partie de cache-cache, lorsque retentit la sonnette de la grille d'entrée. Ce fut une dame simplement mise, qui demanda, d'un petit ton sec, à parler à Madame.

La bonne alla prévenir sa maîtresse, qui ne put réprimer un geste de contrariété en se trouvant devant la couturière, laquelle tenait une note à la main.

—Je venais, Madame vous prier de vouloir me régler, car j'ai absolument besoin d'argent, pour payer moi-même des traites en retard qui vont m'être présentées. Je pense ne pas être indiscret en vous demandant le montant de ma facture, sur laquelle sont portées des robes de plusieurs saisons déjà.

—C'est bon—dit Jane.—Je passerai chez vous dans quelques jours et vous apporterai un acompte sur cette note.

—Il m'est impossible d'attendre plus longtemps, car je vous l'ai déjà dit, il me faut tout de suite la somme entière, je ne puis faire crédit davantage.

—Attendez un instant—répliqua, avec

hauteur, la jeune femme,— vous n'avez pas besoin d'avoir peur, vous aurez votre argent."

Elle sortit de la pièce pour aller trouver sa belle-mère à qui elle confia son embarras et l'impossibilité de pouvoir payer, la priant de vouloir bien lui avancer cette somme, qu'elle lui rendrait petit à petit.

A cet aveu, auquel elle était loin de s'attendre, la vieille dame ne put réprimer un geste de surprise, et son regard contint un blâme. Mais elle sut garder pour elle cette impression et c'est d'un air attristé qu'elle répondit :

— Ma pauvre enfant, je voudrais, de tout mon cœur, pouvoir vous rendre le service que vous me demandez; malheureusement je ne possède pas, en ce moment, une somme aussi importante, et ne pourrai vous donner qu'un modeste acompte que je mets à votre disposition si cela peut vous tirer d'embarras.

— Je vous remercie— articula d'un air navré la jeune femme,— mais j'ai besoin de tout à la fois, car cette couturière ne veut rien entendre et je crains un scandale, si elle n'a pas le paiement complet de sa note. Quelle honte... Comment faire pour sortir de là!

Subitement, au milieu de son tourment, une idée lui vint qu'elle mit de suite à exécution.

Essayant l'une après l'autre les clefs de sa trousse sur le tiroir où son mari avait l'habitude de déposer de l'argent, il se trouva justement que l'une d'elles put ouvrir.

Il y avait là quelques billets de banque qu'elle prit jusqu'au dernier; elle se fit compléter le montant de la note en empruntant le reste à sa belle-mère.

Catherine, qui venait d'arriver sur ces entrefaites, mises au courant de la pénible

situation, eut un regard d'intelligence vers sa mère et railleusement ne put s'empêcher de dire :

— La belle robe rose cachait une bien grosse épine, et pour une étoffe aussi légère il faut une somme bien lourde.

— J'ignorais que mon frère fut en passe de devenir richissime; vous m'en voyez ravie! Mais je doute fort qu'il approuve cette façon d'ouvrir le tiroir aux économies.

Jane, très vexée et troublée par ce qu'elle entendait, mais ne voulant pas avoir l'air d'y attacher de l'importance, laissa seules les deux femmes et orgueilleusement fit acquitter la note, cause de tant de soucis.

D'une façon obséquieuse, la couturière prit congé, disant qu'elle venait de recevoir des échantillons délicieux, des modèles uniques et se ferait un plaisir de les envoyer à Madame, pour faire son choix.

— Non, inutile— répondit la belle cliente— je n'ai plus besoin de rien. Adieu Madame.

La porte à peine refermée sur l'importante visiteuse, la cloche d'entrée retentit une seconde fois, et ce fut un paquet de lettres et de journaux apportés par le courrier de France, que vint distribuer le facteur aux habitants de la villa.

De nouveau réunies, les trois dames, décachant chacune leur butin, lisaient les nouvelles récentes.

Jane, après lecture d'une première lettre, fit part à haute voix de ce qu'elle contenait.

C'était une de ses amies de pension, lui annonçant son prochain mariage, avec un millionnaire, très épais d'elle et l'épousant pour sa beauté.

—Est-elle chanceuse, cette Emma ! Oh ! avoir de l'argent, de l'argent ! —conclut-elle rageusement en refoulant ses larmes. —Comment peut-on avoir du bonheur sans ce maudit argent, cause de tant d'ennuis. Que je suis malheureuse d'être si peu fortunée, et comme je comprends maintenant les contes moyen-âge, où l'on promettait de se donner au diable pour avoir de l'or !

—C'est sans doute Satan lui-même qui m'écrira — poursuit la jeune femme, en décachetant une autre missive, à la laide écriture. Mais elle n'eut pas plutôt lu qu'un cri s'échappa de ses lèvres :

— Qu'est-ce donc ? — dirent en même temps ses deux compagnes, toutes surprises par cette exclamation.

—Ma tante Diéudonnée !

—Eh bien — interrogea Catherine haletante — elle est morte ?

—Non, pas encore ; mais elle m'appelle, veut me faire son héritière, sa principale héritière ! Elle a des millions ! Sauvée, riche ! Dieu est bon ! — clamait Jane en riant, au milieu de ses larmes récentes.

—Ne mêlez pas Dieu à ces choses-là — fit sa belle-mère grave et triste, impressionnée par tout ce qu'elle entendait depuis un moment.

Mais celle à qui ce conseil s'adressait n'écoutait pas et nerveusement causait, dépeignait à Catherine, qui s'intéressait fort, la vie merveilleuse que menait sa tante.

—Il paraît qu'elle est en ce moment à sa villa de Cannes, au milieu d'un jardin féerique, d'où l'on aperçoit la mer ; la température y est très douce, mais dès les premières chaleurs, elle compte aller dans une autre de ses terres. C'est une vraie marquise de Carabas, possédant des biens de tous les côtés. Chaque fois qu'elle me

répond, tantôt elle est dans un château de Touraine, ou dans une ferme en Normandie, ou dans un cottage à Jersey. Parfois aussi dans le Bordelais, en Alsace, ou à Cannes.

La seule fois que je fus reçue chez elle, tante Diéudonnée habitait Bourges, dans un beau vieil hôtel, aux superbes meubles anciens. En dehors de cela, des rentes splendides sans nul doute, car tout le prouve.

—Elle ne calcule pas, sème l'argent pour son bon plaisir, ne se refusant jamais rien, et arrangeant son existence avec le plus de douceurs possibles.

—C'est une vie de reine ; comment peut-on être aussi heureux !

—Mais enfin, que veut-elle, qu'offre-t-elle — demanda l'aïeule ?

—Ma présence, celle de mes enfants ! — répond Jane triomphante. — Elle veut être aimée, entourée, écarter d'elle d'autres héritiers qui ne lui sont rien, ajoutant que je suis sa préférée et que je veuille bien aller égayer ses vieux jours. Nous irons tous vivre avec elle, mon mari se créera une clientèle dans sa principale résidence, peut-être à Paris. Elle réclame surtout Gabrielle, et aussi le petit Ahmed s'il est doux, pas trop bruyant. Cécilio sera pensionnaire, car la pauvre vieille tante, avec ses soixante-quinze ans, a peur des garçons trop tapageurs. Il va sans dire, naturellement, qu'elle nous comblera. Pour nous, plus de soucis, la vie large, et en perspective des millions pour plus tard. C'est idéal.

—Crois-tu — interroge Catherine — que mon frère consente à tout quitter, à abandonner sa situation ici, la vie tranquille que vous menez, la douce intimité qui lui est si chère, pour aller vivre chez cette femme qu'il méprise profondément,

et pour laquelle il n'a jamais eu nulle sympathie?

—Certainement, mon mari ne verra pas d'un très bon oeil ce changement dans notre existence,—reprit Jane en riant !— Il va falloir employer les grands-moyens, pour le décider à vivre auprès de la Tante si méprisée de lui, mais qu'importe: je plaiderai la cause de mon mieux et lui ferai comprendre que la fortune des enfants est au bout. Ne devons-nous pas faire quelques sacrifices pour nos chéris?

La porte s'ouvrit soudain pour laisser passage à Mme Houbeau de la Prévôtère, qui familièrement s'enquit des nouvelles, demanda pourquoi ce grand conciliabule et fut vite mise au courant par son amie, dont la joie débordait.

—Ah! combien je suis heureuse avec vous—dit-elle, à la suite de ce récit—permettez-moi de vous féliciter pour cette chance inespérée qui vous arrive. Que dit votre mari de tout cela?

—Pourvu qu'il consente—répond Jane qui a réfléchi...

—Comment voulez-vous qu'il n'accepte pas une offre pareille; mais ce serait folie de refuser! Paur cette fois tenez bon, ma belle, forcez-le à prendre le bonheur qui passe; l'argent avant tout; pourquoi des sotts préjugés lui feraient-ils perdre une fortune, cela n'aurait pas le sens commun! Je vous promets mon aide et mon appui, si vous le jugez bon, et vous secondrai de mon mieux, s'il y a lieu. Je me sauve; à bientôt, et soyez bon avocat!

Une fois seule, la jeune femme se prit à raisonner avec moins d'exaltation qu'elle ne l'avait fait jusqu'alors, pensant et repensant, préparant tout ce qu'elle dirait à son mari.

Celui-ci, malgré l'heure avancée tardait à rentrer, et sa compagne était tout an-

goissée en songeant aux nombreuses questions qu'il faudrait aborder.

Enfin, le voilà, elle entend sa voix dans le couloir. Pourquoi, tout d'un coup, est-elle si tremblante?

Il entre l'air préoccupé, lui disant bonjour distraitemment et se dirige vers son secrétaire. Sa femme le suit.

—Qu'as-tu, mon ami, tu paraîs bien absorbé!

—Rassure-toi, ma chérie, rien nous concernant. Il s'agit de secourir le fils de braves gens; un malheureux, parti en enfant prodigue et révenu dans la misère. Je vais lui donner de quoi se soigner, s'habiller, puis tâcherai de le placer. Le travail le sauvera sûrement, et lui donnera des idées plus sérieuses et plus saines.

Tout en causant, le docteur ouvrit le tiroir à l'argent; quant à Jane, peu intéressé par le malheur des autres, elle se met à causer de la grande nouvelle.

—Tu ne sais pas—dit-elle avec volubilité—un coup de fortune merveilleux!

Et, de nouveau, la voilà lancée dans son rêve de fortune, dans ses chers projets. Elle raconte la lettre, les propositions; faisant ressortir tous les avantages de cette nouvelle situation.

Mais Henri l'arrête par un sourire de mépris et à son tour répond:

—La tante Dieudonnée, la veuve de Pagon l'usurier, le banquier véreux, l'homme d'affaires louches... Elle peut garder son argent maudit, malpropre, ramassé dans le sang et les larmes. Jamais je ne consentirai à une chose pareille!

—O mon ami—interrompt Jane—quelles exagérations! Pourquoi chercher tant de vilénies, sous cette fortune, gagnée comme beaucoup d'autres; la plupart n'y mettent pas tant d'amour-propre; si pourtant elle nous revenait un jour, la refuse-

rais-tu? Elle est destinée à enrichir les héritiers, quels soient-ils, de ma tante ; alors autant nous?

—Certes, si elle nous la laissait, je l'accepterais...

Elle s'exclama, contente, mais il ajouta tranquillement.

—Pour en fonder aussitôt un hospice de vieillards et d'orphelins, en expiation et en réparation.

—Tu es fou!

—Laissons cela,— continua Henri, en regardant sa femme avec douceur.—Mon pauvre diable attend l'argent que je lui ai promis.

A ces mots, et au grand geste que fait M. Génin pour chercher la somme qu'il croit trouver dans le tiroir, Jane se sent rougir et bravement explique l'histoire de la couturière, en demandant pardon d'avoir commis cet acte, bien malgré elle, mais il le fallait absolument.

D'abord surpris par ce qu'il entend, il laisse ensuite libre cours à son indignation, et c'est durement qu'il dit à sa compagne :

—Est-ce bien toi qui as osé agir ainsi ; toi en qui j'ai placé toute ma confiance, et qui n'a pas hésité à me faire des cachotteries pour ne point encourir mes reproches. Tu n'es donc qu'une femme futile au lieu de l'épouse sérieuse que je te croyais, et je comprends maintenant pourquoi tu insistais si bien tout à l'heure pour me faire accepter l'héritage que tu convoites et qui satisferait à merveille tous tes caprices ruineux

—Non, n'espère rien de ce côté-là, je ne suis pas de ceux qui dévient du droit chemin ou qui font des bassesses pour avoir de l'or. Je ne suis pas riche, c'est vrai, mais il est un trésor que j'estime beaucoup plus, c'est une conscience irrépro-

chable et que je tiens à léguer telle à mes enfants!

Reprenant un peu de calme, c'est tranquillement qu'il ajouta :

—Détache les boutons en diamants que tu portes aux oreilles et donne-les moi.

Terrifiée et n'ayant jamais vu son mari dans un tel état, Jane se demandant pour quoi et très intriguée, tendit les bijoux à Henri, qui, après les avoir pris, sortit en disant :

—Je vais les vendre!

Furieusement, elle cria :

—A ton aise, j'en aurai de plus beaux quand nous serons chez ma tante!

Sans répondre, il rejoignit sa mère auprès de laquelle il s'excusa, disant que l'on dînait sans lui, car il avait à sortir.

Le triste repas où les trois femmes, réfléchissant aux événements récents, étaient souvent absorbées par leurs pensées secrètes! Puis la conversation, qui se traînait péniblement, venant à tomber sur l'héritage, Jane, avec tenacité, déclare qu'elle braverait tout plutôt que d'y renoncer, ajoutant que, du reste, cela la concernait directement, et qu'elle était libre, après tout, de prendre une décision à laquelle son mari n'avait pas le droit de s'opposer. Elle finit en disant qu'elle n'abandonnait pas la partie, voulant essayer à nouveau de faire entendre raison à M. Génin.

Le jour suivant, toute souriante et charmante, ce fut avec mille câlineries que la jeune femme vint demander pardon à Henri. Celui-ci la jugeant assez punie par la semonce de la veille et tout disposé à l'indulgence envers celle qui lui tient tant au coeur, pardonne en riant, mais la menaçant du doigt, ajoute qu'il

veillera à l'avenir puisqu'elle a besoin d'être guidée comme un enfant que tentent les beaux joujoux.

Puis, gentiment, après avoir scellé par un baiser le traité de paix, s'asseyant tout près l'un de l'autre, lui heureux et la croyant enfin revenue à des idées plus saines, ils causent amicalement; c'est alors que Jane, insistant sans en avoir l'air, remet tout doucement la conversation sur leur discussion de la veille, le grondant de s'être emporté trop vite, et de condamner sans avoir auparavant écouté la plaidoirie, quand nul tribunal ne fait ainsi.

Avec des mots doux et des accents pressants, elle devient éloquente pour expliquer qu'il s'agit du bonheur des enfants. En commençant par Cécilio, dont l'avenir sera brillant, qui pourra devenir un grand compositeur, se faire jouer, connaître le bonheur par l'art.

Puis, c'est la dot brillante qui permettra à Gabrielle de bien choisir un mari selon ses goûts, sans être obligée de réfléchir au côté matériel, sans faire parler la raison au détriment du coeur. Et enfin, la carrière du petit Ahmed, si délicat, ayant toujours besoin de grands soins, auquel il faudra aplanir toutes les difficultés de l'existence, pour ne pas le voir souffrir.

Quant à eux, ce sera la joie dans le joli luxe; plus de soucis rendant morose, plus de vilaines discussions à cause de l'argent. Au contraire, le pouvoir de faire du bien. On sera charitable, on donnera énormément. Lui qui est si généreux, quelle joie de donner, de secourir les pauvres!

Très aimable, il la complimente sur sa plaidoirie qu'il trouve très sentie; mais à son tour il donne la riposte.

—Tout cela serait parfait si la source de cet argent était différente, mais telle que je la connais, elle est trop impure pour

que j'en accepte seulement un centime.

—Si la tante Dieudonné te fait son héritière, ce qui peut encore tarder, car elle soigne assez sa précieuse personne et tient trop à la vie pour ne pas s'y cramponner le plus possible, si nous nous trouvions un jour enrichis par cette fortune, je ferai ainsi que je te l'ai déjà dit, une fondation charitable, bien dans mes goûts. Pour le moment, il n'y a rien à faire, restons chez nous en continuant à être heureux.

—Mais as-tu oublié sa lettre d'hier qui nous demande. Elle veut Gaby, bébé et moi. Toi, tu viendras t'installer tout proche, et bon docteur comme tu l'es, tu ne tarderas pas à te faire une jolie clientèle.

—D'abord—dit-il—je ne veux pas quitter Oran, abandonner mes malades, les nombreuses familles que je soigne. Je me suis donné assez de mal pour réussir, et ce n'est pas maintenant, ayant ma situation bien établie, que je laisserai la proie pour l'ombre. Ailleurs ce serait l'aléa, la misère peut-être. Me vois-tu, malgré mon bon vouloir, mes études sérieuses, n'avoir pour résultat que de maigres visites de temps à autre, ne me permettant pas de gagner notre vie et de pouvoir élever nos enfants? Car il va sans dire que je n'accepterai pas un centime de cette fortune maudite! Puis Cécilio ne peut aller en pension; il faut à cet enfant aimant, rêveur et sensitif, la vie de famille. Aurais-tu donc le courage de le voir partir loin de nous, à son âge, sachant que ce sera pour lui une souffrance bien dure! Quant à nous séparer, jamais! Tu es ma femme, c'est-à-dire la compagne de toute ma vie, et ce n'est pas une question d'intérêt qui nous éloignera. Toi et mes enfants, vivre avec cette femme, je m'y refuse! Que vient-elle troubler notre intérieur? Ecris-lui que je refuse!

—Mais réfléchis bien, c'est pour toi presque un devoir; plus tard tes enfants, pauvres par ta faute, te reprocheront cette situation pénible.

—Ils ne seront pas pauvres; tout au plus sera-ce la médiocrité, mais je leur apprendrai à s'en contenter, à vivre heureux, grâce au bonheur du cœur, au travail, à la piété, à l'honnêteté, toutes choses, que malgré sa grosse fortune, ne pourra leur laisser la vieille tante!

Jane supplie, pleure, embrasse son mari qui reste inflexible. Enfin à bout d'arguments, elle se fâche et demande en grâce d'aller au moins faire la visite réclamée. Mais lui, toujours énergique, s'y oppose, objectant que ce serait une façon de consentir. Alors, ne se maîtrisant plus, Mme Génin se monte et bravant son mari, lui dit rouge de colère:

—Je veux la richesse, m'entends-tu, et malgré toi, j'irai!

Terrible, solennel, il lui jure que si elle lui désobéissait ainsi, il la renierait, la chasserait à jamais.

Puis, grave et triste, il ajoute:

—Mais tu ne le feras pas, n'est-ce pas, ma Jane tant aimée, tu ne voudras pas, par ta faute, briser cette tendresse, cette félicité, base de notre bonheur.

—Crois-moi, chère compagne, notre fortune est bien suffisante. puisqu'elle nous permet de vivre heureux, d'élever nos enfants qui sont beaux et intelligents. Par mon travail, leur avenir est assuré, et je demande à Dieu de continuer à étendre sur nous sa bénédiction comme il l'a fait jusqu'à présent.

Très émue, et frappée par l'accent avec lequel Henri vient de prononcer ces paroles, la jeune femme, demi convaincue, est près de céder, mais le démon de la cupidité qui s'est emparé d'elle la retient en-

core, et pour ne pas faire voir son hésitation elle boude. La prenant dans ses bras, il veut l'embrasser, mais se reculant elle refuse le baiser demandé. Voyant cela, il sort, bien peiné de cette scène.

Jane, toute nerveuse, indécise, ne sachant à quoi se résoudre, s'habille en hâte et sort à son tour pour aller demander un conseil à son amie, Mme de la Prévôtère.

Avec quelle joie, le mauvais ange accueille et donne le conseil demandé, poussant à la révolte la malheureuse assoiffée d'argent.

—Ma pauvre amie—dit-elle—vous n'avez plus qu'une chose à faire, c'est de partir sans rien dire emmenant avec vous Gabrielle et Ahmed. Devant le fait accompli, votre puritain de mari cédera, trop content, sans le laisser paraître. Avec ses grands principes, au fond, soyez persuadée qu'il appréciera l'héritage, et sera le premier à vous remercier plus tard.

—Sans bruit, préparez-vous; pas de bagages, seulement une valise, contenant le strict nécessaire.

—Dès votre arrivée là-bas, Mme Dieu-donnée, enchantée de vous avoir auprès d'elle, vous comblera et remplacera les pauvres boucles d'oreilles absentes, des boutons en diamants, de dix mille francs au moins! Puis insensiblement la paix se fera par lettres, tout doucement, car voyez-vous: "Ce que femme veut, Dieu le veut!"

Jane est séduite; justement l'occasion est belle pour partir, puisque sa belle-mère est là. La connaissant très indulgente, elle est sûre qu'elle prêchera la concorde et engagera son fils à ne point tenir rigueur à sa femme. Quant à Catherine, en lui promettant une rente viagère, elle plaidera au mieux et restera une alliée.

—Et surtout, n'ayez pas de regrets en agissant ainsi— insiste Mme Houbeau.— Dites-vous que c'est pour le bonheur de vos enfants et de votre mari que vous forcerez à être heureux, puisqu'il ne veut pas le comprendre.

—Tout cela est très beau, mais comment ferai-je pour entreprendre un tel voyage, sans argent—murmure Jane, avec un peu de dépit.—Que faire?

—Ne vous laissez pas arrêter par cette question, car il est très facile d'en avoir. Je vais, avec votre permission, en demander, par télégraphe, à Mme Pagon, qui, n'en doutez pas, vous l'enverra aussitôt, puisqu'elle tient à votre présence.

—C'est parfait, je n'y avais pas songé, quelle imagination vous avez! grâce à vous, me voilà sortie d'embarras et enfin décidée à tout braver pour arriver au but tant désiré... Je vous fais mes adieux, et vous remercie des bons conseils que j'ai trouvés chez vous. Croyez bien que je n'oublierai pas une amie si bonne et si dévouée.

Les deux dames, après s'être embrassées, se séparèrent ensuite, l'une pour aller au télégraphe, et l'autre pour retourner chez elle.

...
Tout en poursuivant son chemin, machinalement, Mme Génin ne pouvait s'empêcher de penser à l'acte si grave qu'elle s'apprêtait à commettre, et qui allait bouleverser leur existence. N'étant plus soutenue par l'éloquent bavardage de la mauvaise conseillère, son exaltation, peu à peu, diminuait pour faire place à la réflexion.

C'est dans cet état d'esprit qu'elle arriva chez elle.

En traversant le jardin, tout rempli de

fleurs et d'arbustes, le tout coquettement disposé et admirablement tenu, elle eut un serrement de cœur en voyant ce joli coin, où tout lui rappelait tant de souvenirs.

Rapidement, elle regagna sa chambre, et se laissant tomber sur un fauteuil, se mit à rêver.

Si pourtant elle allait se tromper, et croyant bien faire, n'arrivait qu'à détruire leur bonheur? Quels regrets cuisants seraient alors les siens! Elle se sentait gagnée insensiblement par le doute et à l'avance éprouvait déjà des remords de ce qu'elle voulait faire.

Si son mari, très bon, mais aussi très énergique, ne consentait pas au pardon prévu dans le programme; si à tout jamais elle était séparée de lui par sa faute?... Et leurs pauvres enfants, quelle vie leur préparait-elle? Jusqu'à présent n'avait-elle pas été la plus heureuse des femmes, menant une existence enviable. Et ce mari, si affectueux, qui n'avait rien de caché pour elle, et que cependant elle s'apprêtait à laisser... Malgré tout, plus tard, même en admettant que tout put s'arranger au mieux, il resterait un doute dans l'esprit d'Henri qui ne pourrait plus avoir confiance en sa femme. Ses yeux qui erraient mélancoliquement dans toute la chambre se fixèrent sur les photographies éparses de ci de là sur la cheminée et le petit bureau. Presque toutes représentaient des groupes du père et de la mère ayant auprès d'eux leurs enfants. Tous ces visages reflétaient une joie intime et donnaient bien l'image du bonheur.

Elle sentit ses yeux se mouiller, et pour ne pas faillir dans sa décision, se mit à préparer divers objets qu'elle entassa dans une valise. Il fallait que tout fut prêt, pour que l'argent arrivant assez tôt, elle puisse prendre le bateau du soir.

Il y avait bien juste le temps, en supposant que nulle entrave ne vint déranger son plan. Elle en était là de ses réflexions quand, tout joyeux, Cécilio parut, lui disant que "père venait de faire atteler pour aller au ravin de Misserghin". Grand'mère et tante Titine ne connaissant pas ce joli petit coin si vert et si pittoresque, le docteur ayant justement un malade à voir de ces côtés-là et voulant montrer un peu le pays, venait d'organiser cette partie de campagne et priait maman de descendre pour aller avec eux.

—Comme je ne suis pas très gros,—ajouta l'enfant en riant—je trouverai une place dans la voiture, nous serons obligés de laisser Gaby et Ahmed à la maison.

Au fur et à mesure que parlait son fils, la jeune femme, impressionnée par cette coïncidence, jugeant que le hasard semblait la favoriser, répondit vivement :

—Je regrette beaucoup de ne pouvoir être de la partie, mais j'ai une telle migraine en ce moment qu'il est préférable pour moi de garder la chambre et de me reposer. Je descends avec toi pour m'excuser et vous voir partir.

Et vivement, dans un élan qu'elle ne put réprimer, elle prit Cécilio dans ses bras et lui dit en l'embrassant follement :

—Tu penseras à moi, n'est-ce pas, et tu m'aimeras bien toujours, cher mignon ?

—Oh ! oui, petite mère, tu sais bien que je t'aime de tout mon coeur. Mais pourquoi me dis-tu cela, nous n'allons pas nous séparer, je pense, ou du moins pas pour longtemps.

—Non, non ! qui te parle de séparation ? viens vite, tu vas te faire attendre.

Et disant cela, Jane essayait une larme, prête à glisser sur sa joue.

Déjà le garçonnet courait auprès de son père, lui expliquait le fâcheux contre-

temps qui allait les priver de la pauvre maman souffrante ; celle-ci parut dans la cour, l'air vraiment fatigué, le visage pâli par l'émotion qui la bouleversait en ce moment. Son mari vint à elle, et constatant l'état nerveux dans lequel se trouvait sa femme, lui dit moitié sérieux, moitié riant :

—Le docteur, Madame, vous ordonne un repos absolu, avec un cachet d'antipyrine. Nous vous rapporterons ce soir une belle gerbe de fleurs cueillies à votre intention dans le ravin, et nous espérons que la vilaine migraine aura disparu. Je prends congé de vous en vous embrassant.

Et joignant le geste à la parole, Henri, attirant à lui le visage aimé, mit un baiser sur le front de sa femme presque défaillante.

Cécilio et Gabrielle, qui causaient vivement pendant cette scène, allèrent au-devant de la grand'mère qui apparaissait à son tour munie d'un parasol pour se garantir du soleil brûlant à cette heure, et d'un châle qui la protégerait ensuite contre l'humidité du soir.

Elle était suivie de Catherine qui portait une petite collation dans un panier. Les deux enfants expliquèrent à l'aïeule le sujet de la discussion et celle-ci en souriant, leur dit doucement, avec un petit air de mystère :

—Comptez sur moi, mes chéris, je vais arranger cela.

Puis, tout haut, s'adressant à son fils :

—Puisque malheureusement nous ne pouvons avoir Jane avec nous, Cécilio, qui a un bon petit coeur, pense que nous pourrions emmener Gaby, qui prendrait la place de sa mère ?

En entendant ces mots, la jeune femme,

oublant sa prétendue migraine, et quit-
tant son air dolent, s'écria :

—Non, laissez-la moi, ne l'emmenez pas,
je tiens à la garder auprès de moi!

Puis, s'apercevant de la stupéfaction
que répandaient ses paroles elle ajouta
sur un ton peureux :

—Je crains tellement les accidents de
voiture et ma fille est si turbulente! Puis,
le soir, il fera bien frais pour revenir.

—Vous n'avez donc pas confiance en
nous—répond sa belle-mère en plaisan-
tant.—Ne craignez rien, nous vous la ra-
mènerons saine et sauve; pour l'humidi-
té, j'en appelle au docteur, c'est à lui de
prononcer.

—J'accorde toute permission là-dessus,
cette promenade ne pouvant que faire du
bien à Gaby. Mais je crois que c'est de
la quinine à haute dose qu'il faudra pres-
crire à ma femme, car elle doit être sous
l'influence de la fièvre pour avoir des
frayeurs sans nom.

A son tour, la fillette implorait.

—Je t'assure, petite mère, que je serai
bien sage; si tu savais comme j'aime aller
en voiture et ramasser des fleurs à la
campagne! Tante Titine me donnera la
main et je lui obéirai tout le temps. Tu
n'es pas fâchée, n'est-ce pas?

Mais la mère, absorbée par des pensées
intérieures, n'écoutait qu'à moitié la
prière de l'enfant.

Il fallait absolument que Gabrielle par-
tit avec elle, puisque tante Dieudonnée la
réclamait surtout. Comment s'y prendre
pour l'empêcher de faire cette promena-
de!

—Allons, qui ne dit mot consent, et
fouette cocher! —termina M. Génin, en
plaçant sa fille près de lui dans la voitu-
re.

Au bruit des roues grinçant sur le

gravier, la jeune femme, arrachée à ses
réflexions, eut un cri et se précipita vers
le véhicule en disant :

—Je t'en prie, reste avec moi, ma mi-
gnonne!

Mais déjà le portail était franchi, les
chevaux impatientés d'avoir attendu un
moment, s'élançaient sur la route, à la
grande joie des enfants qui envoyaient des
baisers à leur mère, tandis que cette der-
nière, muette et bouleversée, les regardait
partir, avec la sensation pénible de les
voir pour la dernière fois peut-être.

A pas lents, elle regagna la maison, et
dix minutes ne s'étaient pas écoulées
quand le facteur remit un mandat télé-
graphique.

Décidément, tout concordait pour la ré-
ussite de l'entreprise.

Sans perdre un instant, Jane termina
les préparatifs, descendit à la Compagnie
retenir sa place, de là se rendit à la pos-
te pour toucher l'argent que lui envoyait
sa tante.

C'était bien juste, par exemple, elle
n'avait pas fait preuve de générosité,
mais enfin, c'était le nécessaire pour le
moment et l'on verrait plus tard.

Voulant gagner du temps, elle loua un
fiacre pour remonter chez elle prendre le
petit Ahmed.

L'enfant reposait dans son berceau.
Elle en profita pour tracer quelques lignes
fébrilement, demandant pardon à son ma-
ri de ce qu'elle faisait, lui expliquant que
c'était agir pour leur bonheur et lui disant
au revoir.

Puis ensuite, enveloppant le bébé dans
un petit burnous, elle jeta un dernier re-
gard sur cette demeure qui avait abrité
tant de joie, et regagna sa voiture de
louage qui la descendit au bateau.

Déjà la poste était arrivée et l'on se

disposait à enlever l'échelle du bord. Rapidement, Mme Génin, qui sentait son courage l'abandonner, traversa l'escalier de bois et prit place dans sa cabine.

Un bruit sec se faisait entendre; on levait l'ancre.

L'irréremédiable était accompli: qu'allait-elle trouver dans sa vive nouvelle?

DEUXIEME PARTIE

Le Revers de la médaille

Le navire venait de toucher au port après une traversée mouvementée.

La pauvre Jane, très fatiguée par le mal de mer et inquiète de la santé du petit Ahmed qui ne cessait de se plaindre, depuis leur départ d'Oran, avait hâte d'arriver à Cannes où l'attendait sa tante.

Ne prenant pas le temps de se reposer à Marseille, elle choisit le premier train qui devait la conduire au but de son voyage, et après bien des ennuis de toutes sortes, vit enfin la gare, si impatiemment attendue.

Dans le brouhaha et le va-et-vient des voyageurs, ce fut en vain qu'elle chercha des yeux un visage accueillant, venu à sa rencontre.

Personne n'était là pour la recevoir, malgré son télégramme annonçant l'heure de l'arrivée.

En proie à une impression pénible, elle prit un fiacre pour se rendre chez la tante à héritage.

Le bébé, dont la nourriture n'était plus la même et qui avait perdu le sommeil depuis quelques jours, souffrait du changement de régime et geignait sans cesse, inquiétant sa mère.

Ce fut dans cette disposition d'esprit que Jane mit pied à terre, devant le perron d'une superbe villa, située au milieu d'un jardin magnifique d'où l'on dominait la mer.

Un valet l'introduisit dans l'intérieur de la maison. Elle traversa d'abord un grand hall, puis un long couloir au bout duquel se trouvait le salon. C'était une belle pièce, somptueusement meublée, mais d'un goût douteux. Trop de dorures et de couleurs éclatantes choquant l'oeil.

Rien d'intime et d'accueillant; pas une plante, pas une fleur, rien d'artistique et de plaisant. Jane, en femme d'intérieur, aimant à parer son "chez elle", éprouva un sentiment de tristesse.

Malgré la richesse et le luxe qui l'entouraient, elle se sentait mal à l'aise.

Une porte s'ouvrit pour donner passage à la tante Dieudonnée, une assez forte femme, d'allures communes, à la figure méchante, l'air de mauvaise humeur.

Elle l'était en effet, en voulant à Jane de s'être fait envoyer de l'argent pour son voyage. Aussi ses premiers mots furent-ils peu hospitaliers.

Répondant à peine au bonjour de sa nièce qui osait l'embrasser, étant tout d'un coup craintive et intimidée, la vieille femme, sans un mot affectueux, ne s'intéressant même pas au voyage récent, interpella durement et sur un ton agressif la pauvre Jane.

—Il paraît que vous savez faire payer le charme de votre présence et cette façon de m'extirper de l'argent est un peu cavalière. Il va probablement falloir vous nipper aussi, car vos bagages me paraissent maigres. Mais où est donc Gabrielle? Je ne la vois pas.

Ma tante—murmura la mère avec an-

goïsse—je n'ai pu emmener ma fillette avec moi, en ce moment, malgré tout mon bon vouloir de vous être agréable...

—Comment — interrompt avec éclat Mme Dieudonnée — vous avez laissé à Oran cette petite que je désirais surtout avoir auprès de moi! Je vous l'avais écrit cependant: c'était ma toquade de garder Gaby. Vous avez mal agi en me trompant ainsi!

—Ma chère tante, combien je suis peignée de vous voir contrariée: je voudrais tant vous faire plaisir... Je vous suis si reconnaissante de m'avoir écrit cette lettre qui vous a été dictée par une grande bonté; aussi n'ai-je pas hésité une minute dans ma décision. Mais, je ne suis pas seule, et...

La jeune femme n'osait pas continuer, désirant garder pour elle les petites scènes qui avaient précédé son départ.

Mais la méchante vieille, devinant une querelle dans le ménage, s'intéressant soudain, reprit:

—Parlez, mon enfant, on vous a fait des misères sans doute?

—Hélas! oui; j'ai eu beaucoup à lutter avec mon mari qui ne voulait pas me laisser partir, d'aucune façon. Nous avons eu de graves et pénibles discussions, et c'est à la suite d'un nouveau refus de sa part, que je vous ai télégraphié pour avoir l'argent nécessaire au voyage. Je me suis enfuie par le premier paquebot faisant route pour Marseille, n'ayant pu emmener avec moi que le petit Ahmed, le seul de mes enfants se trouvant à la maison à ce moment-là; et l'occasion était trop belle pour la laisser échapper.

—De sorte—conclut avec un mauvais sourire, Mme Pagon—que ce bon Docteur aura trouvé la maison vide en rentrant chez lui et qu'il doit être furieux à cette

heure! Ah! nous allons bien nous amuser! Mais si l'idée allait lui venir de nous reprendre Bébé? Nous ne resterons pas longtemps à Cannes. Le meilleur moyen pour éviter votre mari est de partir, nous-mêmes, ailleurs. Allez vous reposer, nous recauserons de cela demain.

Tout en s'installant dans sa chambre, la jeune femme, le cœur bien gros, et prévoyant qu'il lui faudrait supporter de nombreuses boutades de sa tante, ne pouvait s'empêcher de penser à sa vie calme et paisible, à ses chers enfants loin d'elle, au bon mari qui devait bien souffrir de sa disparition.

Ayant enfin un peu de repos, après ces trois jours de voyage, Jane, cédant à la fatigue, finit par s'endormir lourdement, tenant serré contre elle, le Bébé qui sommeillait aussi.

Plusieurs jours s'écoulèrent pendant lesquels Mme Dieudonnée, tour à tour exigeante, égoïste, avare, méchante, rarement aimable, fit marcher à sa guise la nièce prête à tout endurer pour se mettre bien avec la millionnaire et capter enfin son affection.

Celle-ci, tantôt bien disposée pour Ahmed, en faisait son joujou, le gâtait déplorablement, le bourrant de friandises, le comblant de jouets.

Mais si l'enfant devenait capricieux, ou ayant l'estomac fatigué par une indigestion de gâteaux, se mettait à pleurer, exigeant comme un mioche malade et mal élevé, la vieille femme le grondait, le renvoyait avec des paroles méchantes, lui reprochant de troubler ses vieux jours.

La mère souffrait beaucoup, mais n'osait se plaindre; Bébé était insupporta-

ble, il fallait en convenir.

Sans nouvelles des siens depuis le départ d'Oran, la tante lui défendant d'écrire pour ne pas dévoiler sa retraite, il était question de partir pour une ferme en Sologne, d'où l'on aviserait pour faire parvenir une lettre...

...Ce fut par une matinée brumeuse que l'on arriva à la métairie.

Cette propriété, très modeste, à peine confortable, se composait d'un misérable réduit pour les fermiers, et d'un petit pavillon mal meublé, triste et humide, servant à loger les maîtres.

Était-ce l'effet du ciel gris et du brouillard?

Toujours est-il que Jane, habituée au beau soleil d'Algérie, à son ciel presque toujours bleu, à la douce température qu'elle avait trouvée à Cannes, eut un grand désappointement quand elle se vit installée dans une petite pièce obscure, au rez-de-chaussée, sentant le moisi, tant l'humidité suintait sur les murs.

La tante, au contraire, avait choisi sa chambre exposée au midi, la seule pièce habitable du premier étage et de toute la maison. Le soleil, en pénétrant dans l'intérieur, donnait une note un peu gaie, tout en assainissant cette partie de l'habitation.

La vieille égoïste avait bien su choisir et tandis qu'elle profitait avec plaisir d'un chaud rayon se glissant par la fenêtre grande ouverte, la nièce moins bien partagée, faisait de tristes réflexions, en se voyant perdu dans un coin triste de la Sologne.

—A quoi sert d'être riche?—se disait-elle—avoir tant de belles propriétés de tous côtés, pour venir se loger dans ce réduit sans nom? Il me semble que je vais y périr d'ennui; et mon petit Ahmed, si dé-

licat, ne pourra supporter ce climat humide. Il faut absolument que je trouve un moyen, pour que nous partions tous d'ici le plus vite possible, et je vais agir immédiatement."

Elle se rendit auprès de sa tante qu'elle trouva commodément assise dans un fauteuil garni de coussins moelleux. Près d'elle, sur un guéridon, un plateau était posé, contenant quelques biscuits dans une assiette, une bouteille de Bordeaux et un petit verre, à moitié vide, dont Mme Pagon allait achever de vider le contenu.

—Vous voyez—dit-elle à sa nièce en la voyant entrer—je prends un petit fortifiant, car j'en ai grand besoin, ma santé ne permettant nulle fatigue. Ce voyage m'a un peu affaiblie, je me sens lasse; si j'étais jeune comme vous à la bonne heure! A votre âge, on ne craint pas le surmenage, on se fait à tout; mais dès que la vieillesse arrive il faut se soigner!

—Je m'étonne, ma tante—répondit Jane craintivement—que vous soyez venue vous installer ici, dans ce pays malsain. Votre santé ayant besoin de ménagements et les propriétés ne vous manquant pas, pourquoi avoir choisi cette maison humide?

Ne répondant pas tout de suite, la vieille eut un petit rire malin, puis d'un air mystérieux, dit à mi-voix:

—Cela vaut mieux ainsi, j'ai mon idée. Rira bien qui rira le dernier; après nous le déluge!"

Voyant sa nièce l'écouter avec stupéfaction, elle ajouta:

—Voici, en quelques mots, le pourquoi de votre demande; je n'ai pas, ainsi que vous le supposez, de maison à moi. Quand l'idée me prend d'aller à tel ou tel endroit me plaisant, je loue par des agences. C'est très simple, on est plus libre et

que d'ennuis évités de cette façon. Pas de fermiers ou gérants qui vous voient, pas d'émotions au moment des récoltes, etc. Et puis—conclut-elle en riant malicieusement—ce sera bien plus commode pour mes héritiers.

—En effet—pensa Jane—plus commode à réaliser.

—Mais — continua Mme Dieudonnée avec une ironie méchante—nous sommes ici pour un an, car j'ai loué ce pavillon à l'année et les meubles qui s'y trouvent font partie d'un ancien mobilier m'appartenant. Je vous remercie de l'intérêt que vous me portez; ne vous inquiétez pas pour moi, j'aime beaucoup la Sologne et ma santé s'accommode très bien de ce climat. Mais je crains fort que cela ne soit pas très gai pour vous dont les habitudes vont être changées entièrement. Je ne saurais oublier le sacrifice que vous me faites, ma belle nièce dévouée, et dont, j'espère, vous n'aurez pas à vous repentir un jour.

Bien que déçue en apprenant qu'il lui faudrait vivre toute une année dans ce petit coin détesté, Jane, entrevoyant de belles espérances, dans les dernières paroles de sa tante, fut un peu consolée en songeant à la fortune future, qui l'attendait sûrement.

Elle résolut de ne pas tarder davantage pour écrire à son mari, et dès le lendemain, fit partir la lettre suivante, écrite sur le ton de la plaisanterie en ce qui concernait sa fugue :

“Mon cher Henri,

“Eh bien! que dis-tu de ma petite escapade? Je vois d'ici ton étonnement en ne retrouvant plus l'oiseau au nid. Tu as dû parcourir la maison de fond en com-

ble, fouiller le jardin en tous sens, m'appelant sur tous les tons, commençant par des noms tendres pour finir par des accents furieux en constatant la fuite de ta vilaine femme.

“Quel entêtement, hein, dans ces caboches féminines, et qui se serait douté d'un pareil coup d'état? Voilà donc ce que cachait la migraine tenace, petite dissimulée!

“Je vois ton air fâché en me lisant; tu vas me gronder et faire désirer le pardon attendu.

“Pourtant, mon grand ami, je ne suis pas fautive, car toute ma conduite passée et présente m'est dictée par notre bonheur à tous, quoi que tu en dises!

“Plus tard, tu seras le premier à en convenir.

“Si ce n'était la perspective d'être tous heureux un jour, que serais-je venue faire ici, près d'une vieille égoïste et grognon, dans un pays monotone, n'offrant nulle distraction, et par dessus tout privée de mes enfants chéris et de mon mari aimé?

“Dans cet immense sacrifice que je vous fais, j'ai pour seule joie présente notre petit Ahmed, avec qui je parle souvent du papa, des frères et soeurs absentes. Le mignon, comme tous les enfants, ne se rend pas compte de la séparation et supporte assez bien ce changement d'existence. Toujours délicat, je le soigne pour deux et pense que tu viendras m'aider dans cette tâche.

“La tante, malgré son caractère pénible, a l'air de m'affectionner beaucoup, et tout me fait supposer qu'elle saura reconnaître, au moment voulu, les petits soins dont je l'entoure. Je suis patiente et endure toutes les bizarreries sans me plaindre, puisque j'ai la douce perspective de voir notre situation s'améliorer dans l'avenir.

“Crois-moi, mon cher Henri, ce n'est pas à la légère que j'ai agi en te quittant. Voyant que malgré tous mes arguments, je n'arrivais pas à te convaincre, j'ai pris sur moi de partir pensant que tu ne me tiendrais pas rigueur en sachant que je me dévouais pour vous tous.

“Ecris-moi vite un mot de pardon, dis-moi que tu m'aimes toujours et donne, avec beaucoup de détails, des nouvelles de Cécilio et Gaby, que j'embrasse avec tout mon coeur de maman.

“Ne m'oublie pas auprès de Mère et de Catherine.

“J'attends avec impatience une caresse de toi, en échange de tous les bons baisers aimants que je t'envoie.

“Ta Jane, toujours, n'est-ce pas?...”

Après avoir signé sa lettre, la jeune femme y ajouta en post-scriptum l'adresse d'un homme d'affaires du pays, par prudence, craignant qu'on ne vint lui enlever Bébé.

Pour être plus sûre que sa lettre partit, elle-même se rendit à pied jusqu'à la poste la plus voisine, située à quelques kilomètres de là...

Tout en revenant du village, Jane, comme la Perrette de la fable, faisait mille projets.

D'abord, elle ne doutait pas du résultat de sa missive; sûrement le docteur, si bon et si indulgent, allait répondre par des paroles de paix...

Partant de là, elle entrevoyait qu'il viendrait dans quelque temps se fixer en France, et qu'ainsi elle finirait par avoir gain de cause sur toute la ligne.

Elle avait calculé qu'elle pourrait avoir une lettre huit jours après, et pendant ce laps de temps elle fut gaie, rieuse, aimable et attentionnée pour sa tante qui, dans

son égoïsme, acceptait comme une chose due tous les petits services de Jane, contente sans le laisser paraître, mais exigeant plus que jamais.

La semaine écoulée, ce fut avec une vive impatience que Mme Gnéin se mit à guetter le facteur.

Mais, hélas! toujours rien!...

Le courrier n'apportait que des journaux sans intérêt pour la jeune femme, dont le caractère brusquement devint nerveux et irritable.

De plus, le petit Ahmed avait attrapé un gros rhume qui lui donnait la fièvre et le faisait tousser. L'inquiétude de voir son fils malade, venant s'ajouter à l'attente d'une réponse qui n'arrivait jamais, mirent le comble à l'anxiété de Jane, qui résolut d'écrire une deuxième lettre, en s'adressant, cette fois, à sa belle-mère.

Profitant d'un moment de répit que lui laissait Bébé endormi, c'est à la hâte qu'elle se mit à tracer les lignes suivantes:

“Chère Mère,

“Je suis toute peinée et angoissée d'être sans nouvelles, Henri n'ayant pas répondu à ma lettre.

“Que se passe-t-il donc? Je m'adresse à vous, dont je connais la grande bonté, vous demandant de m'écrire au plus vite, avec beaucoup de détails, sans rien me cacher de ce qui nous intéresse tous.

“Excusez la brièveté de ma lettre, mais je suis en ce moment très absorbée par une indisposition d'Ahmed qui réclame de nombreux soins sans présenter de gravité cependant.

“Embrassez fort tous mes chéris et croyez toujours à la respectueuse affection de votre fille.

“Jane Génin.”

Ayant cacheté l'enveloppe, la jeune femme remit la lettre à un domestique qui allait porter le courrier au village.

Bébé venait d'être réveillé par une quinte de toux et appelait sa mère, qui se hâta de donner une cuillerée de sirop au petit malade et s'asseyant près de lui, se mit à lui raconter des histoires.

Mais ni le sirop ni les beaux contes n'arrivaient à calmer le pauvre, rendu grognon et inquiet par la toux qui secouait son être frêle et délicat.

Très inquiète, Mme Génin ne savait que faire pour apaiser ses souffrances qui allaient croissant.

L'idée lui vint que, peut-être, son fils était plus malade qu'elle ne l'avait cru.

Et si c'était réellement grave, que faire dans ce pays perdu, où, d'après elle, pas un seul médecin capable ne se trouvait ; du moins elle n'avait confiance dans aucun.

Seule, loin des siens, privés des soins du père, allait-elle perdre son enfant ?

— Mon Dieu — dit-elle avec déchirement — ayez pitié de moi, épargnez-moi, épargnez-moi un tel chagrin. Mon pauvre chéri, ne me l'enlevez pas ; mon Dieu, je vous implore !

Elle était à genoux près du lit et tenait dans ses mains les pâles menottes du bambin qu'elle couvrait de baisers et de larmes.

Peu à peu, le calme revenait, le médicament pris un moment avant commençait à faire son effet.

Ahmed bientôt s'endormit tandis que Jane assise près de lui et en proie au plus grand tourment, épiait sur sa figure les moindres nuances.

La nuit fut mauvaise, entremêlée de fièvre et de quintes de toux.

Dès le matin, on fit venir en hâte le doc-

teur qui ordonna un remède plus énergique et tranquillisa de son mieux la mère affolée, lui affirmant que ce ne serait rien et qu'il n'y avait aucune crainte à avoir, mais que l'enfant, d'une nature malade, exigeait de grands soins et un régime à suivre : le grand air sain et pur, une nourriture légère et bien réglée, éviter les refroidissements, etc...

Un peu rassurée par ce que lui avait dit le médecin, la jeune femme supporta avec plus de courage les jours et les nuits qui suivirent, tantôt mauvais ou bien devenant meilleurs, ne se lassant pas de prodiguer des soins à son enfant bien aimé.

Un matin, la lettre tant désirée lui fut remise.

C'était la réponse de sa belle-mère.

Très émue, se demandant quelles nouvelles renfermait ce chiffon de papier, Jane ouvrit en tremblant l'enveloppe et tout d'une haleine prit connaissance des lignes si impatientement attendues.

Mais quelle déception au fur et à mesure qu'elle lisait.

Empreinte de tristesse, mais sans un reproche, cette lettre dépeignait la pénible situation présente ; voici ce que Jane lut :

“Ma pauvre chère enfant,

“Moi aussi je suis bien triste en vous écrivant et puisque vous me demandez de ne rien vous cacher, il est de mon devoir de vous dire que les nouvelles sont mauvaises.

“Depuis votre départ, Henri n'est plus le même, il continue à voir des malades et à agir comme par le passé, mais sa pen-

sée est ailleurs, et son coeur souffre, croyez-moi.

“Jamais il ne prononce votre nom et il n'avait point parlé de la lettre envoyée.

“Sitôt la lettre reçue, je la lui ai montrée, mais il me l'a rendue sans la lire en disant: “Je ne tiens pas à prendre connaissance des phrases creuses qui sont sûrement là-dedans. Je croyais avoir une femme sérieuse et aimante, je me suis trompé, ne me parle plus de celle qui a tout quitté pour essayer d'avoir de l'argent.”

“J'ai plaidé pour vous, demandant l'indulgence, vous excusant; et comme loin de le calmer, cela avait l'air de le monter encore davantage, j'ai pris le parti de me taire.

“Mais en bonne mère qui vous aime et ne veut que votre bonheur, je vous dis de revenir tout de suite, sans perdre une minute pendant qu'il en est temps encore. Cela est plus sérieux que vous ne le supposez et pourrait avoir des conséquences très graves, car je crois fort que votre mari écoute les conseils de soeur Catherine, sans pitié pour vous dans la circonstance et ne ménageant pas ses blâmes. Vous remplaçant dans la maison, c'est elle qui dirige tout et s'occupe des enfants.

“Cécilio et Gabrielle vous demandent sans cesse et s'apercevant du changement survenu depuis votre absence n'osent pas interroger leur père toujours sombre et préoccupé.

“Je leur ai fait votre commission en les embrassant pour vous, et tout heureux, ils me chargent de leurs caresses pour cette mère qu'ils aiment tant et voudraient bien revoir le plus vite possible, ainsi que notre cher Ahmed.

“Revenez-nous vite, mon enfant, n'hésitez pas, c'est le seul moyen pour tout

arranger; venez demander pardon à votre mari, qui vous hérite malgré tout.

“En vous revoyant avec le Bébé, objet de toute notre tendresse, Henri ne tiendra point rancune à la mère qui le lui ramènera.

“Mais n'espérez rien quant à votre projet d'héritage.

“Jamais mon fils ne consentira; maintenant moins que jamais!

“Il faut céder et vous soumettre, c'est le seul conseil que je puisse vous donner; il m'est dicté par une grande affection et en vue du bonheur de mes enfants dont vous faites partie.

“En espérant que ma lettre portera fruits, je vous embrasse, ma chère fille, et souhaite pouvoir le faire bientôt réellement.

“Votre mère affectionnée.

“**Veuve Génin.**”

En finissant la lecture de cette lettre, Jane eut un mouvement de colère et d'orgueil blessé.

Ne voulant pas s'avouer qu'elle avait tort, une seule chose la froissait dans tout ceci, c'est d'apprendre que son mari subissait l'influence de cette Catherine s'acharnant, pensait-elle, à détruire leur bonheur, et “lui”, oubliant sa femme dont il n'écoutait même pas les prières et ne prononçait plus le nom!

—Ah! c'est ainsi—dit-elle rageusement en froissant le papier dans ses mains crispées—on me met de côté, on m'oublie, on m'oblige pour pouvoir reprendre ma place auprès des miens, chez moi, à aller implorer mon pardon comme une petite fille qui a commis une sottise!

“Et tandis que je me sacrifie ici, n'envisageant que notre bonheur à tous dans

l'avenir, je suis traitée de tête folle, d'inconsciente!

—Non, cent fois non, je ne retournerai pas là-bas!

—Ils veulent la lutte, ils l'auront! C'est ici que je dois rester et je n'abandonnerai pas la place pour une bouderie sans nom. Ils finiront par se lasser de me tenir rigueur et un jour ils reconnaîtront que j'avais raison!"

Ne voulant pas se montrer à sa tante dans un tel état d'agitation et redoutant les railleries méchantes de la vieille femme, Mme Génin, sous prétexte de faire prendre un peu l'air à son fils qui commençait à aller mieux, enveloppa l'enfant et partit avec lui dans la campagne pour se promener et tâcher de reprendre un peu de calme.

Le petit Ahmed, tout content d'être au grand air et de s'ébattre à l'aise, après avoir gardé plusieurs jours la chambre, était joyeux et s'amusait d'un rien.

Sa mère, le voyant ainsi, oubliait ses préoccupations, tout heureuse de la gaieté de son fils, qui pour elle annonçait la guérison complète.

Elle se promet en rentrant d'aller tenir compagnie à sa tante qu'elle avait dû forcément négliger pendant toute une semaine à cause de la maladie de l'enfant.

En arrivant au pavillon, elle entra donc directement dans la chambre de Mme Pagon.

Grand fut son étonnement en la voyant en tête-à-tête avec un monsieur d'une trentaine d'années environ, causant tous deux d'une façon très amicale.

Elle n'eut pas le temps de réfléchir, car aussitôt la vieille dame, faisant les présentations d'usage, lui nomma M. Ulysse Pagon, son neveu.

Celui-ci, l'air faux et hypocrite, dit

alors à Jane d'un accent mielleux.

—Je viens passer quelques jours auprès de ma bonne tante que je croyais seule dans ce coin perdu, et elle m'apprenait à l'instant votre présence depuis quelque temps. Je suis heureux pour elle d'une telle société qui doit lui être agréable!

Mais aussitôt Mme Diendonnée interrompit avec aigreur:

—N'en croyez rien, Ulysse. Voilà plusieurs jours déjà que ma nièce se soucie peu de moi. Elle a bien autre chose à faire que de soigner une pauvre vieille, à laquelle on ne s'intéresse guère.

—Pardon, ma tante— répliqua Jane supportant avec peine ces paroles injustes. —Vous savez combien j'aime à être près de vous; malheureusement la maladie d'Ahmed m'a beaucoup absorbée tout en m'inquiétant.

—Ta! ta! ta! vous avez choisi ce prétexte pour me fuir, car Bébé n'a jamais eu si bonne mine: on le gâte assez pour ça. Il est comblé de jouets, j'ai encore payé une note ce matin, cet enfant me ruinera un jour. Sans compter les frais du Docteur, qui venait deux fois par jour pour constater que votre fils avait un caprice sans aucune maladie à la clef.

—Il est vrai que je me suis beaucoup exagéré les choses et grâce à Dieu me voilà complètement rassurée!

—Nous venons de passer une excellente journée à la campagne, nous roulant sur l'herbe.

—C'est ça, pour abîmer la toilette que je viens de vous faire faire. Vous pourriez au moins être un peu plus soigneuse des affaires que vous ne payez pas!

N'osant répondre, de peur de laisser éclater la mauvaise humeur qu'elle sentait venir, Jane prit le parti de se retirer

en s'excusant, disant "qu'elle ne pouvait laisser sa tante en meilleure compagnie." Et les deux Pagon se retrouvèrent seuls à nouveau.

Dès lors ce fut pour Mme Génin une série de vilains jours et de tracasseries sans nombre.

Le neveu, soutenu par la vieille tante, se montrait insolent pour la jeune femme, qu'il considérait comme une ennemie pouvant lui nuire dans l'héritage qu'il convoitait aussi.

Afin de savoir les allées et venues de Jane, il avait soudoyé la femme de chambre, qui obéissait à l'appât du gain et voulant gagner consciencieusement son argent espionnait du matin au soir Mme Génin.

Elle lui faisait mille taquineries, l'empêchant d'avoir des tête-à-tête avec sa tante, s'ingéniant à faire pleurer l'enfant afin de le rendre désagréable, ne s'occupant pas de lui, quand par hasard on le lui confiait, le laissant dehors le soir en pleine humidité, sans avoir la précaution de le couvrir, si bien qu'une nuit la fièvre le reprit et de nouveau, il se mit à tousser.

Se souvenant des précédentes reproches de sa tante, Jane partagea son temps entre elle et Bébé malade, laissant ainsi passer l'heure où les médicaments devaient être pris, n'osant faire venir le Docteur trop souvent.

Bientôt, mal soigné, le pauvre Ahmed fut sérieusement atteint. Toujours triste, réclamant sans cesse Cécilio et Gaby, voulant voir papa!

Les heures parurent bien dures à Jane entre son cher malade et la vilaine vieille égoïste et méchante ne lui ménageant pas les mauvais compliments.

De plus, elle n'apercevait dans son en-

tourage que des ennemis lui voulant du mal, essayant de lui en faire par tous les moyens possibles. Ah! si un jour elle devenait riche, elle aurait bien gagné son argent!

Mais pouvait-elle être certaine que cela arrivât sûrement?

M. Ulysse, beaucoup plus habile, avec ses allures mielleuses, faisait une cour assidue à sa tante Pagon, qui avait l'air de l'affectionner particulièrement.

Dans tous ces mauvais moments, personne à qui pouvoir se confier; pas un visage ami, aucune nouvelle des siens qu'elle aime tant! Quelle tristesse, quelle amertume pour la jeune femme lasse et dégoûtée de tout!...

Un beau jour, une lettre au timbre d'O-ran lui fut remise et toute surprise Mme Génin reconnut l'écriture de Catherine.

Qu'y avait-il donc de nouveau?

Dans cette missive, sa belle-soeur lui déclarait très sèchement qu'Henri ne pardonnerait jamais, mais voulant ravoïr Bébé près de lui, s'adresserait à la justice si on ne le lui rendait pas de bon gré.

N'en croyant point ses yeux en lisant une chose pareille, ce fut dès lors pour Jane une terreur de tous les instants.

Chaque coup de sonnette la mettait en émoi, s'imaginant toujours qu'on venait lui enlever son mignon.

Comment ferait-elle pour vivre loin de son cher Bébé?

N'est-ce pas assez pénible d'être séparée des autres enfants et de son mari qu'elle adore malgré les événements?

Elle eut des crises de désespoir et de regrets, passant des journées et des nuits à pleurer, à regretter ce qui était fait et n'ayant plus qu'une idée: partir!... Ah! oui! partir le plus tôt possible! Fuir cette maison maudite, quitter cette odieuse

vieille qu'elle hait et qui ne lui dit que des méchancetés.

Cette femme, affreusement égoïste, ne croyant même pas en Dieu, n'aimant qu'à faire le mal autour d'elle, n'ayant qu'un seul amour: l'argent!

Toute chavirée, l'âme inquiète, Jane prit le parti de monter chez sa tante pour lui annoncer son intention de partir!...

Elle gravit l'escalier, mais arrivée dans le couloir, au moment d'entrer dans la chambre, elle entendit la voix de M. Ulysse causant avec Mme Pagon.

L'idée d'avoir une conversation plutôt orageuse devant cet être faux qu'elle déteste, la fit s'arrêter sur le seuil de la porte à moitié fermée.

Des éclats de voix frappèrent son oreille; elle entendit le mot "testament".

Malgré elle la jeune femme écouta ce qui se disait.

Tiens! tiens! la tante paraissait être ironique vis-à-vis du neveu qui ne répondait de temps en temps que par une phrase inquiète...

—Mais oui— disait la vieille mégère d'un ton moqueur —mon testament sera une fameuse surprise; on verra... J'ai tout arrangé pour le mieux.

"Pas de querelles entre mes héritiers, à chacun son lot selon l'affection qu'ils me portent et l'intérêt qu'ils prennent de ma personne; je sais reconnaître le mérite de chacun, le vôtre en particulier, mon cher neveu, qui poussez le dévouement jusqu'à passer presque toutes vos journées auprès de moi, une vieille femme pas commode.

—Mais c'est un vrai plaisir pour moi d'être avec vous pour qui j'ai une si respectueuse tendresse.

—Je n'en doute pas, cher Ulysse, quoique cette affection vous soit venue bien tardivement, et c'est sans doute une rai-

son de plus qu'elle soit sincère en ce moment!...

Entendant du bruit dans l'escalier et craignant d'être surprise par la femme de chambre, Jane fit son entrée chez sa tante, interrompant ainsi le dialogue.

L'héritier avait une mine plutôt déconfite et se demandait quel sens pouvaient cacher les paroles de la millionnaire.

L'entretien reprit de nouveau entre les trois interlocuteurs, tous parlant de banalités en s'étudiant réciproquement et ne laissant point paraître les sentiments divers qui les agitaient.

Sans avoir osé parler de son départ, Mme Génin, après un moment de causerie, descendit dans sa chambre et bientôt M. Ulysse, frappant à la porte, demanda la permission "d'entrer pour un instant?"

Très étonnée et n'étant point habituée à ces sortes de visites, la jeune femme lui offrit un siège et attendit qu'il parlât.

D'abord, très aimablement, il s'enquit de Bébé, demanda des nouvelles de sa santé, faisant de nombreux compliments sur l'enfant!

° Puis ce fut au tour de la mère.

Il lui dit combien il admirait sa patience et son dévouement, surtout vis-à-vis de la tante toujours grincheuse et si peu reconnaissante des soins dont on l'entourait.

—Si vous vouliez—ajouta-t-il d'un air bon enfant—nous pourrions nous entendre, nous aider mutuellement. Car je me doute que nous poursuivons un même but et dans ce sens il vaut mieux être alliés.

—"N'avez-vous jamais eu de conversation vous mettant sur la voie, rien pressenti, rien entendu? Il vous serait facile en tout cas de découvrir quelque chose, car vous avez vos allées et venues libres chez ma tante; souvent même vous vous occu-

pez de correspondance dans sa chambre, à son bureau. A ce moment, vous pourriez sans difficultés fouiller les papiers et tâcher de découvrir le fameux testament qui ne laisse pas de m'inquiéter, car il en est toujours question mystérieusement.

—Voulez-vous faire acte d'alliance et vous mettre en campagne dès demain?

Ne s'attendant point à de semblables paroles, la jeune femme, d'abord muette de surprise, puis écoeurée par ce qu'elle entendait, répondit avec dégoût:

—C'est à moi que vous venez proposer une chose pareille? Mais je trouve honteux et dégradant un acte de ce genre! C'est un rôle d'espion que vous m'offrez; de plus une malhonnêteté dont je ne serai jamais complice. Ma tante est libre ou non de me faire son héritière, elle arrangera ses affaires à sa guise, mais je n'y serai pour rien. Si même je n'avais été appelée par elle, il est probable, qu'en ce moment, vous ne me verriez pas ici, car je ne serais point venue m'imposer de force pour essayer d'avoir une fortune sur laquelle je ne suis pas seule à avoir des droits.

—Vous êtes donc l'ange du dévouement—ricana le fourbe—subissant toutes les boutades de Mme Pagon sans murmurer; pour un peu vous baiseriez la trace de ses pas.

—Insolent!—murmura Jane, les dents serrées.

—Et quelquefois—continua-t-il, lui coupant la parole—l'ange de la révolte pour ceux desquels vous n'avez rien à attendre!...

—Vous n'êtes qu'un misérable, sortez d'ici!

—Tant pis pour vous, belle dame aux grands sentiments de parade; vous vous repentirez d'avoir repoussé mon aide et

mon alliance. A nous deux, nous pouvions savoir le fond des choses, tandis qu'en continuant à agir de la sorte, je crains que vous ne perdiez votre temps et votre patience!...

Sans répondre, Jane d'un air digne, montra la porte à M. Ulysse qui partit en haussant les épaules.

.....

En réfutant ainsi l'offre du neveu, la jeune femme se dit qu'elle venait de se créer un dangereux ennemi, qui sans doute allait lui rendre la vie plus insupportable encore.

D'un autre côté, partir maintenant eût été lui montrer qu'elle avait peur de lui.

Mais alors, si cherchant tous les moyens de lui nuire et de lui faire du mal, il allait découvrir qu'on voulait lui enlever Bébé, et donner ensuite tous les renseignements nécessaires pour faciliter cette chose-là?...

Mille craintes, l'ennui, le remords s'emparèrent de la malheureuse femme qui ne savait que devenir dans ce labyrinthe dont elle ne trouvait pas la sortie.

Que faire, à qui demander conseil?

Elle passa toute sa nuit à pleurer et à réfléchir et l'idée lui vint d'aller trouver le curé de l'endroit, qui serait pour elle un confident discret en même temps qu'un homme de bon conseil.

Plus tranquille à la pensée de pouvoir enfin parler à coeur ouvert à quelqu'un de sûr, Jane sentit le sommeil appesantir enfin ses paupières. Mais ce ne fut pas pour longtemps.

L'enfant, toujours bien souffrant et pris de fièvre, délirait en ce moment, poussant des sons inarticulés et des gémissements plaintifs.

Sa respiration sifflante et courte disait

combien le frêle bébé souffrait.

La mère, que tant d'angoisses diverses agitaient, ne pensait dans cet instant qu'à soulager un peu son enfant.

Malgré les soins dont elle l'entourait, le mieux n'arrivait pas. Dès la première heure du jour elle fit chercher le médecin.

Celui-ci déclara cette fois qu'il était urgent de changer d'air; le jeune malade ne pouvant supporter le climat du pays; il jugeait la maladie assez sérieuse.

Affolée, Mme Génin n'eut plus qu'une pensée, repartir en Algérie, être pardonnée, ramener l'enfant à son père qui sûrement le guérirait.

Elle se rendit chez sa tante et tout d'une haleine lui expliqua le motif qui la décidait à regagner Oran dans le plus bref délai.

A l'annonce de cette décision, la vieille égoïste fut un peu surprise, quoique depuis un certain temps elle se doutât du départ de sa nièce, aussi avait-elle préparé ses batteries et sa réponse toute prête fût celle-ci :

—Vous avez tort, ma chère Jane, de vous inquiéter pour une simple indisposition de votre fils, auquel un voyage comme celui d'Oran sera plutôt nuisible. Je comprends du reste fort bien votre tracass, et je suis la première à vous conseiller le changement d'air qui remettra vite sur pied le petit Ahmed. Je connais un joli coin de la Normandie qui conviendra à merveille et présente toutes les garanties nécessaires pour assurer la guérison du bambin. Nous partirons dans le courant de la semaine, et là-bas, grâce à ma fortune, les bons médecins ne vous manqueront pas. Vous verrez combien Granville où je veux vous mener est agréable à tous les points de vue. Si ce séjour vous plaît et fait du bien à Bébé, j'y achèterai peut-

être une jolie villa qui sera à vous plus tard! un souvenir de la guérison qui s'y sera accomplie.

Jane, désarmée par ce qui lui disait sa tante, voyait déjà son fils guéri, courant et gambadant sur la plage, puis, plus tard, elle, habitant avec son mari et ses enfants une jolie villa à Granville.

Alors elle pourrait rentrer triomphalement au milieu des siens, sûre d'être pardonnée et semant en millionnaire le bien-être autour d'elle?

Rapidement, toutes ces réflexions traversèrent son imagination, et c'est spontanément qu'elle remercia Mme Pagon de l'intérêt qu'elle prenait et de l'empressement qu'elle mettait à satisfaire son désir.

Puis en hâte elle retourna auprès de l'enfant malade qu'elle soigna avec une énergie nouvelle.

Le lendemain elle rendit compte au docteur de ce qui avait été décidé avec sa tante, quant au départ pour la Normandie.

Tout en approuvant le voyage projeté, le médecin confia à Jane, dans le plus grand secret, qu'il fallait éviter toute émotion un peu forte à Mme Dieudonnée, sujette aux attaques et risquant d'en mourir.

Très surprise de cette révélation, la nièce promit d'aplanir tous les ennuis qui pourraient se présenter et de s'occuper tout particulièrement de sa tante si bonne pour elle.

Dès le lendemain, on commença les préparatifs de départ auquel ne fut point convié M. Ulysse Pagon, et il dut s'en retourner chez lui, la mine piteuse, mais jurant tout bas d'arriver malgré tout à ses fins.

.
.

...—Quoique très fatigué de la longue étape, l'enfant supporta assez bien le voyage de plusieurs heures qui venait de s'effectuer pour gagner Granville.

A l'arrivée des voyageurs, une voiture attendait à la gare pour amener ces dames dans une coquette habitation louée d'avance.

Quelle différence avec le pavillon malsain qu'on venait de quitter!

Jane se vit installée dans une vaste chambre bien aérée avec vue sur la mer. Le bruit des vagues venait bercer le petit Ahmed qui, déjà, reposait dans un grand lit confortable.

Granville, en temps ordinaire, n'est qu'un gentil port de pêche, mais en cette saison les voyageurs y arrivent en nombre, mettant de l'animation et de la gaieté.

Mme Génin se sentait revivre et constatait avec plaisir une grande amélioration, de jour en jour, dans la santé de son fils.

Chaque après-midi, au meilleur moment, on descendait sur la plage toute parsemée de bébés faisant des pâtés de sable et s'amusant à coeur-joie.

Ahmed eut de petits amis et prit part à leurs jeux.

Coiffé d'un grand chapeau de paille et chaussé d'espadrilles, l'enfant, redevenu gai, courait et gambadait avec les autres bambins.

Cependant, la mère, au milieu de sa joie, avait un sentiment de crainte qui venait tout gâter.

A chacune de leurs sorties, la peur s'emparait d'elle en voyant tous les jours des visages nouveaux peupler la plage.

Si, dans les nombreux visiteurs, arrivant par des trains différents, un ami se dressait soudain devant elle, la reconnaissant et dévoilant ainsi sa retraite? Com-

ment fuir les poursuites du père à la recherche de l'enfant?

Encore se sauver et se dissimuler ailleurs? Elle était lasse de courir toujours et d'exposer Ahmed à de nouvelles fatigues.

Une fois de plus elle se sacrifierait en renonçant aux promenades si agréables, mais pouvant la faire connaître.

Elle demanda à sa tante d'être assez aimable pour sortir Bébé tous les jours, lui exposant les craintes qui la hantaient.

Toute fière de se parer de ce joli mioche, Mme Dieudonnée, sans se faire prier, consentit avec plaisir à promener le garçonnet, qui la flattait avec sa figure fine aux lignes délicates, lui attirant de nombreux compliments.

A rester enfermée constamment, Jane fut de nouveau prise par l'ennui. Ne pouvant aller rêver ainsi qu'elle l'avait fait jusqu'alors, au bord des falaises si jolies, si attirantes, elle se contentait de prendre un peu l'air à la fenêtre, laissant errer sa pensée en suivant des yeux le flux et le reflux des vagues.

Cette mer lui rappelait un peu Oran, si loin d'elle!... Là-bas aussi sa chambre avec vue sur la mer, et que de fois Henri et elle, accoudés sur le balcon, savouraient pendant de longs moments le charme de cette vue si attrayante. Ils causaient de leur bonheur en admirant tous deux le beau spectacle toujours varié, ne se lassant jamais.

Reviendraient-elles, ces heures d'intimité où leur communion d'âme était si parfaite; remerciant le Créateur de les avoir fait se rencontrer, s'aimer, pour goûter ensemble des joies si pures?

Une profonde mélancolie envahissait la jeune femme, dont la santé commençait à être atteinte, pendant cette période de

vie sédentaire, peu faite pour son tempérament de femme active, à la riche nature ayant besoin de mouvement.

Un noir chagrin intime la faisait déprimer, mais, voulant tenir bon quand même, elle résistait, se jugeant héroïque, mère sublime, voulant conquérir une fortune pour ses enfants.

TROISIEME PARTIE

Un Ange au Ciel

Pendant les premières semaines de son séjour à Granville, Jane, allant tous les jours soit à la plage, soit en ville, avait lié connaissance avec une jeune femme qui, ayant également un bébé, était vite devenue une amie pour elle.

Pendant que les enfants prenaient leurs ébats, les mamans, assises un peu à l'écart, tout en brodant et en surveillant les bambins, causaient.

D'abord, la conversation avait été banale, puis, la sympathie naissant entre les deux dames, des demi-confidences s'échangeaient peu à peu de part et d'autre.

C'était surtout Jane qui, heureuse de pouvoir enfin trouver une amitié, ne put s'empêcher de parler de sa famille, de ses enfants, de son mari, de leur éloignement forcé.

Son interlocutrice s'intéressait beaucoup à tout ce qu'elle entendait, la plaignait de vivre loin des siens et lui disait combien son affection, quoique récente, était sincère.

Brusquement, les relations entre les deux jeunes femmes avaient été interrompues, depuis que Jane vivait cachée, n'osant sortir.

Sa nouvelle amie, ne la voyant plus, osa demander un jour à tante Dieudonnée le motif de cette absence. En apprenant que Mme Génin passait tout son temps à la villa, elle résolut d'aller la voir.

Un après-midi où, plus que d'habitude, Jane était triste et morose, on lui annonça qu'une dame la demandait.

Ce fut avec un sentiment de joie qu'elle accueillit sa nouvelle relation.

Aussitôt, s'asseyant dans un coin du petit jardin, ce fut un déluge de questions et de réponses échangées entre elles deux.

Les confidences entières et complètes partirent du coeur de Jane que le silence étouffait.

Les jeunes femmes causaient toujours quand le facteur vint apporter le courrier.

Il s'y trouvait justement une lettre de Mme Houbeau de la Prévôtère.

—Vous permettez, chère Madame! une lettre d'Oran et je suis impatiente de lire—demanda Jane à son amie, tout en décachant l'enveloppe.

—Vite, prenez connaissance de ces nouvelles qui doivent être bonnes, j'espère!...

Déjà le premier feuillet était parcouru et avidement Mme Génin tournait la seconde page, couverte d'une écriture serrée. La lettre fut longue, les nouvelles étant abondantes.

Après avoir lu jusqu'au bout, Jane fit part à son amie de ce que contenait la lettre.

—Il paraît—dit-elle avec une nuance de dépit dans la voix—que l'on s'accommode très bien de mon départ. C'est ma belle-mère et Catherine qui me remplacent dans la maison. Nul ne s'aperçoit de mon absence, tout marche à merveille. Les enfants prennent leur parti de cette séparation et se portent admirablement. Mon mari, dont les habitudes ne sont en rien

changées, est l'indifférence même. Toutes nos connaissances oranaises approuvent mon départ, Mme Houbeau m'engage à tenir bon pour le but magnifique que je poursuis. C'est du reste bien mon intention—continua-t-elle d'un petit air vexé—puisque toute la maisonnée se passe si bien de moi. A quoi servirait d'avoir tant fait jusqu'à présent pour repartir bredouille sans attendre la fin des événements? Au fond, je suis contente des nouvelles reçues, qui me permettent de rester ici sans arrière-pensée.

—Je suis heureuse pour vous—lui dit sa nouvelle amie — puisque cette lettre vous cause un peu de joie. Je vous quitte en demandant de venir vous voir.

—Mais c'est moi qui allais vous en prier. Votre visite m'a fait un grand bien et je vous en remercie. A bientôt!

Les deux amies se revirent souvent, en effet.

N'ayant maintenant plus de secret l'une pour l'autre, la nouvelle connaissance de Jane se permit de lui conseiller un jour de veiller davantage sur Ahmed.

—Parfois,—lui dit-elle—votre fils tousse!

—En effet—dit Jane d'un air inquiet.—Je m'aperçois depuis quelques jours d'un changement. Mon fils a des sommeils un peu agités; il ne mange presque rien et a l'air triste. Cela me rend soucieuse, car j'espérais qu'il se remettrait complètement au bord de la mer.

—C'est un peu la faute de votre tante qui ne le surveille pas assez. Bien souvent, pendant qu'elle cause avec d'autres dames, votre enfant patauge à sa guise dans le sable humide ou se couche pour dormir, fatigué; en plein soleil; jusqu'à

présent, je n'osais pas vous le dire pour ne pas vous inquiéter, mais il serait prudent, Ahmed ayant une santé délicate, de s'en occuper plus attentivement pour éviter qu'il ne retombe malade.

—Je vous remercie—répondit Jane prise d'inquiétude—sachant cela, je ne puis attendre une minute de plus en pensant que mon pauvre mignon est peut-être tout mouillé sur le sable, risquant de prendre mal.

—Si vous voulez bien m'attendre un instant; le temps de mettre mon chapeau et je sors avec vous?

Aussitôt dit, aussitôt fait; et les deux jeunes femmes partirent dans la direction de la plage.

En y arrivant, Mme Génin parcourut du regard tous les groupes de bébés, et elle aperçut son fils, qui, seul à l'écart, l'air ennuyé, ne prenait point part aux jeux de ses camarades.

L'enfant grelottait sous son maillot de bain et une quinte de toux le secouait en ce moment.

A quelques mètres de là se trouvait la tante, qui, assise confortablement dans sa niche de paille, causait et riait avec des étrangers, sans se préoccuper le moins du monde à donner des soins à son petit-neveu.

Jane, voyant cela, franchit rapidement l'espace qui le séparait de son fils, elle le prit par ses bras, puis tout en l'enveloppant dans un peignoir de bain que lui faisait passer son amie, elle questionna Ahmed.

Content d'être dorlotté par sa mère et de se sentir réchauffé, il répondait à peine aux nombreuses demandes, répétant toujours:

—J'ai bobo, maman, fais-moi dormir!...

A la hâte, Mme Génin rhabilla le petit

garçon qui passivement se laissait faire. Plus hâtivement encore elle le ramena à la villa.

A peine arrivé, l'enfant fut pris d'un fort accès de fièvre et il fallut appeler un médecin.

Ce dernier, après avoir ausculté le bébé et pris sa température, déclara la maladie fort grave.

C'était une broncho-pneumonie couvant déjà depuis quelques jours et que l'on aurait bien du mal à enrayer... s'il était temps encore, vu la nature débile du petit malade.

La pauvre mère, folle de douleur et de remords en écoutant cette sentence, se précipita comme une furie dans la chambre de sa tante qui rentrait tranquillement de sa promenade.

A la vue de sa nièce aussi bouleversée, pâle, les yeux hagards, l'air égaré, la millionnaire flaira un danger, mais elle n'eut pas le temps de questionner.

Jane s'approchant d'elle, lui dit nerveusement d'une voix saccadée :

— Mon fils est gravement malade, il a fait une rechute, et c'est vous qui en êtes cause.

— Mais vous êtes folle de me parler ainsi— interrompit Mme Pagon.— Je ne comprends rien à cette scène ridicule et déplacée. Votre enfant se portait à merveille aujourd'hui; il doit être bien malade en effet!!!—ricana-t-elle.

— Je vous dit qu'il n'y a presque plus d'espoir de le sauver et c'est vous que j'accuse. Je vous l'avais confié avec recommandation de le surveiller, de prendre soin de lui, de me remplacer puisque malheureusement je ne pouvais l'accompagner. Confiante en votre parole, je ne me faisais nul souci, croyant que vous vous en occupiez sérieusement. Trop tard,

hélas! j'ai été prévenue de votre insouciance vis-à-vis du malheureux enfant qui passait des après-midi entières, tout mouillé, grelottant de froid sur le sable humide, pendant que vous causiez sans faire la moindre attention.

— Eh! que me font vos beaux discours, je n'étais pas chargée d'être l'esclave de M. Ahmed. Quand on a des enfants on s'en occupe soi-même. Que ceci vous serve de leçon!

— Vous n'êtes qu'une misérable femme, cause de tous mes malheurs. C'est pour vous, qui m'appeliez en faisant miroiter votre héritage, que j'ai abandonné mari et enfants; à cause de vous qu'Henri ne veut plus entendre parler de moi; toujours par votre faute que mon bébé chéri est malade. Je vous haïs pour tout le mal que vous m'avez fait, et si mon malheureux enfant est rappelé à Dieu, c'est vous qui aurez causé sa mort.

— Vous oubliez que vous êtes ici chez moi— hurlait Mme Pagon, rouge de colère, la face congestionnée.— Je vous chasse, partez tout de suite, je vous...

Elle ne put achever, car tout d'un coup, battant l'air de ses mains, la vieille tante tomba à la renverse pendant que Jane éperdue appelait au secours.

.....

Les serviteurs accoururent pour s'empresser autour de leur maîtresse, que l'on transporta sur son lit.

Quelques minutes après, le médecin, mandé de nouveau, diagnostiqua une attaque d'où résulterait une paralysie générale.

Comment dépeindre les heures d'angoisse pendant lesquelles Mme Génin assistait aux souffrances de son enfant qui, par moments, semblait aller mieux pour

retomber le lendemain dans un état plus grave encore!...

Le remords d'avoir provoqué la paralysie de sa tante la faisait se dévouer pour cette dernière qui, mauvaise malade, exigeante insupportable, n'était jamais satisfaite des soins qu'on lui donnait.

Jour et nuit, partageant son temps entre Mme Dieudonnée et le pauvre Ahmed, la jeune femme se fatiguait, ne vivait plus, torturée par l'inquiétude, le désespoir, le chagrin, craignant toujours un dénouement fatal.

Cependant, l'état de l'enfant, loin de s'aggraver, présentait plutôt une amélioration, les soins énergiques produisant leur effet.

Jane reprenait un peu d'espoir et se repentait d'avoir parlé aussi durement à sa tante. Pour compenser en partie le mal dont elle était cause, elle se multipliait, ne ménageant pas sa peine et son dévouement.

Cet état de choses durait déjà depuis quelques semaines, tout danger maintenant semblait être écarté pour le petit garçon, dont la convalescence s'annonçait.

Brusquement, une nuit, Mme Pagon eut une deuxième attaque plus grave que la première.

Sentant que sa dernière heure était venue, la vieille tante, ricanant, tel un démon, se mit à parler de son testament, qui causerait bien des surprises.

Jane se tenait près du lit, très affectée, toute secouée par les événements récents, oubliant qu'elle était venue dans cette maison en l'espoir de recueillir peut-être une fortune.

— Tu seras mon héritière, entends-tu? — articula faiblement la moribonde.

Mais cela fut accompagné d'un regard

si méchant que sa nièce, toute impressionnée, saisie d'une peur irraisonnée, n'osant rester davantage près de la malade, se retira dans la pièce à côté.

Juste à ce moment, le prêtre qu'on avait été chercher, arriva.

Déjà la mort accomplissait son oeuvre et l'homme d'Eglise, en se hâtant, n'eut que le temps d'administrer les saintes huiles à la moribonde, qui reçut l'absolution avant de rendre le dernier soupir...

Mme Génin veilla toute la nuit le cadavre, priant pour le repos de celle qui n'était plus, lui pardonnant sans arrière-pensée le mal qu'elle lui avait fait, se repentant sincèrement des paroles méchantes qui, malgré elle, dans un moment d'affolement, étaient parties de ses lèvres et avaient provoqué une crise irréparable.

En pensant au dernier regard de la morte, elle frissonnait encore, se demandant quelle pensée se cachait derrière ses prunelles déjà vitreuses.

Qu'avait-elle voulu dire en parlant de cet héritage toujours entouré de mystères, véritable énigme dont elle aurait bientôt le résultat?

Les funérailles eurent lieu le lendemain, assez simplement. Peu de personnes suivirent le corbillard, derrière lequel se trouvaient simplement divers membres de la famille venus de plusieurs côtés et quelques personnes de Granville.

Les scellés avaient été posés et l'on attendait pour ouvrir le testament que tous les héritiers fussent réunis.

Chacun se demandait anxieusement s'il serait avantagé?

Enfin, au bout de quelques jours, tous les membres de la famille Pagon-Dieudonnée se virent convoqués chez le notaire

qui, au milieu du plus profond silence, fit la lecture du fameux testament.

Il était dit dans cet acte que Jane, à titre de principale héritière, devait distribuer certains legs peu importants se montant à quelques milliers de francs, à partager entre ses trois neveux directs, plus une somme minime au plus ancien serviteur de la maison, puis de vieux meubles, bijoux, livres, etc. : à titre de souvenir, pour des petits parents éloignés. Enfin, pour terminer, la défunte tante déclarait que, tous ses biens étant en viager, il ne restait plus pour Mme Génin, son héritière, qu'un modeste immeuble de peu de valeur.

La lecture finie, tous les parents, furieux d'avoir été trompés par cette vieille et chacun mettant bas son masque, ce fut à l'adresse de la disparue un concert d'imprécations.

Jane, atterrée devant cette grosse désillusion, espérait néanmoins une modeste aisance, n'ayant pu avoir l'immense fortune sur laquelle s'échafaudaient ses rêves. Mais c'était encore un problème pour elle. Que resterait-il une fois les legs servis? Bien peu, sans doute?

Était-il possible que tout cela fut vrai et ne voyait-elle point les événements à travers un horrible cauchemar?

Quoi, elle aurait tout sacrifié, tout quitté, tout risqué, tout supporté pour n'avoir qu'amère déception et peut-être une vie brisée? Et son pauvre enfant, toujours malade, n'était-ce point de sa faute s'il souffrait ainsi? Sans doute, n'eût-il pas eu bronchite sur bronchite, puis rechute, si, au lieu de la vie mouvementée que tous deux menaient depuis des mois, il eût continué à être surveillé et soigné par son père, toujours si attentif à cette santé délicate.

Pourquoi n'avait-elle pas écouté les conseils de son mari d'abord, de sa belle-mère ensuite, lui disant de revenir pendant qu'il était temps encore?

Elle eut avoué ses torts et bientôt, ayant repris sa place au milieu des siens, comme par le passé, ce léger nuage se serait dissipé et l'on aurait vite tourné cette vilaine page, la seule pénible, entourée de tant d'autres si belles!

C'était l'orgueil, à ce moment-là, qui l'avait retenue; elle n'avait pas voulu écouter, avoir l'air de se soumettre comme une petite fille grondée. Et tandis qu'elle considérait comme une injure de demander pardon à son mari, si bon, si juste, si aimant, elle acceptait sans murmurer boutades et affronts d'une méchante vieille qui ne ménageait pas son amour-propre, et prenait plaisir à vexer celle qui supportait tout, entrevoyant au bout de cela... un héritage!!!

C'était donc pour satisfaire cette "soif du luxe" qu'elle avait subi tant de mauvaises heures, déserté sa famille, joué peut-être la vie de son enfant.

Tout cela pour quoi? Presque rien! Et ce rien, qu'elle ignorait encore, lui donnait à réfléchir.

M. Ulysse Pagon, s'apercevant de l'humeur sombre de Jane, se mit à la railler, tout déconfit lui-même.

—Je vous avais prévenue—lui dit-il méchamment—il fallait nous entendre. De la part d'une pareille égoïste, une déception était à prévoir, que nous eussions pu faire dévier en nous associant et dirigeant la partie autrement. Tant pis pour vous, faites votre "mea culpa". Avec le petit legs qui me revient, je vais essayer de jouer à la Bourse, et comme je connais de bonnes opérations en ce moment, j'espère

avant peu avoir un commencement de fortune.

La jeune femme, terrassée par l'angoisse d'un résultat encore inconnu, ne prêtait qu'une oreille distraite aux méchants propos de l'héritier.

Elle ne savait le montant de la somme qui lui revenait qu'une fois tout terminé, tout liquidé et cela pouvait durer des mois d'après ce que le notaire lui avait dit.

De nouveau elle écrivit à son mari, renouvelant une tentative de pardon et de paix, lui annonçant la mort de sa tante, mais sans lui révéler (par un restant d'orgueil) quelle déception était la sienne : rien non plus concernant la maladie de l'enfant.

—A quoi bon—pensa-t-elle — alarmer Henri, puisque Bébé ne va pas plus mal. J'espère bien le voir guérir complètement quand nous retournerons à Oran. En attendant je le soigne de mon mieux et fais mon possible pour enrayer le mal qui finira bien par disparaître complètement.

Il était dit que Mme Génin ne devait avoir que déception et désillusion...

Pas plus la seconde fois que la première son mari ne lui répondit.

C'est en vain qu'elle attendit un mot de pardon ou d'encouragement à sa triste lettre si pleine de repentir cependant, et c'est le coeur plein d'amertume qu'elle songea péniblement :

—Henri m'a donc oublié tout à fait, je n'existe plus dans son coeur où j'occupais une si large place. et peut-être apprend-il à nos enfants à me considérer comme une étrangère, détachée d'eux à jamais?

Pas un mot d'affection alors que je me sens si isolée, l'âme si angoissée : retenue ici malgré moi par toutes ces conclusions

bien longues à résoudre, et surtout n'osant faire voyager Ahmed dont les forces ne reviennent pas, et qui dans cet état de faiblesse pourrait retomber encore. Que faire! que devenir? Mon Dieu, donnez-moi du courage!

La pauvre jeune femme ne cessait de prier et se repentir amèrement des faits accomplis.

Ah! si c'était à refaire! Elle comprenait, mais trop tard, que poursuivant une chimère, voulant être riche, avoir de l'argent, elle avait de son plein gré anéanti son lot de bonheur, semé l'oubli dans le coeur de ses enfants, chassé l'affection de son mari. Et maintenant, luttant désespérément, elle essayait de retrouver tout cela, mais y arriverait-elle?

N'y tenant plus, un jour elle écrivit à ses enfants, leur disant combien son coeur maternel souffrait de cette séparation qui bientôt prendrait fin, leur recommandant de l'aimer toujours, de penser à elle qui vivait de leur souvenir! parlant du petit frère, "légèrement souffrant", et enfin terminant sa missive par de tendres caresses et l'espoir d'obtenir quelques lignes de réponse.

Cependant le temps passait, la liquidation de l'héritage allait prendre fin, après avoir duré des mois.

Jane reçut un jour un mot du notaire, l'invitant à passer à son étude pour toucher la part qui lui revenait du legs de sa tante.

Enfin elle atteignait le but, son indécision allait finir, elle connaîtrait bientôt le résultat de ses tribulations.

Ce fut l'âme partagée entre l'espoir et la crainte qu'elle entra chez l'homme de loi.

Celui-ci, après avoir donné lecture d'un acte détaillant la vente de l'immeuble laissé par la défunte, conclut en lui remettant une somme de six mille francs, produit de la dite vente, constituant l'héritage de Mme Génin. Que devenaient les millions entrevus dans un mirage? Six mille francs!...

En touchant enfin du doigt la décevante réalité, la jeune femme rageusement ne put s'empêcher de maudire la vieille Pagon et son piège où sottement elle s'est laissée tomber. Tous ses sacrifices auront donc été inutiles?

Mais alors elle a été jouée par cette comédienne qui, jusqu'à la mort, lui a dit: "Tu seras mon héritière!"

Elle s'explique maintenant pourquoi ce regard méchant la narguant encore au moment de s'éteindre.

C'est une dure leçon qui lui montre l'abîme dans lequel vous fait tomber, aveuglément, l'amour du luxe. Ce miroitement de l'or qui vous attire et vous fascine, effaçant par son éclat tout ce qui est affection, sentiment, les seules bases solides d'un bonheur vrai et durable.

Cette leçon, quoique pénible, et justement à cause de sa brutalité, fait comprendre à Jane combien elle a été fautive et quelle basse pensée l'a poussée à agir, alors que près d'elle se trouvaient les joies du cœur et du devoir.

Comment a-t-elle pu rester insensible à de si éloquentes prières, alors qu'une mauvaise femme, presque une inconnue, n'a eu qu'à lui dire de venir pour qu'immédiatement tout fut abandonné sans regret.

Oui la punition est juste et méritée: la jeune femme en sortira l'âme meurtrie, mais guérie d'une mauvaise passion: celle du luxe!!...

Mme Génin avait décidé son départ,

malgré le petit Ahmed dont le mieux ne faisait pas de progrès.

Elle n'avait plus qu'une hâte maintenant, remettre l'enfant entre les mains de son père, voir enfin la santé complète revenir chez le bébé délicat.

Fébrilement, elle mettait toutes ses affaires en ordre et comptait prendre le train vers la fin de la semaine.

Subitement, l'enfant eut une nouvelle poussée de bronchite et brusquement cela détermina une méningite foudroyante.

Plus d'espoir de le sauver maintenant! c'est ce que fit comprendre à la mère désolée le médecin.

Perdu, son enfant bien aimé! Était-ce possible, la mort ne tarderait pas à le lui prendre, son cher petit?

Non! il fallait empêcher un tel malheur, essayer de sauver, à tout prix, le pauvre bébé!

La mère apeurée multipliait ses soins, luttant contre le mal qui torturait son fils.

Le petit Ahmed, dont les souffrances étaient atroces, ne cessait de gémir; affaibli par plusieurs mois de maladie, il était d'une maigreur effrayante. Dans sa figure si pâle brillaient ses grands yeux noirs, qu'il fixait sur sa mère, exprimant par son regard le mal horrible qui le tenait.

Soudain, d'un mouvement convulsif, la petite tête blonde roula sur l'oreiller, tandis qu'un gros soupir, comme une plainte étouffée, s'échappait des lèvres de l'enfant.

Le regard devint fixe, en même temps qu'une pâleur de cire s'étendait sur le visage émacié du petit ange que Dieu venait de rappeler à lui.

A ce cri, Jae avait répondu par un gémissement d'angoisse.

Doutant encore de la triste réalité, elle essayait, mais en vain, de ramener à la vie le cadavre de son bébé.

Quand elle se rendit compte de l'irréparable qui venait de s'accomplir, sa douleur ne connut plus de bornes.

Etouffée par les sanglots qui la secouaient, il lui semblait que sa raison s'enfuyait.

Elle ne pouvait détacher ses yeux du petit mort qui reposait sur son lit, pareil à un jeune chérubin endormi. C'était fini elle ne le verrait plus, n'entendrait plus sa douce voix l'appelant : "Maman", ne câlinerait plus le cher aimé qui venait de lui être ravi. Elle revoyait le petit garçon depuis sa naissance :

Toujours délicat, on l'avait entouré de soins constants pour pouvoir l'élever; le père ne se décourageait pas et soignait énergiquement son fils afin de pouvoir en faire un homme.

Mais, que de fois, ils avaient cru le perdre; que d'émotions à la moindre indisposition! Toujours il en sortait victorieux ayant vaincu le mal!

La malheureuse mère s'accablait de reproches, s'accusant d'être cause de cette mort.

Pourquoi avait-elle emmené l'enfant dans ce fatigant voyage sous un ciel peu clément; pourquoi l'avait-elle confié quelquefois à des mains étrangères d'où il était sorti toujours plus malade? Ah! pourquoi! oui, pourquoi? A cela elle n'osait répondre, elle sentait la folie envahir lentement son cerveau. Sa douleur aiguë et profonde la laissait brisée, privée de connaissance; elle était une chose inerte, une loque, incapable de prier, de penser; elle ne sentait que la souffrance de son coeur meurtri à jamais.

Les longues heures de la nuit et du jour

qui suivirent...

La triste veillée, près du cercueil recouvert de fleurs sous lequel disparaissait pour l'éternité le petit Ahmed, que, telle une fleur délicate, le vent de la mort avait détachée de sa tige, pour l'emporter vers les sphères éthérées du royaume éternel!

Puis, vint le moment où les fossoyeurs arrivèrent pour accomplir une pénible besogne.

Il fallut emmener la pauvre Jane dont le désespoir effrayant inquiétait son entourage.

Des sons inarticulés s'écappaient de sa gorge et des sanglots convulsifs secouaient son pauvre être brisé de douleur.

Elle implorait, pour qu'on laissât encore auprès d'elle le petit cercueil où reposait son chéri...

—Mon petit, mon Ahmed, est-ce bien vrai, je ne te verrai plus! O mon enfant tant aimé! Mon Dieu, ayez pitié de ma souffrance, prenez-moi, je voudrais mourir. Oui, la mort, le calme et l'oubli. Je souffre trop, je ne puis plus supporter la vie!

La pauvre mère, à bout de forces, anéantie par le chagrin, fut prise d'une syncope et n'entendit pas les chants lointains qui suivaient la dépouille du bébé, pour toujours disparue.

La jeune femme, rencontrée sur la plage quelques mois avant les événements, était retournée chez elle, à Dinan, sitôt les premières fraîcheurs venues.

Les deux amies, au moment des adieux, s'étaient promis de s'écrire, et depuis le départ, les lettres de Jane n'avaient apporté qu'ennui et tristesse à sa chère confidente. Celle-ci, ne connaissant pas encore la mort du petit Ahmed, mais le sachant

de nouveau bien malade, se demandait avec anxiété si cette rechute n'amènerait pas un dénouement fatal?

Ce fut un télégramme qui lui apprit la cruelle vérité; en même temps, on la mandait immédiatement auprès de Mme Génin très malade à son tour.

Sans perdre de temps, l'amie dévouée prit le premier train qui pouvait la conduire à Granville, et ne fit qu'un saut de la gare à la villa.

La femme de chambre la conduisit auprès du lit de Jane, méconnaissable, vieillie de dix ans, la figure ravagée par les larmes et la faiblesse contre laquelle elle ne luttait point.

Les deux jeunes femmes s'embrassèrent en pleurant, toutes secouées de sentiments différents.

L'une plaignant amèrement cette pauvre mère de subir une telle épreuve, et l'autre éprouvant pour la première fois, depuis bien longtemps, une lueur de joie, en retrouvant enfin une affection, un cœur qui la comprenne, en pouvant causer du cher bébé envolé!

Longuement il fut question de lui, le pauvre petit ange.

Que de souvenirs furent évoqués, depuis la naissance jusqu'à la mort!!!...

Puis elle dit quelle avait été sa nouvelle souffrance en apprenant qu'Henri faisait demander le corps du bébé pour l'enterrer dans leur caveau de famille. C'était un de leurs amis, de passage en France, que l'on avait chargé de la triste commission. Et maintenant le petit cercueil n'était même plus là, il lui serait impossible de porter des fleurs sur la tombe de son enfant.

Les deux amies mêlaient leurs larmes et Jane fut reprise d'une nouvelle crise qui la laissa sans mouvement.

Vite mandée, la femme de chambre tout

en faisant respirer des sels à sa maîtresse, explique que depuis quelques jours, Madame avait des évanouissements continuels, ne prenant aucune nourriture et se laissant aller à son désespoir.

Les lotions d'eau vinaigrée et les sels produisant leur effet, la malade revint à elle et d'une voix blanche murmura:

—Ah! j'ai cru que j'allais mourir; pourquoi ne suis-je pas morte? Enfin, ce sera peut-être la prochaine fois, je sens que je n'irai pas loin.

—Je vous en prie, ma chère Jane, ne parlez pas ainsi; songez que nul n'a le droit de souhaiter la mort, et puis vous n'êtes pas seule au monde, vous avez d'autres enfants.

—En effet, des enfants qui ne pensent plus à moi et sont heureux loin de leur mère. Ils ne m'écrivent même pas... Voilà plus d'une semaine que je n'ai dépouillé mon courrier déposé là, sur cette table. A quoi bon ouvrir ces enveloppes qui toutes doivent contenir des paroles banales de condoléances? Dans tout ce volumineux paquet, je suis sûre que pas un mot vraiment affectueux et sincère ne se trouve?

—Si vous le permettez, je vais décacheter ces enveloppes et vérifier par moi-même, s'il n'y a rien d'intéressant pour vous?

—Faites comme il vous plaira, mais rien ne m'intéresse.

Anéantie, Mme Génin ferma les yeux, ne cherchant même pas le sommeil qui ne venait plus, pendant que son amie, très consciencieusement se mettait à sa tâche.

—Espérez!— dit-elle tout à coup, en rompant le silence.

Et, s'approchant de Jane, elle lui tendit une lettre de sa belle-mère et une autre de Gaby.

La grand'mère et la petite fille, dans des

termes différents, disaient leur chagrin à tous en apprenant la pénible nouvelle. Quelle consternation de la maison !

Tous accablés de tristesse et le père plus que tout autre, mais gardant pour lui cette souffrance d'une plaie que l'on devinait incurable.

—Ma pauvre enfant—ajoutait la belle-mère—vous n'avez plus à hésiter maintenant, retournez parmi nous, au milieu de vos enfants et près de votre mari qui, vous voyant malheureuse et repentante, vous pardonnera, sans doute un jour. N'avez-vous pas assez expié et n'êtes-vous pas assez cruellement punie ? Qu'un peu d'humiliation est pâle à côté de ce que vous venez d'endurer.

La lettre continuait sur ce ton où l'on sentait la pitié, le pardon et l'affection.

La fillette pleurait le petit frère si regretté et promettait à sa mère toutes les tendresses de son jeune cœur, pour lui montrer combien elle l'aimait.

Après avoir lu et relu tour à tour les deux missives, Mme Génin, transfigurée, espérant pour la première fois depuis bien longtemps, dit à son amie :

—Vous avez raison, je ne dois pas mourir, il faut d'abord espérer et mériter le pardon que je désire tant. Mais ce n'est pas maintenant que je pourrai l'obtenir. Comment oser rentrer chez moi, affronter le regard de mon mari ? C'est impossible, je ne puis pas, il me chasserait peut-être, se refusant à me revoir. Le temps seul en cicatrisant un peu sa plaie pourra le disposer à l'indulgence. D'ici là ma voie est toute tracée : je connais une maison religieuse à Oran où l'on soigne des vieillards c'est là que j'irai, essayant de soulager le mal autour de moi, vivant dans l'ombre près des miens qui m'ignoreront et que j'apercevrai quelquefois.

—Je vous approuve de tout mon cœur, ma pauvre Jane. Je vais vous soigner et rester auprès de vous jusqu'à ce que vos forces soient revenues suffisamment pour vous permettre de faire la route. Pour commencer le régime, vous allez d'abord boire une tasse de bouillon et tâcher de dormir.

Docilement, la courageuse éprouvée obéit, n'ayant plus qu'une idée maintenant, partir le plus vite possible, essayer de racheter le passé, recommencer sa vie brisée, Jane était entourée par son amie de soins continuels. la vigilante garde-malade ne se contentait pas seulement de faire absorber des fortifiants ; elle distribuait aussi de bonnes paroles d'encouragement et d'espoir ; alors peu à peu les forces physiques et morales revinrent.

De jour en jour, Mme Génin sentit qu'elle se rattachait à l'existence. Après quelques promenades en voiture, accomplies sans incident, il fut question de départ. L'heure de la séparation vint enfin. Les deux jeunes femmes, au moment de se quitter, éprouvèrent une forte émotion ; leur amitié, née dans la tristesse, créait entre elles trop de pénibles souvenirs pour pouvoir jamais s'effacer.

En termes reconnaissants, Jane remercia de son amie de son dévouement et promit de lui écrire souvent.

Un affectueux baiser fut échangé au milieu des larmes, puis le coup de sifflet du départ retentit et tandis que la lourde locomotive s'ébranlait rapidement, la triste voyageuse, assise dans un coin du wagon, laissait errer sa pensée vers un avenir où il y avait de l'espoir... peut-être le pardon...
à

QUATRIEME PARTIE

Encore l'expiation.

En se dirigeant vers le faubourg Gambetta, l'oe naperçoit sur sa gauche un grand portail de fer peint en gris, surmonté d'une croix et sur lequel sont écrits ces mots : "Béni soit de Dieu la main qui dépose ici une aumône".

C'est l'hospice des vieillards de Saint-Joseph, tenu par les petites soeurs des pauvres à Oran.

En franchissant le seuil de ce portail, on se trouve dans une vaste allée conduisant à la chapelle.

Tout à côté sont deux corps de bâtiments servant à loger les pauvres vieux et les soeurs dévouées qui les soignent.

L'établissement est entouré d'un grand jardin clos de murs. D'un côté on a vue sur la mer, de l'autre on aperçoit Mont-Plaisant, Arbes-Ville et Saint-Pierre.

Cette oeuvre, toute de charité et de dévouement, fait honneur aux vaillantes religieuses qui s'en occupent.

Là, dans le calme et la tranquillité, sont recueillis les vieillards, hommes et femmes qui, malades, pauvres, ne pouvant plus travailler, retrouvent dans cet asile de paix la nourriture, le gîte, les vêtements, les soins leur permettant d'achever leur vie sans soucis.

Tous les jours, deux soeurs sont chargés d'aller en ville chez les différents commerçants, et même de porte en porte demander l'aumône qu'elles reçoivent soit en argent, soit en provisions, voire même les vieux vêtements; le tout servant à l'entretien des pauvres recueillis.

...C'est dans ce milieu de piété et de

charité que nous retrouvons au bout de deux ans Jane Génin sous la robe noire des postulantes.

Après son grand malheur, ayant quitté Granville, la jeune femme est revenue en cachette à Oran, puis se rendant chez la supérieure de Saint-Joseph, pour qui elle n'était pas une inconnue, elle lui a confié dans le plus grand secret les motifs graves qui la déterminent à se retirer du monde momentanément. La soeur, émue, touchée de tant de malheurs et de repentir, a bien voulu l'accueillir et Jane a fait don à l'hospice du peu d'argent qu'elle possédait...

Tout le monde ignore sa retraite, car elle fait parvenir de ses nouvelles par l'intermédiaire de son amie de Dinan, où l'on croit qu'elle haïte. Qui pourrait se douter que sous ce costume se cache la brillante femme du docteur, si mondaine et si belle autrefois, mais bien changée maintenant?

Ne sortant jamais, se dissimulant aux yeux de tous, afin de ne pas être reconnue, Jane pâlie et maigrie, se montre très dévouée dans sa tâche pénible, s'efforçant d'oublier le passé et espérant dans l'avenir le pardon et l'affection reconquis.

De la fenêtre de sa chambre, elle aperçoit une partie de la maison du docteur, et que de fois, épiant ce coin de terrasse, a-t-elle eu la joie d'entrevoir son mari et ses enfants.

S'intéressant à tout ce qui les concerne, elle est au courant de leur vie et connaît bien des détails qui lui sont chers.

Cecilio devient un artiste et déjà fait parler de lui; plusieurs fois il a joué dans divers concerts qui lui ont valu des succès.

Quant à Gaby, c'est une petite demoiselle raisonnable, qui a fait sa première

communion et remporte, chaque année, les premiers prix de sa classe.

Le père s'occupe beaucoup de ses enfants, les faisant travailler, surveillant leur éducation. Grand'mère et Catherine sont toujours là, mais comme la vieille dame est prise de rhumatismes, c'est tante "Titine" seule qui fait marcher la maison.

Jane rêve de voir de près son mari et ses enfants. Bientôt elle sera à même de satisfaire ce désir, car la Saint-Joseph approche et Cécilio doit jouer du violon dans la chapelle. Chaque année, à cette époque-là, une fête est organisée; des invitations sont envoyées; le "tout Oran" est le premier à s'y rendre.

Le programme contient d'abord un concert spirituel qui a lieu dans la chapelle; puis, la cérémonie terminée, un repas somptueux est servi aux pauvres de l'établissement. Monseigneur l'Evêque, donnant l'exemple, arbore un grand tablier blanc et sert lui-même les pauvres vieux; dames, jeunes filles et messieurs en font autant.

Une semaine seulement sépare Jane Génin de cet heureux jour où, pour la première fois depuis son départ, elle sera un peu rapprochée des siens.

Déjà les invitations sont lancées, le programme arrêté, et la mère ne cesse d'y lire en grosses lettres le nom de Cécilio...

...Enfin le grand jour arrive...

...Vers deux heures, l'on commence à venir et peu à peu la petite église se remplit de monde.

Dans le coin le plus obscur de la tribune se tient bien cachée et dissimulée une femme en noir qui ne quitte pas des yeux le jeune violoniste, debout près de l'orgue.

—Mon enfant— murmura-t-elle — c'est

lui, c'est mon Cécilio; comme il a l'air grave et ému. Peut-être a-t-il regret en pensant à sa mère absente; il m'écrivit toujours de si affectueuses lettres!

Mais l'orgue prélude déjà et un coup d'archet énergique entame le morceau. Tous les assistants sont recueillis, écoutant avec admiration cette musique divine dont les notes, en s'égrenant, semblent monter vers le ciel.

Un frisson court dans l'auditoire. Jane se souvient du temps où elle accompagnait au piano son mari faisant la partie de violon. L'enfant aimait déjà la musique, se blottissait dans un fauteuil, écoutant de toutes ses oreilles et rêvant d'interpréter un jour ce qu'il entendait. Aussi, avec quelle fougue et que de sentiment il met en jouant ces pages si souvent écoutées et si bien comprises maintenant.

Le jeune artiste, emporté par le charme de la musique, ne se doute guère de l'effet qu'elle produit sur sa mère et quel trouble elle apporte dans son cœur et ses souvenirs.

La pauvre mère, reportée plus que jamais dans son passé, revoyant sa chère existence d'antan, ses chers petits autour d'elle, son mari si tendrement affectueux et délicat, fut prise d'une émotion qu'elle essayait, mais en vain, de chasser. Faltant elle, un sanglot monta à sa gorge, venant troubler le silence religieux qui régnait dans l'église.

Cherchant une issue pour pouvoir sortir, elle se vit bloquée dans son coin; une nombreuse assistance remplissait l'étroite tribune. Cependant, elle ne pouvait rester là plus longtemps, ses larmes pouvaient la trahir et la faire découvrir. Comment s'y prendre? Par où fuir?...

Pendant qu'anxieusement la jeune femme cherchait à sortir, elle s'aperçut qu'u-

ne vieille dame, placée près d'elle, l'examinait avec attention, puis une main saisit la sienne et, tout bas, on lui dit :

—Est-ce bien vous, Jane, sous cet habit?...

—Silence!—murmura avec effroi la pauvre femme en reconnaissant sa belle-mère.—Je vous en supplie, ne dévoilez pas ma retraite; suivez-moi tout à l'heure; nous causerons...

Pendant ce colloque, Cécilio avait fini de jouer.

C'était maintenant un morceau de chant qui succédait, puis vint ensuite un duo; ce fut enfin un chœur de jeunes filles qui termina le programme. Les voix fraîches et pures jetaient dans l'air un "alleluia" et la foule lentement commençait à s'écouler.

Profitant du désarroi de la sortie, Mme Génin, suivie de sa belle-mère, gravit l'escalier qui menait à sa chambre.

En se retrouvant seules, toutes deux, Jane put enfin donner libre cours à ses larmes. La vieille dame ouvrit ses bras à celle qui était encore sa fille, essayant de calmer cette émotion qu'elle partageait.

Les questions nombreuses ne se firent pas attendre.

La jeune religieuse dut raconter tout ce qu'avait été sa vie durant ces quatre années. Sans rien cacher, elle mit à nu son âme et son coeur, laissant déborder sa peine et son repentir.

Sa belle-mère, tout en l'écoutant, la trouvait bien punie.

—Ma pauvre enfant — dit-elle enfin quand les confidences furent terminées—quelle vie est la vôtre et combien vous devez souffrir d'être ainsi séparée de tous. Sans doute vous fûtes coupable, mais vous avez tellement expié depuis longtemps!

—Croyez-vous qu'Henri pardonne?—demanda Jane avec anxiété.—Commence-t-il à oublier un peu, est-il disposé à l'indulgence?

—Je ne sais quels sont au juste ses sentiments. Il est très renfermé et ne dit jamais rien en ce qui vous concerne. Mais si vous saviez de quels soins constants il entoure vos enfants! Il a placé tout son bonheur en eux et n'est heureux que de leur joie. Au fond ce silence à votre égard me prouverait plutôt qu'il vous aime toujours, et que son coeur saigne encore de la blessure que vous y avez faite inconsciemment. Mais ne vous découragez pas et espérez; ayez confiance en moi, je vous promets d'user de toute mon influence et de tout mon pouvoir pour vous rendre le coeur de mon fils.

—Surtout ne lui dites pas que vous m'avez vue et que je suis ici; qu'il ignore encore ma retraite. Mais venez me voir souvent, parlez-moi d'eux.

—Hélas! je ne puis vous promettre de fréquentes visites. C'est presque par miracle que je suis venue ici aujourd'hui; la vieillesse s'abat sur moi un peu plus chaque jour et les douleurs me clouent la plupart du temps sur mon lit ou sur un fauteuil.

...J'éprouve en ce moment un peu de mieux, mais sera-ce de longue durée? J'en doute et n'ose vous promettre ma prochaine venue pur bientôt. Mais n'importe, vous aurez des nouvelles quand même, car je vous écrirai. A quel nom faut-il vous adresser une lettre?

—On m'appelle ici soeur Sainte Marthe.

—A bientôt donc, ma chère fille, et ne doutez pas de mon affection.

—Merci de tout mon coeur, pour vos bonnes paroles et votre appui.

Elles s'embrassèrent, et péniblement la vieille dame redescendit l'escalier en se tenant à la rampe, tandis que Jane refermait doucement la porte, se cachant pour ne pas être reconnue de la nombreuse assistance qui, ce jour-là, circulait un peu partout dans l'hospice.

En bas la fête se poursuivait. C'était maintenant le milieu du repas. Les vieillards voyaient défilér dans leurs assiettes de nombreuses gourmandises.

Chacun racontait son histoire, la gaieté régnait à table, et Monseigneur, allant des uns aux autres, avait une bonne parole pour tous.

Jeunes femmes et jeunes filles, munies de leurs grands tabliers blancs, très dignes dans leurs rôles de servantes improvisées, mais très zélées dans leur tâche.

Le Docteur Génin et ses enfants, fort entourés, recevaient des félicitations sur le talent de Cécilio, ne tirant aucun orgueil de son succès.

Depuis un grand moment, Henri cherchait sa mère des yeux, et ne la voyant pas, un peu inquiet, craignait qu'elle ne fut plus souffrante, peut-être assise dans quelque coin, ayant de la difficulté à venir les retrouver.

Elle parut enfin et demanda au docteur de l'accompagner à la voiture, car elle désirait rentrer, se trouvant un peu fatiguée.

Le repas étant presque achevé, c'était le moment du départ; aussi après avoir pris congé de la supérieure, la famille Génin partit.

Cachée derrière la persienne de sa chambre, Jane guettait leur départ et ne se lassait point de les regarder.

Elle trouvait Gabrielle une belle enfant respirant la santé, ayant une physionomie franche et ouverte.

Quant à son mari il avait bien vieilli, ses tempes grisonnaient déjà, et un air de tristesse était répandu sur son visage. Lui aussi avait beaucoup souffert et sa mère avait raison en pensant que la blessure n'était point refermée.

— Tout cela par ma faute — murmura Jane avec regret.

— Nous avons le bonheur, nous étions si heureux! Pourquoi faut-il que le besoin de luxe m'ait poussée à tout sacrifier, à tout gâcher? Pauvre folle qui espérait plus de bonheur dans plus d'argent! Où cela m'a-t-il conduit?

— A semer le malheur autour de moi. Je n'ai plus de mari, plus d'enfant, plus de famille. Je me cache comme si j'étais coupable, n'éprouvant même pas le calme et la paix de l'âme, que procure la vie religieuse.

— Sans cesse le passé revit dans mon esprit et je ne puis retrouver dans la prière l'apaisement dont j'ai tant besoin...

Longtemps la jeune femme resta songeuse et ne fut tirée de sa pénible rêverie, que par un coup de cloche, l'avertissant de descendre au réfectoire...

La petite fête annuelle étant terminée, c'était de nouveau le calme qui régnait.

Silencieusement le repas des religieuses s'acheva, puis elles passèrent ensuite à la chapelle, pour dire la prière du soir en commun.

Jane y remercia Dieu pour le peu de joie qu'il lui avait donné dans sa journée, et la lueur d'espoir que lui faisait entrevoir sa belle-mère.

L'heure de la réconciliation serait-elle enfin proche?...

... La vieille dame avait tenu parole en promettant à "soeur Sainte Marthe" son

appui et son affection.

Plusieurs fois, déjé, en causant avec Henri, elle avait prononcé le nom de sa femme, et quoique ne répondant rien à ce sujet, son fils paraissait visiblement ému.

Ce qui se passait dans ce coeur, nul ne pouvait s'en douter, car il gardait pour lui seul le souffrance qui le tenaillait.

Sa vie avait été du jour au lendemain si bouleversée, emplie d'une telle désillusion d'abord, d'un si grand chagrin ensuite!

Aimant beaucoup la compagnie de son existence, la croyant femme de devoir avant tout, il ne pensait pas qu'elle fût capable d'un tel coup de tête, et son affection avait reçu une profonde atteinte le jour où Jane lui avait montré à quel point la "Soif du luxe", pouvait la détacher de lui.

Son bonheur s'était brusquement écroulé comme un château de cartes, et la mort du petit Ahmel avait achevé son malheur.

Depuis, la conduite de sa femme était inexplicable.

Est-ce la crainte, le remords ou l'orgueil, qui l'avaient empêchée de tenter un rapprochement?

Sans doute, il lui en voulait terriblement et s'était montré dur vis-à-vis d'elle! Maintenant, c'était fini, il ne pouvait pardonner à cette mère oubliant ses enfants, à cette femme vivant loin de son mari, délaissant sa famille.

Souvent de pareilles idées hantaient l'esprit d'Henri, le laissant rêveur et triste.

Jamais, chez lui, on ne prononçait le nom de sa femme, les enfants eux-mêmes, s'étaient accoutumés à ne pas en parler si ce n'est avec leur grand'mère. Pourquoi donc cette dernière, tout d'un coup, affectait-elle de lui en causer? Cela lui avait

fait mal d'entendre brusquement prononcer ce nom autrefois tant aimé, aujourd'hui si redouté

.....
Cependant les jours s'écoulaient et Jane ne voyait pas venir sa belle-mère. Avec quelle impatience pourtant elle attendait la visite promise!

Pas même une lettre, lui donnant comme excuse l'indisposition prévue. Alors le découragement revenait d'autant plus violent qu'il avait été précédé d'un peu d'espoir...

Un mois s'était déjà passé dans cette attente quand un beau matin, la soeur converse vint annoncer à Jane la visite d'une vieille dame.

Très étonnée, presque inquiète, la jeune femme consentit à recevoir. Son inquiétude s'accrut lorsqu'elle vit entrer la mère d'Henri, pâle, défaite et semblant souffrir physiquement et moralement.

—Mon Dieu, qu'avez-vous? Comme vous avez l'air souffrante; venez-vous m'annoncer un malheur?— s'écria Jane, sans penser à ce que sa question pouvait avoir de maladroit au sujet de l'état de santé de Mme Génin.

—Non, mon enfant, rassurez-vous, je ne viens pas vous annoncer de nouveaux malheurs; j'ai tenu simplement à vous faire part de certaines inquiétudes, et d'un projet que je tiens à vous soumettre. Je suis bien fatiguée. Votre exclamation me le ferait comprendre au cas où je ne m'en serais pas rendu compte moi-même. Que voulez-vous, tous ces chagrins me brisent; je me remets difficilement d'une cruelle maladie qui vient de m'atteindre, et qui je crains ne me pardonnera pas.

—Ma pauvre mère — avoua la jeune femme très émue—vous aussi vous êtes la

victime de mes folles idées. Ah! vraiment, je suis une créature maudite. Comme vous devez m'en vouloir.

—Non, ma fille, je ne vous en veux pas. Depuis longtemps je vous ai pardonné. J'ai compris quel remords vous étreint, et je viens vous aider, si possible, à racheter le passé.

Elle fit une pause, puis, les larmes aux yeux :

—Henri est tellement malade moralement, tellement lassé de tout, qu'il cherche une diversion à ses tristes pensées. Son caractère, tout de dévouement, l'a poussé à se faire inscrire au comité de la Croix-Rouge. Actuellement un certain nombre de membres de cette société sont demandés pour accompagner les dames infirmières au Maroc. Henri veut être de ceux-là.

—Oh! mère!—s'écria la jeune femme.—Je vous en prie, vous qui avez tant d'influence sur votre fils, défendez-lui de partir. Le climat, les privations, les balles peut-être peuvent nous le tuer. Il ne faut pas qu'il parte.

—C'est pour cela que je suis ici. Je ne crois pas avoir l'influence suffisante pour obtenir ce que je souhaite autant que vous. C'est par vous que j'espère le guérir de sa soif de dévouement; c'est sur votre influence que je compte pour le garder auprès de nous. Henri, vous le savez, ne parle jamais de vous; néanmoins je crois que peut-être vous pourrez encore obtenir le pardon. Voici ce qu'il faut faire: Henri va souvent sur la tombe de notre petit Ahmed. Il ne manquera pas de s'y rendre le jour de l'anniversaire. Venez au cimetière ce jour-là. Un même sentiment de douleur vous amenant autour du mausolée peut vous réunir. Je le crois, je le sens.

—Ma mère—murmura Jane—il me chas-

sera de la tombe de mon enfant. Il ne peut me pardonner la mort du petit bien-aimé.

—Non, Jane, je ne crains pas qu'il vous chasse. D'ailleurs, c'est notre ressource suprême. Croyez-moi, nous devons, vous devez la tenter. J'aurai soin d'éloigner les enfants, afin que seuls à seuls vous puissiez vous dire ce que votre cœur éprouve. Ayez soin de masquer votre présence derrière un monument et au bon moment avancez-vous. Henri ne saura peut-être pas vous refuser le pardon. Si votre démarche échoue, aucune autre ne peut réussir. Mais j'ai confiance; j'ai comme un pressentiment que vous aurez gain de cause.

—Soit, mère—répondit toute émue la jeune femme—vous avez raison; je dois tenter. Je me rendrai au cimetière au jour dit, et peut-être Henri aura-t-il l'indulgence d'oublier mes fautes à cause de celui que nous pleurons tous les deux. Cette démarche, à laquelle je n'aurais jamais osé songer, me semble maintenant acceptable, parce qu'elle est dictée par vous. Vous avez toujours été ma seule protectrice; il me semble que votre influence bienfaisante m'aidera à réussir.

—Chère enfant! ayez du courage. Je sens que nous réussirons.

Quelques minutes après, Mme Génin quittait l'hospice, laissant Jane presque consolée, confiante tout au moins, et se sentant la force de tout faire pour émouvoir celui qu'elle n'avait jamais cessé d'aimer.

Pendant les quelques jours séparant de l'anniversaire de la mort du petit Ahmed, Jane se sentit de moins en moins confiante. Ses angoisses s'augmentaient dans

l'attente énervante. Avait-elle assez expié?

Bien avant l'heure qui avait été arrêtée avec sa belle-mère, elle se trouvait au cimetière, ne quittant pas des yeux la porte d'entrée. Tremblante, la gorge serrée par les sanglots, elle avait la sensation qu'il lui serait impossible de prononcer la moindre parole.

Longtemps elle attendit; personne ne vint. L'heure était passée, d'autres s'écoulèrent, et la jeune femme attendait toujours... en vain.

Bien vite les idées folles s'implantèrent dans son cerveau: sûrement il était arrivé un accident. Peut-être son mari était-il parti, appelé plus tôt qu'il ne l'avait pensé. Mais alors la grand'mère serait venue, accompagnée des enfants, afin de la prévenir, de la rassurer. Ou peut-être son mari était-il tombé malade? Ce serait bien naturel après les chagrins qui l'avaient accablé.

Jusqu'au soir elle attendit. Atrociement triste, douloureusement inquiète, elle quitta le cimetière avec l'idée bien confirmée que son mari était malade, gravement sans doute, et que l'on n'avait pu quitter son chevet. Et lui aussi allait-il mourir? Elle ne le verrait plus! Il disparaîtrait sans lui avoir pardonné!...

Pendant deux jours elle revint pèleriner près de la tombe et toujours sa visite fut sans résultat.

Le troisième jour, se croyant définitivement abandonnée de tous, elle priait encore, toute sanglotante, sur le marbre qui abritait le cher disparu, quand elle entendit à l'église sonner le glas des morts... Ce glas lui fit mal à ouïr. D'un bond, elle se releva, les yeux hagards, le coeur op-

pressé comme s'il allait éclater. Elle courut plutôt qu'elle ne marcha dans la direction de l'église.

Sur le chemin, elle rencontra une vieille femme qui conta à une autre qu'elle venait d'assister au spectacle du passage d'un enterrement. Oh! si un bel enterrement!

A mots hachés, Jane demanda à cette femme qui l'on enterrait.

—Je ne sais pas au juste—répondit la vieille,—mais ce qu'il y a de sûr, c'est que c'est un bel enterrement de riche. Je crois bien que c'est un nom comme Génin. Peut-être les Génin du quartier Saint-Pierre.

La malheureuse, affolée, ne put en entendre davantage et se sauva.

—C'est bien de mon Henri qu'il s'agit, se dit-elle en se précipitant vers l'église, mes prévisions douloureuses se réalisent.

Jane entra comme une folle par une petite porte de l'église et gagna les bas-côtés. Avidemment, elle jeta les yeux sur le premier rang des assistants.

Tout de suite, en avant, elle aperçut son mari, les yeux rouges.

Sans réfléchir plus longtemps à l'identité du mort, Jane respira. Ce n'était pas lui!

Mais alors?... Dieu! un des enfants?

Son regard anxieux sut heureusement reconnaître Cécilio à côté de son père, puis, plus loin, Catherine et Garielle.

C'était donc Mme Génin, sa protectrice, son bon ange, celle qui l'avait toujours aimée? Pauvre créature dévouée! Elle le disait bien à sa dernière visite de bienfaisance: sa maladie ne lui pardonnerait pas!

Elle était morte en luttant pour leur bonheur à tous, pour celui de Jane en particulier, pour faire de sa belle-fille une épouse réhabilitée, pour ramener la joie

a ulogis si éprouvé.

Quelques minutes auparavant, Jane avait ressenti une joie profonde à la vue de son mari et de ses enfants. Mais à cet instant, cette joie était remplacée par une tristesse profonde, un regret sincère pour celle qui avait si bien su se faire aimer.

Affaissée sur son prie-Dieu, pendant tout l'office, la jeune femme pleura désespérément, souffrant de tout son coeur de cette perte si douloureuse, et désespérant de l'avenir.

Ainsi, tout était fini pour elle. La seule créature qui pouvait la sauver était morte avant d'avoir fini la noble tâche qu'elle s'était tracée.

Et elle, la pauvre éprouvée, se trouvait de plus en plus seule, abandonnée de tous. Ah! elle avait péché, mais elle était bien une maudite, trop punie, qu'aucun effort ne pouvait relever.

Le lendemain, dès l'aube, Jane descendit dans le jardin de l'hospice, et avec la permission de la supérieure, cueillit un bouquet dont elle fit deux gerbes qu'elle arrangea de son mieux; puis elle monta dans la lourde voiture du couvent et se fit conduire au cimetière. Elle ne voulait pas être aperçue.

Comme d'habitude, la jeune femme plaça une gerbe sur les dalles de la tombe du petit Ahmed; puis étala les fleurs de l'autre sur la terre fraîchement remuée qui recouvrait le cercueil de Mme Génin; ensuite, elle s'agenouilla, la tête dans ses mains, perdue dans sa prière.

Presque éroulée sur elle-même, elle était plongée dans le chagrin; de gros sanglots secouaient ses épaules.

Le champ du repos, désert à cette heure, n'était troublé par aucun visiteur; c'était bien le calme imposant du sommeil éternel.

Soudain, elle entendit des pas légers sur le gravier des allées. Levant la tête, elle vit Gabrielle et Cécilio endeuillés, venant déposer des fleurs sur la tombe de leur frère et de leur grand'mère.

Les yeux de la jeune mère, encore tout embués de larmes, reconnurent les êtres tant aimés.

D'un élan, les enfants furent dans ses bras, la couvrant de caresses.

Mme Génin les serra follement contre elle, leur prodiguant des baisers, s'agrippant à eux comme si ses adorés, blottis contre elle, eussent tenté de la quitter.

Henri, resté un peu en arrière, avait songé en venant au cimetière à une conversation qu'il avait eue avec sa mère quelques jours avant sa mort.

Celle-ci avait jugé bon de mettre son fils au courant de toute la conduite de Jane, sans lui révéler cependant le lieu de sa retraite.

Ainsi, sa femme, qu'il avait si mal jugée, n'était pas ce qu'il croyait. Depuis des années, elle souffrait en silence, expiant loin des siens; et ce n'était que maintenant seulement que la nouvelle était connue de lui!

Pourquoi donc ne lui écrivait-elle pas? Certes, il était disposé à l'indulgence; il ne demandait qu'à effacer le triste passé.

Mais si tout ceci n'était qu'une comédie, dont sa mère était la première dupe? Comment avait-elle su tous ces détails si ce n'est par des lettres de Jane? et qui pouvait certifier l'authenticité de ses actes nobles et austères?

Un grand combat se livrait en lui. Il voulait croire sa femme sublime en sa douleur, et craignait de découvrir qu'elle ne fut seulement une perfide comédienne.

Oh! douter; ne savoir à quoi s'en tenir, recommencer à souffrir? La vie n'é-

tait-elle donc semée que de malheurs pour lui ?

Toute la nuit, ces idées étaient venues ahnter son cerveau, l'empêchant de trouver le sommeil; et voilà que de nouveau l'obsession recommençait...

Tout en réfléchissant pour la centième fois peut-être à ces idées qui le harcelaient, le docteur avait parcouru, à quelque distance de ses enfants, le chemin de l'allée centrale du cimetière.

Machinalement il venait de ralentir sa marche et respectueusement tenait son chapeau à la main.

Il devinait, là-bas, derrière ce bouquet d'arbres, le tertre sous lequel reposait sa mère. Il tourna une première fois à droite, puis de nouveau à gauche et enfin aperçut au bout d'une petite allée...

...Une forme noire, penchée sur ses enfants, les couvrant de caresses, les tenant embrassés, serrés contre elle.

—Henri, pardonne— balbutia-t-elle en tremblant.— Pour eux— ajouta-t-elle, le croyant indécis, le voyant silencieux.

Mais lui, ému, sentant l'ancienne affection renaître en son coeur endolori, bouleversé de trouver devant lui sa malheureuse compagne tendrement liée à ses enfants, ne songea guère à hésiter. Il lui prit la main et doucement lui murmura :

—Tu es ma femme, et ta place est chez nous, auprès de nos enfants que tu aimes et qui te regrettent.

Tristement, il ajouta :

—Ahmed et sa grand'mère vont manquer à l'appel.

Tous deux sont défaillants; ces noms jetés au milieu de leur réconciliation leur font penser qu'ils sont sur des tombes aimées.

Une prière s'échappa de leurs lèvres; Jane était reconnaissante du miracle ac-

compli.

Tous deux espéraient que leurs enfants seraient leur nouveau trait d'union.

CINQUIEME PAATIE

Le Trait d'union

Depuis quelques semaines, la vie commune avait repris entre les deux époux.

Au début, heureux malgré tout d'avoir retrouvé sa compagne, le docteur avait cru que les mauvaises heures pouvaient s'oublier, et qu'il était même sur le chemin de l'oubli complet. De plus, un certain élan, venu peut-être du chagrin mutuel de la mort de Mme Génin, semblait avoir cimenté les bases solides d'une vie nouvelle et d'une cohabitation sans arrière-pensée.

Mais Jane ne pouvait plus oublier; elle était étreinte par la peur, par le remords.

Elle croyait toujours lire dans les yeux de son mari un reproche muet, le reproche d'une vie gâchée par elle, le reproche de cette soif du luxe qui lui avait fait tout abandonner. Son existence, malgré tous leurs efforts, semblait empoisonnée à jamais.

Henri, de son côté, n'avait pas pu s'abuser longtemps. Malgré tout son désir, sa femme n'était plus à ses yeux celle de jadis; c'était une coupable qui l'avait fait cruellement souffrir. Il avait pardonné en homme de coeur, en homme intelligent pour qui l'indulgence est une obligation. Mais, malgré tout, il se souvenait et ne pouvait retrouver sa gaîté d'autrefois, son bonheur de vivre.

Il allait à ses malades par devoir, par habitude; mais le soir il rentrait sou-

cieux, gardant au front un pli continu qui indiquait assez qu'il ne saurait reprendre le naturel insouciant d'antan.

Il s'efforçait d'ailleurs consciencieusement de donner à sa femme toutes les illusions de la vie calme et de l'existence heureuse; mais il avait la sensation très nette qu'elle n'était pas dupe de ses efforts et qu'elle ne se faisait aucune illusion sur son air contraint et sa gaieté factice.

Petit à petit, elle finit par se croire plus coupable qu'elle ne l'était en réalité. Elle se reprocha d'avoir tué en son mari tout bonheur sur terre; elle crut que, malgré tout, elle n'était qu'une étrangère dans cette maison, la sienne, où elle devait se sentir la maîtresse.

Comme pour l'accréditer dans cette idée, sa belle-soeur, habituée à commander chez son frère depuis le départ de Jane, voyait d'un très mauvais oeil la perte de son autorité. Jalouse et peu tendre, ainsi que la plupart des vieilles filles, elle ne savait pas pardonner comme sa mère, et elle faisait sentir à la nouvelle venue qu'elle n'était qu'une intruse accueillie par pitié; et plutôt pour satisfaire à l'opinion publique que pour répondre à un besoin d'affection de la part du docteur.

Jane, de plus en plus triste, intimidée par la froideur de son mari et la rancune bien marquée de sa belle-soeur, n'osait reprendre le ton et l'autorité que son rôle de maîtresse de maison auraient dû lui concéder.

Les enfants, d'ailleurs, élevés par leur tante, n'avaient pas cessé de prendre ses ordres, apportant à leur mère la gentil-

lesse de règle envers une parente ou une amie de passage.

Le docteur en arriva à se convaincre que la meilleure façon d'oublier était de s'éloigner, rappela qu'il avait donné sa promesse de partir au Maroc, et qu'il faudrait que sous peu il fit ses préparatifs de départ.

Avec un gros serrement de coeur, Jane l'avait écouté sans répondre; mais, rentrée dans sa chambre, elle s'était mise à pleurer, comprenant avec sa finesse féminine le but poursuivi par le malheureux qui ne savait pas oublier, qui ne pouvait pas l'absoudre.

D'ailleurs, elle se sentait à bout de courage, incapable de lutter contre la volonté de qui que ce soit, et surtout contre celle de son mari.

Elle n'avait pas su partager la vie de celui qui l'avait toujours fidèlement aimée, elle n'avait pas pris part à ses tristesses, lui en avait créé de nombreuses; elle n'était plus la compagne, la confidente sans laquelle on ne prend aucune détermination. Quel droit avait-elle pour modifier une décision prise avant son retour?

Quelques jours après, Henri, rentrant de ses visites, annonça qu'un vieux docteur de la localité lui avait rappelé sa promesse, et lui avait fait pressentir que le Comité de la Croix-Rouge comptait absolument sur lui.

Tous avaient compris qu'il était tout naturel qu'il demeurât près de sa femme aux premiers jours de son retour. Mais maintenant que quelques semaines s'étaient écoulées, atténuant la brusquerie d'un départ subit, il devait prendre une détermination. Cette détermination ne souffrant pas d'hésitation! Henri Génin avait donné sa parole, et personne ne lui

pardonnerait de ne pas s'embarquer au premier convoi.

Pour dissiper tout souci matériel relatif à sa clientèle, le vieux praticien, qui devait prendre sa retraite, consentait à la retarder, et à donner ses soins aux malades du jeune docteur. Son absence ne serait d'ailleurs que de quelques mois; un an au plus, et au retour du jeune héros, nul doute que tous ne se fassent un devoir de revenir à celui qui paraissant les avoir délaissés, n'aurait agi que par dévouement pour sa patrie.

Jane, timidement, essaya de faire comprendre à son mari le vide immense que son départ produirait dans son intérieur! mais d'un ton très calme et très résolu, le docteur interrompit sa femme:

—Il ne m'est pas possible—fit-il— de revenir sur ma parole.—Au premier départ je ferai partie des infirmiers dirigés sur le Maroc.

Jane n'essaya plus de lutter, consciente du peu de poids accordé à ses observations. Jusqu'au jour du départ de son mari, elle ne formula plus aucune objection.

Le jour où Henri partit, un désespoir profond s'empara de la malheureuse. Pendant plusieurs heures elle se laissa aller à des sanglots haletants, suivis d'une complète prostration.

Jane ne se sentait plus aucune force pour supporter sa douleur; en elle-même elle s'accusait du départ du docteur, se redisant qu'étant un objet de haine pour son mari, elle l'avait, en imposant sa présence, forcé à se jeter dans des aventures, pouvant être calmantes par leur diversité.

L'existence devint atroce pour la pauvre femme, à qui sa belle-soeur faisait sentir par des sous-entendus suffisamment explicites qu'elle était la cause de tous les

malheurs survenus à la maison.

Jane, dès cet instant, en arriva à se suggestionner, à s'imaginer que tout était fini pour elle, qu'elle ne reverrait plus son mari, qu'il allait mourir là-bas, loin d'elle. Elle concluait qu'elle était définitivement perdue et maudite de tous.

Enfin, à bout de courage, incapable de lutter contre le remords et la désolation, elle commença à songer à en finir avec l'existence.

Son intention était bien arrêtée, lorsqu'elle se rendit compte d'un léger changement dans l'attitude des enfants à son égard. Ceux-ci revenaient à leur mère et lui demandaient conseil dans maints occasions.

Semblant désireux d'atténuer le chagrin éprouvé par leur mère, et dont ils se rendaient bien compte, ils rendirent leurs conversations avec elles plus nombreuses et plus tendres.

L'enfance, mal orientée par une tante jalouse, revenait à la mère, grâce à ce prestigieux don de vérité et de justice qui est son apanage.

Ce pas en avant, fait par Gabrielle et Cécilio redonna à Jane une lueur d'espoir, une provision de courage.

Et cependant les lettres de l'aimé mari étaient bien rares, bien courtes, bien froides. Elles consistaient surtout en une énumération des faits de la campagne, des soins donnés aux blessés. Le docteur racontait avec force détails ce qu'il faisait, et le bien que tous les délégués de la Croix-Rouge répandaient autour d'eux.

Il y joignait parfois des descriptions intéressantes sur les régions parcourues.

é Mais jamais il ne parlait de santé, de sa joie de vivre, de la façon dont il acceptait cet isolement loin des siens.

De plus, jamais de vraies tendresses

pour sa femme; seuls, des mots de banalité presque froide, avaient pour but de faire part d'une affection qui était certainement toute de commande.

Un événement vint augmenter les émotions de Jane, et en doublant sa nervosité ajouter à ses appréhensions.

L'espoir, la certitude de la venue d'un nouvel enfant, certitude basée sur des preuves absolument sûres, vinrent apporter en l'âme de la jeune femme une nouvelle part d'angoisse et de craintes.

Elle ne voulut pas apprendre de suite la nouvelle à son mari, ayant la terreur de savoir cette nouvelle mal reçue, le don de Dieu maudit.

Même un instant se promit-elle de ne l'avertir d'aucune façon, laissant les événements s'accomplir, et comptant aussi sur un retour plus rapide que celui prévu tout d'abord.

Mais ensuite la peur de mourir loin de lui, sans l'avoir revu, l'envahit et la terrisa. Tant de femmes, surtout à son âge, après avoir souffert, laissent leur existence dans une semblable épreuve!

Il semblait certain à la malheureuse qu'elle aurait le suprême châtement de mourir sans avoir lu dans les yeux de l'être aimé le pardon complet, entier, sincère, qu'elle voulait tant y lire.

Cette crainte devint vite une constante terreur et une conviction bien arrêtée.

Sans indiquer son état à son mari, elle lui écrivit une lettre suppliante, lui demandant de venir vite. Elle cachait soigneusement la raison de son désir, mais elle lui faisait comprendre qu'il le fallait, que c'était une cause sérieuse, un besoin pressant; peut-être semblait-elle dire un

danger grave, que lui seul pouvait conjurer.

Elle ajoutait même qu'il fallait absolument qu'elle puisse le revoir avant le mois de mai suivant.

Après de nombreuses lettres et de grandes hésitations, le docteur promit enfin d'avancer son retour qui aurait lieu au mois d'avril.

Jane n'avait pas tenu sa belle-soeur au courant de sa situation, gardant précieusement son secret, comme un fait intime ne pouvant être connu que de son mari, ou de personne.

Avril vint et le docteur était toujours absent, annonçant pourtant son retour dans chaque lettre.

Avril s'écoula, le voyageur parlait incessamment du retour, mais sans avoir réussi à fixer définitivement une date.

Et l'événement se produisit... triste et recélant l'espoir.

Jane n'était pas entourée d'affections; bien plus, elle sentait la jalousie haineuse de la soeur de son mari. De plus en plus, elle croyait à la fin malheureuse qu'elle s'était tant prédite.

Il n'en fut rien. Un bel enfant naquit. C'était un garçon, le fils tant souhaité par son âme maternelle, regrettante d'Ahmed.

Lorsque l'on vint demander à la nouvelle maman quel nom elle désirait donner à son enfant, elle n'hésita pas:

— Quel nom, si ce n'est celui du cher disparu... Oui, ce sera Ahmed, un nouvel Ahmed; mais cependant encore l'Ahmed d'autrefois, celui dont la venue aurait peut-être le pouvoir d'atténuer le chagrin de la perte du premier et de cicatriser toutes les blessures.

Jane n'était pas loin de penser que c'é-

tait la petite âme du défunt qui avait tenu à venir habiter la frêle enveloppe du nouveau-né. Il était si bon qu'il avait voulu faire encore du bien à ceux qui l'avaient tant aimé.

Quelques jours après la naissance de l'enfant, une lettre du docteur parvint, annonçant son retour pour la fin de la semaine.

C'était peut-être le bonheur, le bonheur sans mélange; Jane, à certains moments, n'en pouvait plus douter. C'était la fin de tous les tourments, l'oubli de tous les chagrins.

Une dépêche annonça le retour d'Henri.

La jeune mère, encore souffrante, ne put aller à la rencontre de son mari.

Les enfants avaient été appelés confidentiellement près du lit de leur mère. Celle-ci leur avait recommandé de dire à leur père que maman, étant un peu malade, n'avait pu, malgré son grand désir, aller à l'arrivée du paquebot.

Les enfants, dès que leur père fut à terre, se précipitèrent dans ses bras, et gênés sous le regard interrogateur des voyageurs, récitèrent leur petite leçon.

Henri, d'abord mécontent de ce qu'il prenait pour de l'indifférence complète de la part de sa femme, fut vite envahi par une véritable et sincère inquiétude.

À de nouvelles questions plus précises, les enfants embarrassés, évitèrent de répondre, escamotant les explications; ils ne surent que rougir.

Le père, tout bouleversé, puis sentant un mystère et peut-être un nouveau chagrin, pressa le pas.

Les larmes aux yeux, laissant ses enfants en arrière, il gagna sa maison et entra directement dans la chambre de sa femme.

Cette chambre, très sombre, ne lui révéla pas le mystère qu'il appréhendait.

Il n'aperçut que le lit de la jeune femme, et sur ce lit Jane très pâle, l'air très fatiguée.

—Jane, ma chérie—s'écria-t-il en s'élançant vers elle, réellement bouleversé.—Qu'as-tu donc? Oh! que tu es pâle. Mais tu ne me réponds pas!...

En disant ces mots et pressant dans ses bras sa Jane, qui, toute émue, pleurant et souriant, se dégageait bien vite de son étreinte, et lui désignait du doigt le berceau, où le nouveau-né dormait du plus paisible sommeil.

Le docteur, absolument stupéfait d'abord, puis délicieusement ému ensuite, se pencha sur l'enfant et déposa un baiser sur son front.

Puis, revenant radieux auprès de sa femme:

—C'est un garçon?... notre fils? fit-il anxieusement.

—Oui, mon Henri, un garçon.

—C'est Ahmed, notre pauvre adoré, qui est revenu pour que tu me pardonnes complètement. Me pardonneras-tu, maintenant, mon tant aimé, puisque je te rends le trésor perdu.

—Tu me le demandes, ma Jane! Ne comprends-tu pas que tout est oublié et que je t'aime comme au jour de la naissance de notre premier fils? Oh! ma chère femme, quel bonheur tu me donnes! Quelle bonne existence nous allons mener maintenant. Ah! les mauvais jours sont oubliés. Peut-on se rappeler la souffrance d'antan lorsque l'on est si heureux!

Et dans les bras l'un de l'autre tendrement enlacés, ils pleurèrent des larmes de bonheur, des larmes de douce émotion.

Jane comprit qu'elle était bien complè-

tement et définitivement pardonnée.

.....

.....

L'existence reprit comme aux jours heureux; douce, tranquille, en pleine béatitude.

Le docteur retrouva tous ses anciens clients s'efforçant de lui prouver que non seulement ils ne l'avaient pas oublié, mais que tous avaient à cœur de le féli-

citer de sa belle conduite, en lui redemandant de leur apporter ses soins éclairés.

Catherine, haineuse, se sentant passée au second plan, annonça quelques jours après qu'elle se voyait inutile et allait habiter dans une pension de famille.

Personne ne chercha à la retenir au logis redevenu le logis du bonheur.

Et dans la suite l'heureux père s'attacha à prouver à sa femme pardonnée, que le véritable amour ne disparaît pas et que le bonheur revient toujours à ceux qui ont su se repentir.





L'ILE STE - HELENE

Près Montréal

POUR la plupart des Montréalais, l'île Ste-Hélène ne représente guère qu'un endroit où moyennant cinquante cents, on peut se reposer loin de l'agitation de la ville. Son nom s'associe dans leur esprit à l'idée de vagues visions de bacs qui font la traversée, aller et retour, de bateaux qui rappellent le vaisseau qui flottait sur le mont Ararat.

L'île Ste-Hélène est l'endroit par excellence à proximité de la ville pour jouir d'un coup d'oeil sur la campagne de l'autre côté du fleuve. C'est le Valhalla des enfants de notre ville; ses pique-niques font la joie des personnes de tout âge.

Mais combien sont rares les Montréalais qui se souviennent en parcourant nonchalamment les allées de l'île que Ste-Hélène a une histoire qui tient du roman. Aujourd'hui c'est le conseil de ville de Montréal qui en a le contrôle; il y a deux cent quatre-vingts ans, c'était la propriété de l'audacieux, de l'entreprenant Samuel de Champlain. Et pendant toute cette époque, et avant que le petit bateau de Champlain n'eût vogué le long du fleuve jusqu'à ce qu'il eût atteint Hochelaga, l'île jouait un rôle de premier ordre à l'égard de la ville voisine.

La position était naturellement avantageuse pour la défensive. Les courants rapides qui encerclent l'île aidant, cet endroit constituait une sorte de Gibraltar sur le Saint-Laurent.

Pendant toute la succession des événements historiques, l'île Ste-Hélène se trouva toujours en tête pour les changements.

Le représentant de l'aristocratie française de l'ancien régime mit le pied sur le littoral de l'île au cours de ses premières explorations le long du grand fleuve.

Les Peaux Rouges et les blancs se disputèrent le droit de vivre sur l'île Ste-Hélène à l'aurore même de l'histoire du Canada. C'est à son retour à l'île Ste-Hélène et à Montréal que le chevalier de Lévis, succomba après avoir fait son dernier effort, désespéré pour reconquérir Québec sur les troupes anglaises qui avaient défait Montcalm. C'est alors que se termina la longue lutte entre la Grande-Bretagne et la France.

On ne peut cependant raconter, par le menu, l'histoire des premiers temps de l'île.

Point n'est besoin de dire néanmoins que cette île joua un rôle d'importance vitale dans les affaires du Bas Canada.

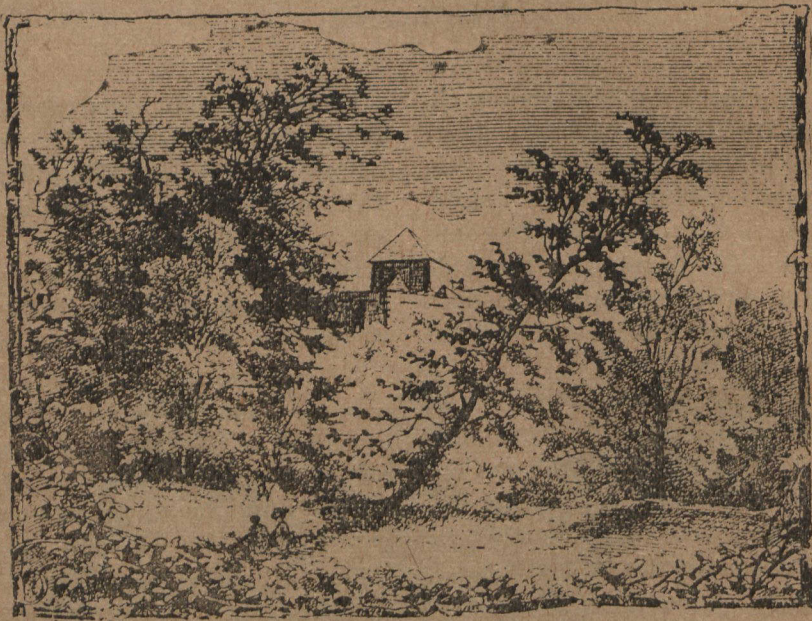
Mais le colon de cette époque était trop occupé à se prémunir contre les attaques des 5 nations pour consacrer son temps à une compilation de mémoires.

On ne peut donc conter l'histoire de l'île qu'à travers un voile sous lequel on distingue l'action rapide et le développement étonnamment prompt de l'île.

C'est vers 1629 que Champlain prit possession de l'île. Il en était à cette année-là, à son troisième voyage au Canada et

fait la description de sa première visite aux lieux où s'élève maintenant Montréal et donne des détails au sujet de son achat de l'île.

“Après m'être dirigé tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, aussi bien dans les bois que le long de la rive pour trouver une place convenable pour y installer une habitation, écrit-il, je fit huit heures, longeant les grands rapides et atteignis un lac auquel notre sauvage nous conduisit



Le corps de garde à l'île Ste-Hélène

on peut ajouter qu'il acheta cette terre.

On dit que l'argent qu'il lui en coûta provenait de la dot de sa femme. Quoi qu'il en soit, Samuel de Champlain donna à sa nouvelle acquisition territoriale le prénom de sa femme en le faisant précéder de "Ste".

La description de Champlain

Dans le récit de ses voyages, Champlain

et à ce point je considérai très attentivement le pays.

Mais dans tout ce que je vis, je ne trouvai pas de place plus propice à mes desseins qu'un petit endroit qui se trouve situé au point où les barques et les bateaux peuvent encore parvenir, à moins que le vent ne soit trop violent ou que le courant ne soit trop rapide, plus loin que la place que j'appelai la Place Royale, à une lieue du Mont-Royal, il y a de petits

rochers et des récifs qui sont très dangereux. Derrière cette Place Royale, il y a une petite rivière qui coule assez loin dans l'intérieur, le long de laquelle il y a plus de soixante acres inhabitées qui ressemblent à des prairies où l'on peut semer et où des jardins peuvent fleurir.

Autrefois, les sauvages les avait ensemenés, mais ils ont abandonné la culture à cause des combats qui s'y sont livrés.

Ayant donc fait un examen tout spécial de ces lieux et ayant reconnu que cet endroit était le plus magnifique des rives du fleuve, je fis battre le bois et fis niveller et préparer le terrain, à partir de cette Place Royale pour y construire.

Il y a une petite île, à environ cent verges de cette Place Royale, île qui a une longueur d'un peu plus de cent pas et où l'on peut faire construire une bonne et solide habitation. Il y a aussi beaucoup de terre de prairie, qui renferme de très riche argile à poterie ou à brique, ou pour construire, ce qui est un grand avantage.

Au milieu de la rivière il y a une île d'environ trois quarts de mille de tour, qui convient pour la construction d'une bonne et solide petite ville, je lui donnai le nom d'Île Ste-Hélène. Les rapides aboutissent dans une sorte de lac où il y a deux ou trois îles et de belles prairies.

En 1688, l'île changea de propriétaire. Charles Lemoine, cette année-là, fut élevé à la dignité de sieur de Longueuil, et l'île fit partie de la concession royale. Lemoine était un personnage assez original.

Il était venu au Canada comme interprète et il s'établit à Montréal où il se maria. Sept de ses quatorze fils portèrent des noms qui devinrent fameux dans l'histoire du Canada, d'Iberville, de Longueuil, Sainte-Hélène, de Maricourt, François de Bienville, Sévigny, Louis de Châteauguay

et Jean-Baptiste de Bienville, Sévigny, Louis de Châteauguay et Jean-Baptiste de Bienville. C'est le même Sainte-Hélène qui répondit en tirant le premier coup de canon de la citadelle de Québec, à la sommation de se rendre que lui avait adressée l'amiral Phipps.

Un Manoir seigneurial

Dans ses premiers jours, la baronnie de Longueuil s'étendit du Saint-Laurent au Richelieu. Puis le baron de Longueuil construisit dans l'île une résidence quasi-seigneuriale. Avant 1734, il y avait déjà un moulin, et on y produisait quantité de farine. A cette époque aussi on cultivait la vigne avec beaucoup de soin, car le vin était aussi en honneur dans l'île, à ce moment, qu'il l'est aujourd'hui à la Trappe.

La dernière baronne de Longueuil épousa un soldat, Charles Grant. Elle avait un caractère excentrique, cette baronne. Se plaisant dans l'île, elle vint s'y établir pour y vivre et fit entourer sa résidence de splendides jardins. Elle fit élever des pores dans l'île voisine de Sainte-Hélène, d'où le nom de cette île.

Le gouvernement anglais en fait l'acquisition

En 1818, Charles Grant vendit l'île au gouvernement britannique, représenté par le gouverneur Sherbrooke. Puis à la suite de la fondation de la Confédération des différentes provinces de la Puissance du Canada, l'île fut cédée par le gouvernement britannique au gouvernement canadien, qui la vendit ensuite à la ville de Montréal. Pendant la guerre entre la France et l'Angleterre, dans la lutte en 1812 entre les Etats-Unis et la mère-pa-

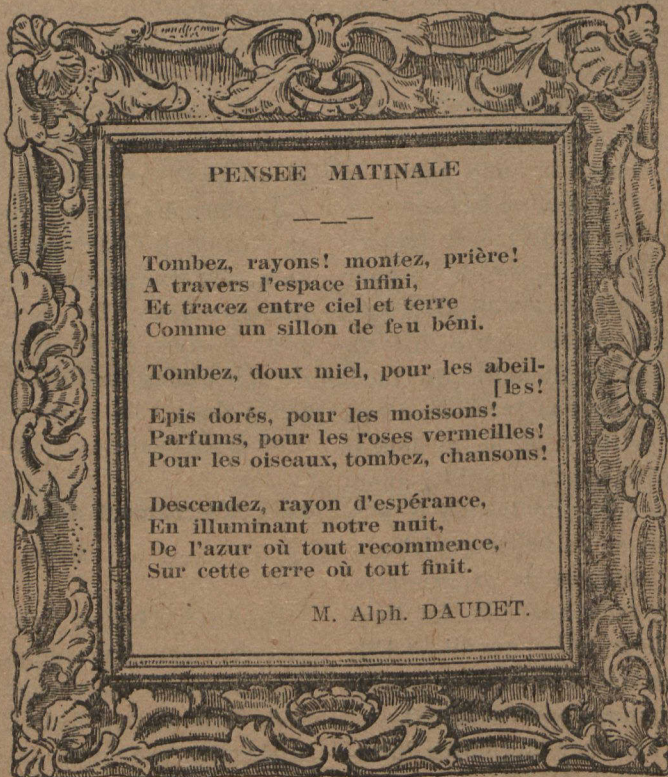
trie, l'île joua son rôle.

Dans la dernière lutte contre les forces britanniques, de Lévis se retira dans l'île et y brûla ses drapeaux plutôt que de les livrer à l'ennemi. Sous la domination anglaise, le gouvernement impérial, fortifia l'île en prévision de désordres au sud de la ligne.

Mais le feu fit des ravages parmi les constructions, ne laissant que des reliques d'un glorieux passé.

Quand à l'avenir de l'île, il dépend de la ville et de la population de Montréal.

Son histoire est unique. Son avenir devrait jouer un rôle d'importance vitale dans les affaires de la ville.





La Vie Drôle

Une Seance d'Hypnotisme

— o —

TURLURETTE et Coquebin étaient inséparables, leur vie d'ailleurs était identique : quand l'un n'avait pas de sous, l'autre manquait d'argent... et cela leur arrivait souvent.

Par contre, ils avaient plus d'un tour dans leur sac ; l'aventure suivante nous l'apprendra.

—M. Coquelin, s'il vous plaît ? demanda avec une politesse exquise, le bohème Annibal Turlurette en entrebâillant la porte de la loge.

—Au "cintième" au-dessus de l'entresol, répondit la concierge sans lever les yeux, absorbée qu'elle était par la lecture d'un roman.

Turlurette referma la porte et se mit en devoir de gravir les trois cents marches qui le séparaient de son ami Coquebin ; enfin, l'honnête jeune homme s'arrêta devant une porte sur laquelle on pouvait lire :

Fait des quatrains sur commande
Fournisseur du Savon des Gogos
et du chocolat Machinski

Prix Modérés.

Après s'être un instant reposé, afin de reprendre haleine, Turlurette envoya quelques vigoureux coups de pieds dans la porte, puis, d'une voix de stentor :

—Allô ! Allô ! C'est moi, Turlurette !

Ce nom magique fit sans doute l'effet du "Sésame, ouvre-toi !" d'Ali-Baba, car, presque aussitôt la porte s'entrebâilla, et la figure ahurie d'un gros garçon, apparut.

—Ah ! c'est toi, Turlurette ! Es-tu seul ?

—Certes ! Pourquoi ?

—Parce que je suis en caleçon.

—Ah ! Je comprends, tu faisais la toilette !

—Ce n'est pas cela, je dormais.

—Comment ! tu dormais ! à six heures du soir !

—Hélas ! Oui... mais, entre donc ; je vais te conter ça.

Turlurette ne se fit pas prier, il entra et se laissa tomber sur la malle vétuste qui servait à son ami Coquebin de siège

CASIMIR COQUEBIN

Poète

de table, du bureau et de bibliothèque.

Coquebin s'était, de nouveau, glissé sous les draps; Turlurette, après avoir allumé sa pipe questionna:

—Voyons! me diras-tu pourquoi je te trouve au lit à pareille heure? Serais-tu malade?

—Hélas non?

—Comment, hélas?

—Parbleu! Si j'étais malade, je ne souffrirais pas tant

—Je ne comprends pas...

—Eh! oui, je ne souffrirais pas tant de la faim.

—Ce n'est que cela?

—Tu trouves que ce n'est pas assez! Je voudrais bien t'y voir toi; je n'ai mangé que deux saucisses depuis trois jours!

—Et c'est pour cela que tu restes couché?

—Justement! qui dort, dîne.

—Tu me parais assez ferré sur les proverbes; en connais-tu un autre qui dit:

“La fortune vient quelquefois en dormant”.

—Je le connais; mais il est faux comme une tiare.

—Eh bien! pas du tout... Je t'apporte la fortune.

Coquebin fit un bond dans son lit, il toisa du regard son ami Turlurette, lequel était dans une tenue qui ne respirait pas principalement l'aisance.

—Toi! fit-il, tu m'apportes la fortune? Il me semble pourtant que tu en as aussi besoin que moi.

—Davantage peut-être, mais, cette fortune que nous ne tenons pas encore, nous pouvons l'avoir ce soir, si tu veux!

—Comment, si je veux!...

Dans son enthousiasme, Coquebin était sauté à bas de son lit, et enfilait son pantalon avec un empressement qui faisait

bien présager de sa bonne volonté.

Turlurette reprit:

—Sais-tu ce que c'est que le magnétisme?

—Mais... oui... c'est l'art de faire des “magnières...”

—Pas du tout! Le magnétisme est l'art d'endormir les gens pour les faire causer.

Coquebin roula de gros yeux:

—Comprends pas! Quand on dort... on cause pas mon vieux!



Turlurette et Coquebin étaient inséparables

—Voyons! tu sais bien au moins ce que c'est que le spiritisme?

—Parbleu! c'est l'art de boire des “spiritueux.”

—Idiot!... Le spiritisme c'est la science d'évoquer les morts.

Coquebin frissonna:

—Ah! mais, tu sais, mon vieux! moi, j'marche pas... j'aime mieux évoquer les vivants.

Turlurette haussa les épaules:

—Décidément, tu es un imbécile! il ne s'agit pas de cela; il s'agit d'un tour—

d'un bon tour—à jouer à ma tante Pringard.

—A ta tante?... Quel rapport ça a-t-il?

—Tu vas voir; ma tante Pringard est une personne très riche et très pieuse qui s'occupe beaucoup de spiritisme et ne fait jamais rien sans consulter l'esprit de défunt son époux, Polycarpe Pringard; or, le médium qui servait d'intermédiaire entre elle et mon oncle désincarné est actuellement en voyage; ma tante en est tellement privée qu'elle m'a promis cent sous si je lui découvrais un bon médium.

—Cent sous! répéta Coquebin pâle d'émotion.

—Oui, cent sous! et ce n'est rien, si j'ose dire...

—Tu trouves, toi, mon vieux!

—Non, ce n'est rien en comparaison de la somme que l'affaire peut nous rapporter si nous sommes habiles.

—De quoi s'agit-il?

—Voilà! ma tante Pringard a mille piastres d'économie, elle veut les placer...

—C'est une bonne idée, observa Coquebin; qu'elle nous les prête, nous lui ferons les intérêts en monnaie de singe.

—Il n'y faut pas songer, ma tante est une femme pratique, elle veut des titres.

—Des titres?... un titre de baronnet, peut-être?

—Mais non, âne bête, des titres de rentes! alors... le médium que je vais lui présenter, lui conseillera d'acheter de préférence des valeurs de tout repos. "Les Mines de Chocolat de Pissy-Pôville," par exemple.

—Eh bien, ces valeurs?

—Ces valeurs qui ont été émises à cinq cents dollars valent à peu près dix cents actuellement; j'en achète deux, et demain je les fais offrir à ma tante Pringard par un compère.

—Prends garde à toi! si le coup n'aurait pas réussi.

—Il réussira, grâce au médium.

—Mais, ce médium, il faut le trouver, mon vieux!

—Eh bien!... j'avais songé à toi.

—A moi!... et tu me donnes!...

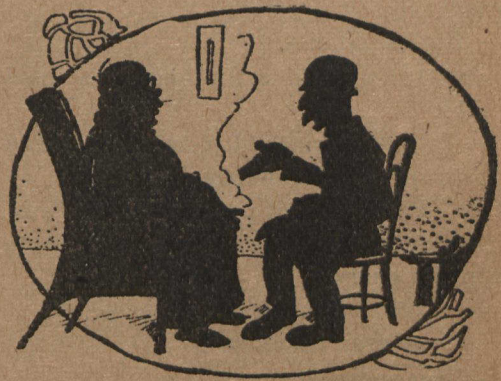
—La moitié de la somme, soit cinq cents piastres.

Coquebin se jeta dans les bras de Tur-lurette:

—Tu es un homme de génie!

Puis, après un instant de silence:

—Mais... qui ira, demain, lui offrir les titres?



Voilà! ma tante a \$1,000 d'économie...

—Toi!

—Elle me reconnaîtra, la tante Pringard.

—Non! elle est effroyablement myope; d'ailleurs, pour plus de sûreté, demain, tu te débarbouilleras; sûrement que de cette façon, elle ne te reconnaîtra pas.

—Tu crois?

—Evidemment! Au surplus, je t'affublerai d'un pardessus noir et d'un chapeau de haute forme, tu seras épatant.

—D'un chapeau de forme! Tu connais donc des gens chics?

—Certes! je suis au mieux avec un grattier; moyennant cinq sous, il me prêtera tout cela pour une heure.

—C'est merveilleux!

.....

Le soir même, à huit heures et demie précises, Turlurette frappait à la porte de sa vieille tante parente.

—Qui est là? demanda, de l'autre côté, une voix revêche.

—C'est moi, ma tante, moi, votre neveu Annibal.

La brave dame entrebâilla l'huis, mystérieusement; ainsi qu'il sied à tout spirite qui se respecte, et, d'une voix caverneuse:

—Entrez! fit-elle.

Turlurette la salua profondément, puis il dit:

—Ma tante Pringard, voici M. le Mage O'Roscop, le plus puissant médium de toute l'Ecosse, il fait parler les morts aussi facilement que je vais, pour cinq cents en p'tits chars.

La tante se tourna vers le mage.

—C'est vrai, Monsieur?

—Rigoureusement.

—Alors, vous vous faites fort, après que je vous aurai moi-même endormi, de faire parler mon cher défunt par votre bouche?

—Oui, madame.

Ma tante Pringard invita les jeunes gens à s'asseoir, puis, les mains étendues, le regard fixe, elle marcha sur Coquebin.

—Dormez! je le veux.

Coquebin ne se fit pas prier, presque aussitôt il ferma les yeux et fit entendre un léger ronflement.

—C'est merveilleux! ne put s'empêcher de remarquer Turlurette.

Mme Pringard, très fière d'elle-même,

se tourne vers son neveu:

—Mais, mon ami, c'est toujours ainsi grâce à mon si puissant fluide.

La voix de Coquebin l'interrompt.

—Je suis là!

La vieille dame pâlit d'émotion:

—C'est toi, Polycarpe?

—C'est moi, ma chérie.

—Tu te portes bien de l'autre côté?

—Comme un charme!

—Pourrais-tu me donner un conseil?

—Certes!

—Voilà!... J'ai mille piastres à placer, que me conseilles-tu d'en faire?



Le lendemain le banquier arrivait

—Prends des actions.

—Oui! mais lesquelles? il y a aujourd'hui tant de mauvaises valeurs.

—C'est juste! j'admire ta prudence; aussi ne t'engagerais-je pas à t'adresser à une banque.

—Cependant...

—Achète des "Mines de Chocolat de Pissy-Pôville".

—Tu crois qu'elles sont bonnes? on di-

sait pourtant que les "Sources de Macaroni de l'Himalaya" étaient préférables à tout.

—C'est faux!

—Où pourrais-je prendre les actions que tu me conseilles!

—Il viendra demain, ici même, un jeune banquier te les offrir.

—Comment sais-tu cela?

La voix d'outre-tombe s'enfla orgueilleusement:

—Je sais tout!

Ma tante Pringard allait continuer son interrogatoire lorsque Coquebin, qui commençait à être inquiet, jugea prudent de se trouver mal.

La bonne dame, maternellement, lui fit

respirer des sels et lui dénoua sa cravate, après quoi, Coquebin ayant repris ses sens, elle lui offrit un petit verre de ves-pétero, liqueur inoffensive qu'elle avait elle-même fabriquée.

.

Le lendemain—suivant les prévisions du défunt M. Pringard—un honnête banquier venait échanger, contre les mille piastres de la brave dame, deux actions des "Mines de Chocolat de Pissy-Pôville".

L'histoire ne sait pas si elle en toucha jamais les coupons; mais, ce que l'auteur sait, c'est que Turlurette et Coquebin firent une petite fête dont ils se souviendront longtemps.





JOUR DE PLUIE

La nature, ce soir, a pris son voile sombre,
Un silence glacé s'étend sur l'univers;
De larges gouttes d'eau sur la terre en grand nombre
Tombent du ciel obscur avec un bruit d'enfer.

Les pleurs du firmament troublés par le tonnerre
Chantent un libera dans ce vaste cercueil.
Les cerveaux sont pensifs, les mortels de la terre
Sentent leur triste coeur s'engouffrer dans le deuil.

Sur les crimes de tous le noir firmament pleure;
Et cette horrible voix en mon coeur éploré
C'est la voix de Celui qui nous parle à toute heure:
Oh! laissez-moi tout seul, tout seul, je veux pleurer.

Ernest MARTEL.



Un Interieur de Famille Chinoise

Par M. A. Voyager

La famille Yû-Sin.—Mariage chinois.—Un dîner chez Yû-Sin.—Représentations théâtrales privées.—Croquis d'actrices.—Le cercueil de Nôno.

AU cours d'un voyage en Chine, alors que ce pays était encore l'Empire des Fils du Ciel et non une moderne république, nous eûmes l'occasion, mon ami et moi, de prendre d'intéressantes notes pour le plus grand agrément des lecteurs de la "Revue Populaire".

...C'est à Shanghai, chez la famille Yû-Sin, à qui nous allons d'abord rendre visite.

On pénètre dans la maison par une cour intérieure qui donne accès dans de vastes pièces.

La première salle où nous entrons est encombrée de lanternes en papier coloré et de divans où l'on fume l'opium. Des tailleurs accroupis cousent des robes et des fourrures.

Les femmes viennent nous recevoir dans une seconde pièce. Elles nous offrent des sièges dans une véranda, qu'ornent des

kakemonos d'un vieux style chinois, et peints à la sépia.

Puis les armoires nous sont ouvertes ; et l'on en tire les riches vêtements qu'on ne met qu'aux jours de fête, les robes enrichies de jades ou de perles, tout alourdies de pierreries, les bonnets d'enfant couverts de saphirs et de passementeries d'or, et les chaussures lilliputiennes dont les femmes recouvrent les moignons affreux de leurs pieds mutilés.

Le Mariage en Chine

Cependant Yû-Sin est survenu sur ces entrefaites.

Sa figure est accueillante. Et quand son visage sourit, toute la peau se chiffonne et se plisse de mille petites rides.

Il nous raconte qu'il vient de marier sa fille aînée ; et il nous donne à ce sujet quelques explications curieuses.

La dot des filles est remise en Chine à une maison de banque. La femme peut en disposer à son gré, dès le jour même du mariage. Elle peut attribuer toute la dot au mari, la réserver pour ses enfants, ou la dépenser pour elle seule, selon sa fan-

taisie et sans rendre de comptes à personne.

Les fiançailles sont dénuées de romanesque et de poésie. Ce sont les parents de la jeune fille qui choisissent eux-mêmes l'époux qui lui sera destiné.

Le mariage est réglé sans que celle-ci connaisse l'homme avec qui elle vivra. Dans le cas où la famille de la fiancée est pauvre, on l'envoie tout enfant chez les parents du jeune homme.



Sa figure est accueillante.

Elle est élevée dans cette nouvelle famille, et elle y reste jusqu'au mariage.

La Famille Yu-Sin

Yû-Sin nous pria ensuite de rendre visite à sa femme, qui avait eu récemment un bébé. Celle-ci nous reçut habillée sur son lit.

Son enfant était fort laid et n'avait rien encore dans la physionomie qui révélât sa

race. Partout aux murs pendent de grandes crêpes. C'est le "gâteau" que toutes les femmes ont offert.

Cette famille est du reste nombreuse. Ils sont vingt maîtres et beaucoup de serviteurs. Le fils tient les comptes, et chacun lui apporte sa cotisation personnelle.

Comme je demande à Yû-Sin si tout ce monde vit en bonne harmonie, il me répond avec naïveté qu'on est toujours à se quereller.

L'un de ses fils n'est plus admis dans la maison. On ne sait même pas ce qu'il est devenu.

Un Dîner Chinois

Il était l'heure de dîner. On nous pria de passer dans une salle où la table était dressée.

Elle était servie avec des compotiers de porcelaine remplis de morceaux de poulet, de jambon, de crevettes, de fruits confits, d'olives sucrées, de morceaux de bambous, et des pâtes de gélatine sentant la fraise étaient placées à côté de soucoupes pleines d'ail.

Devant chaque convive était posée une petite assiette double en argent, qui contenait des amandes.

Nous avions devant nous une autre soucoupe minuscule, avec deux petites baguettes en bois et métal, et une cuiller de même. Pour boisson, on nous servit de l'eau-de-vie tiède qu'on apporta dans des théières, et qu'on versait dans un gobelet d'argent posé sur un godet.

Le potage était aux nids d'hirondelle et aux ailerons de requin. Ce dernier nous parut répugnant. Les crevettes étaient frites. Le canard coupé par morceaux était servi avec des crêpes froides.

Représentations Théâtrales

Devant nous, on avait dressé un théâtre.

Il était fait de draperies soutenues par des bâtons. Sur le devant de la scène était placée une table avec une théière et une tasse, à droite étaient assis les musiciens.

L'un d'eux frappait un tambourin dont la peau était si fortement tendue qu'on aurait cru entendre frapper sur du bois. Un autre heurtait deux lattes l'une contre l'autre; un violon accompagnait le tout. Le tapage était assourdissant et sans nulle harmonie.



L'un d'eux frappait un tambourin

Quant aux actrices, elles étaient revêtues de costumes magnifiques. Il fallait que la séance fût privée pour qu'elles eussent le droit de paraître devant nous.

En public, l'accès de la scène est réservé aux hommes seuls. Ce que nous remarquâmes principalement, ce fut le manque de variété des gestes.

La femme qui tenait le rôle du mandarin louchait affreusement, et d'un coup sec de son poignet, elle relevait sans cesse la barbe large qui s'étalait sur sa poitrine.

Une autre actrice levait perpétuellement la jambe pour ramasser le bas de sa robe, et répétait à chaque instant le même mouvement.

Elle portait d'ailleurs un ravissant costume de soie verte tout broché d'or, avec des bandes de soie rose. Cette robe était d'une grande richesse.

Pendant le repas s'achevait. On fit passer aux convives des serviettes bouillantes dont ils s'épongèrent la figure et les mains.

Les actrices changèrent de costume sur la scène. Et nous vîmes, au milieu du spectacle, dans une entrevue de deux empereurs, un "coolie" passer une tasse au général en chef, qui la vida en se cachant derrière sa manche. Puis, comme il restait quelque chose au pied de la tasse, le coolie l'acheva, en se dissimulant derrière l'acteur.

Ordinairement, on invite à ces dîners de cérémonie quelques chanteuses.

Elles viennent alors s'asseoir derrière les Chinois, et restent là près d'une heure. Quand la représentation théâtrale n'a pas été commandée, elles chantent à tour de rôle. Elles peuvent ainsi fréquenter cinq ou six maisons par soirée, et se font payer chaque fois trois ou quatre piastres.

Ces femmes sont couvertes de bijoux d'or massif, très lourds, de bracelets nombreux.

Nous remarquons les mains de l'une d'entre elles, elles sont d'une incroyable petitesse, et ses bagues sont des anneaux microscopiques. La richesse de sa boîte à poudre nous frappe également.

Cette actrice se passait de temps en temps sur le visage une pâte étendue sur un morceau de papier.

L'enterrement de Nono

La plus jolie d'entre elles s'appelait Nôno.

Elle avait des traits délicats, un teint

d'une extrême finesse, et des yeux très doux qui glissaient vers les tempes.

Elle nous parut souffrante ce soir-là, et comme dévorée par une sorte de consommation intérieure. Nos prévisions étaient fondées. Quelques jours plus tard, nous vîmes passer son enterrement. La pauvre Nôno était morte, en revenant un soir de donner sa représentation.



L'enterrement de Nôno

Jamais je n'oublierai cet air de mascarade qu'offrait le convoi funèbre. La mor-

te était précédée de porteurs élevant des étendards et des flammes en papier de couleur, que l'on avait tendues sur du bois.

Puis venaient des hommes couverts de vêtements rouges ou bleus, avec de larges pantalons bouffants, une petite pagode en bois doré, puis une niche avec un kimono représentant un dieu.

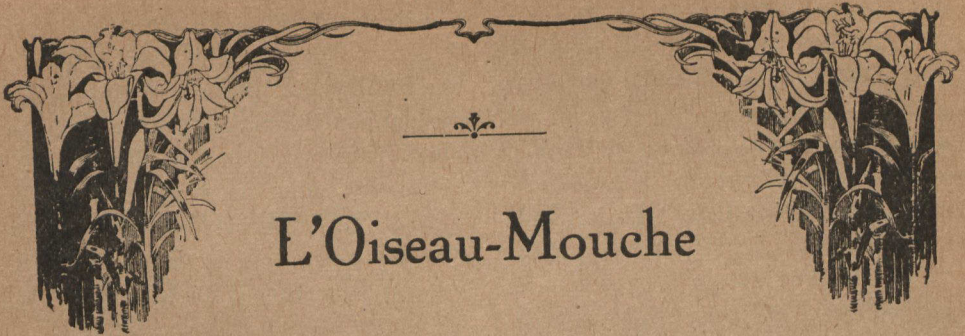
Le cercueil était porté par des hommes couverts d'étoffes bariolées. Puis venaient la chaise à porteurs des parents.

Les hommes avaient la tête couverte d'un linge blanc; les femmes étaient vêtues de blanc aussi.

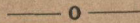
Enfin, venait une "zinrichska" emplie de pleureuses, qui se démenaient, faisaient des gestes désordonnés, poussaient des crix affreux et simulaient le désespoir.

Et dans la nuit qui tombait, ce spectacle n'éveillait en nous qu'un peu de dédaigneuse pitié pour ce peuple, qui ridiculisait à ce point le sentiment le plus délicat qui subsiste en nos coeurs d'hommes de race blanche, le respect de la mort.





L'Oiseau-Mouche



DE tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme et le plus brillant pour les couleurs.

Le bijou le chef-d'œuvre de la nature est le petit oiseau-mouche; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux: légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit favori.

L'émeraude, le rubis, la topaze, brillent sur ses habits; il ne les souille jamais de la poussière de la terre, et, dans sa vie tout aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instants: il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs; il a leur fraîcheur comme il a leur éclat; il vit de leur nectar et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

La langue des savants est trop précise, trop austère, pour peindre et définir ce bijou ailé qui semble détaché d'un rayon de soleil.

Disons pourtant puisqu'il le faut, qu'il appartient à l'ordre des Passereaux et qu'il est rangé, dans la famille des "Trochilidés", à côté du Colibri, son cousin germain, avec lequel il est facile de le confondre. Il ne s'en distingue que par un

bec plus droit, plus court, par des formes plus exigües.

Encore, ces distinctions ne sont-elles pas bien nettes: les becs droits sont rares dans la famille et certains oiseaux-mouches ont le bec plus long que le corps. La taille n'affre pas un indice plus sûr, car si le "Happe-col", un des plus jolis individus de l'espèce, est à peine de la grosseur d'un hanneton, le "Trochilus maximus", atteint la taille de l'Hirondelle.

De plus, le Colibri et l'Oiseau-Mouche ont les mêmes moeurs la même richesse de parure et ce que l'on dit de l'un peut presque toujours s'appliquer à l'autre.

Qu'on nous permette donc de confondre ici, sous l'appellation française d'Oiseaux-Mouches que leur ont valu leur petitesse et leur façon de voler, ces charmants petits êtres que la nature a comblés de ses dons.

La grâce, la beauté, l'élégance, la vivacité, la légèreté, la prestesse, elle leur a tout donné à profusion.

L'Oiseau-Mouche est un indigène du Nouveau Continent où on le rencontre depuis le Canada jusqu'à la Terre de Feu.

Toutefois son habitat de prédilection

est aux pays du soleil, dans les forêts du Brésil et de la Guyane où les moindres buissons offrent des bouquets de fleurs éclatantes et parfumées.

Les anciens naturalistes ne le connaissaient donc pas. Beaucoup des modernes ne le connaissent que pour l'avoir admiré dans les muséums, et Buffon lui-même, qui l'a décrit avec autant d'enthousiasme que d'éloquence inspirée, n'avait jamais vu que sa dépouille.

Créature essentiellement aérienne l'Oiseau-Mouche est toujours en mouvement, toujours en l'air. Ses pieds mignons ne sont point faits pour marcher à terre, mais pour se poser sur les jeunes rameaux où il aime à se balancer en cadence, tout en faisant sa toilette avec une coquetterie pleine de grâce.

Il étend une aile, puis l'autre; passe chaque plume en travers de son bec pour lui conserver tout son lustre, tout son éclat et la lumière, tamisée par ce splendide et transparent réseau, le fait étinceler des plus riches reflets.

Fier de sa parure, il s'évente un instant de deux ailes puis, le voilà parti comme un éclair. Où est-il? Déjà bien loin! Il a disparu et l'on dirait qu'une étincelle vient de s'éteindre.

Cet être, aussi gracieux que suave, ne saurait vivre que sur les fleurs.

De là, les appellations de "Becque-fleurs, Suce-fleurs" que lui ont données les Indiens. C'est, dit le Père du Tertre, une petite fleur céleste qui vient visiter les fleurs de la terre: Dédaignant celles qui sont fanées, il tourbillonne sans cesse autour des plus fraîches, des plus élatantes, des plus parfumées.

Il va, voletant et butinant, semblable à un papillon, pirouettant tantôt sur une aile, tantôt sur l'autre. Son vol agile est

accompagné d'un bourdonnement mélodieux et doux qui lui a fait décerner par les Yankees le nom de "Humming-bird", oiseau bourdonnant et par les créoles ceux de "Murmure, Bourdon, Frou-frou."

Le battement de ses ailes est tellement rapide qu'il semble immobile et paraît suspendu à un fil invisible lorsqu'il plane à l'ouverture d'un calice, le bec plongé jusqu'au fond du nectaire.

Est-ce à dire que le Becque-fleurs se contente de nectar et de miel? Non! il n'est pas aussi éthéré qu'il en a l'air: il a besoin d'un régime substantiel pour réparer tout ce qu'il dépense en activité. Il aime les douceurs, soit! mais elles ne sont pour lui qu'un condiment destiné à assaisonner des aliments plus solides.

S'il visite les fleurs avec assiduité, c'est parce qu'il y trouve la proie qui lui convient. Au moyen de sa langue extensible, tubulaire, formée de deux filets glutineux qui peuvent s'écarter et se rapprocher ainsi que les branches d'une pince, il s'empare des insectes engourdis dans une molle ivresse au fond du nectaire où ils sont venus pomper les sucres délicieux et enivrants.

L'Oiseau-Mouche ne se contente donc pas d'être aimable, il est encore utile.

La guerre incessante qu'il fait aux insectes ennemis de notre repos lui mérite toute la gratitude, toute l'admiration des habitants de ces contrées.

Plus de confiance et de gaieté, la présence de l'homme ne l'effarouche pas et il vient jusque dans les jardins des habitations où on le voit—ou plutôt où on l'entend—voltiger de fleur en fleur avec une incroyable rapidité.

Ces charmants oiseaux vivent par cou-

ples dans la plus douce union, dans la plus parfaite harmonie.

Ils se montrent pleins de tendresse et de sollicitude envers leurs petits et ils forment à quatre, le père, la mère et les deux enfants des familles modèles. Mais les familles ne se rassemblent pas en société. Loin de là!

L'Oiseau-Mouche est jaloux de l'intimité de son foyer; il n'admet pas le voisinage immédiat d'un autre ménage.

Querelleur et colère, ainsi que la plupart des êtres faibles, il passa généralement pour avoir mauvais caractère avec les étrangers. Tendre époux, père incomparable, il n'aime pas la société.

Deux Oiseaux-Mouches, lorsqu'ils se rencontrent se battent presque toujours et même ce minuscule oiseau ne craint pas de s'attaquer à d'autres oiseaux dix fois gros comme lui.

Il s'attache à leur corps, se laisse emporter dans leur vol et cherche à leur crever les yeux avec son bec pointu.

Si petit et si méchant!

L'Oiseau-Mouche est un merveilleux constructeur; son nid est, comme lui, un véritable bijou.

On dirait parfois une sorte de bonnet —de tuque—renversé; d'autres fois c'est un étroit cornet gros comme une noix; de toute façon c'est toujours une oeuvre de bon goût, d'élégance, de solidité.

Le mâle va recueillir les matériaux et les apporte à la femelle qui les met en place. Suivant leur nature, elle en fabrique un feutre délicat, un tissu enchevêtré, capitonné de toiles d'araignées l'enveloppe de lichens et de brins de mousse qui le protègent et le dissimulent.

On le prendrait pour une excroissance naturelle de la branche sur laquelle il est assis ou du tronc contre lequel il est fixé par le côté.

Souvent, le frêle et gracieux berceau est suspendu à l'extrémité d'un rameau de plante grimpante, d'un des brins du



Oiseaux-Mouches et leur nid.

chaume qui recouvre l'habitation d'un colon et se balance au moindre souffle.

Deux fois l'an, la femelle dépose dans son nid douillet deux petits oeufs blancs semblables à des perles fines. Elle les couve assidûment et le mâle partage avec elle les soins de l'incubation.

Les petits éclosent au bout d'une dizaine de jours et ne sont pas alors plus gros que des abeilles! Nus, aveugles, dé-

biles, ayant à peine la force d'ouvrir le bec pour recevoir la nourriture que les parents leur apportent, ces êtres frêles et chers sont exposés à mille dangers.

Mais le père et la mère sont là qui veillent; leur vigilance ne sera pas en défaut; ils les défendront avec une énergie surprenante.

On a vu ces minuscules oiseaux lutter désespérément contre l'horrible "Mygale aviculaire", ce monstre effroyable, cette araignée aux suçoirs altérés, qui vient sournoisement, à la faveur de l'obscurité, voler les oeufs dérober les chers petits, chercher à surprendre les gardiens endormis afin de se repaître de leur sang.

Les Oiseaux-Mouches ne se résignent pas à la captivité. Les priver de la liberté, c'est leur ôter la vie.

Les observateurs qui veulent les étudier de près ne réussissent à les garder quelque temps en cage qu'à la condition de s'emparer d'un nid renfermant les petits vivants.

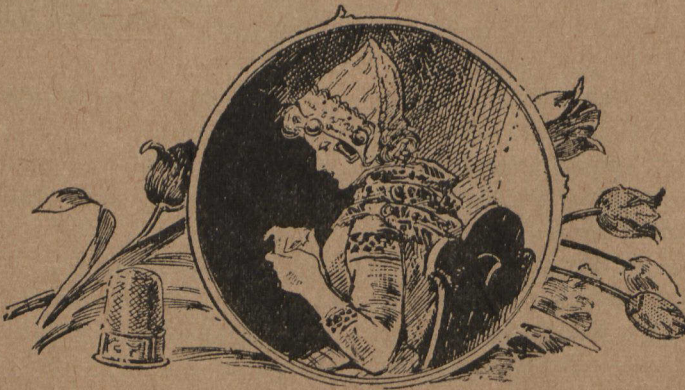
Les tendres parents ne consentant point à abandonner leur chère progéniture, viennent partager volontairement sa réclusion pour lui prodiguer leurs soins.

Hélas! il n'y a pas que les savants et les observateurs qui soient tentés de posséder ces bijoux ailés! De tout temps leur beauté a causé leur perte.

Bien avant la conquête espagnole, les Mexicains et les Péruviens étaient experts dans l'art de composer avec des plumes d'Oiseaux-Mouches des tableaux et des ornements d'une beauté remarquable.

Les jeunes Indiennes suspendaient déjà ces charmants oiseaux à leurs oreilles ou s'en formaient des guirlandes qui ornaient et retenaient leur chevelure.

Les dames créoles ont à leur tour adopté cette parure naturelle plus brillante que les pierreries, si bien que les pauvres petits sont voués à la destruction pour satisfaire aux exigences de la mode et aux caprices de la vanité.





Dans Une Goutte d'Eau de Mer

— o —

DANS de précédents chapitres de la "Revue Populaire", nous avons étudié les animaux gigantesques qui habitent la mer. Après les infiniment grands, voyons les infiniment petits, jetons un coup d'oeil sur les êtres microscopiques qui la peuplent et qui sont tous des merveilles de délicatesse.

Jeux de lumière dignes du plus beau diamant, finesse de dessin pouvant rivaliser avec des bijoux minutieusement ciselée, dentelles admirables, couleurs chatoyantes, mouvements excentriques à rendre des points aux danses exotiques, costumes extraordinaires, tout y abonde et avec une luxuriance sans pareille.

A tout seigneur, tout honneur. Voici d'abord la noctiluque miliaire dont le nom ne vous dit peut-être rien, et pourtant, c'est à elle que l'on doit la phosphorescence de de la mer, en compagnie de microbes et d'autres personnages de moindre importance. C'est une boule gélatineuse, transparente comme le cristal, plus petite qu'une tête d'épingle.

Les noctiluques ne sont pas toujours lumineuses. Pour déterminer leur phosphorescence, il faut différentes conditions encore mal connues, on peut dire que le

meilleur moyen de les faire briller consiste à les... secouer.

En agitant légèrement un vase d'eau de mer contenant beaucoup de noctiluques, on voit la surface du liquide—c'est-à-dire l'endroit où ces petits êtres aiment particulièrement vivre—présenter une légère phosphorescence bleuâtre.

En remuant un peu plus, la lumière en question se propage de proche en proche jusqu'au fond. Si enfin l'agitation est extrême, la lumière devient à la fois plus intense et plus blanche, plus laiteuse, semblable dès lors à celle des vagues un soir de belle phosphorescence.

En examinant une noctiluque au microscope, on se rend compte que la lumière ne prend pas naissance uniformément à l'intérieur de son corps, mais apparaît en un certain nombre de points lumineux semblables à des étoiles brillant dans la nuit.

Chaque point envoie un éclair, mais s'éteint bientôt après.

Les noctiluques habitent surtout la surface de la mer. C'est là aussi que vivent les cératium, animaux très communs qui, au lieu d'être nus comme les précédents, sont revêtus d'une coquille de forme tri-

angulaire dont les angles se prolongent en cornes démesurément longues et plus ou moins recourbées.

Des cils vibrants, dont un très long, leur permettent de nager. Si l'on veut trouver ces cératium presque à coup sûr, il faut examiner au microscope le contenu de l'estomac des poissons. Ceux-ci en font en effet une grande consommation et la coque des petits organismes, qui n'est

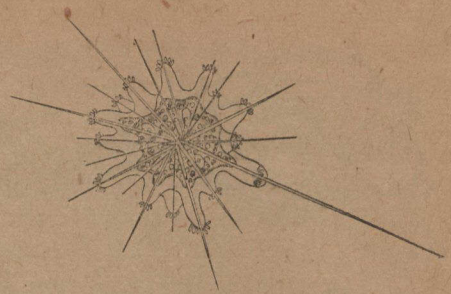


Le cératium longicorne.

Animal qui dépense toute son activité à "faire les cornes" aux autres êtres de la création.

pas plus digestive que les coquilles d'huîtres, pour nous, reste pendant quelque temps dans leur estomac.

La surface de la mer, si transparente qu'elle soit, est d'ailleurs le lieu d'élection d'une multitude d'espèces des plus élégantes, que l'on peut, comme les précédentes, recueillir en promenant un filet en fine mousseline au niveau libre de l'eau.



Les boîtes chinoises de l'Océan.

L'acanthomètre pellucide, qui, malgré sa petitesse, n'oublie pas sa sécurité et s'arme de baïonnettes bien acérées.

Si vous voulez vous livrer à ce genre de pêche, je vous assure que vous ne regretterez pas votre temps.

Chez les marchande de bibelots, vous avez certainement remarqué ces boules ajourées et emboîtées les unes dans les autres que des ouvriers patients—les Chinois excellent dans cet art—s'amuse à sculpter dans l'ivoire.

C'est tout à fait l'ouvrage auquel arrive "l'actinomme" avec cette différence que les trois boules sont transpercées de part en part par trois grandes sortes de clous pointus aux deux bouts, et perpendiculaires les uns aux autres.



L'actinomme.

Quand on songe que tout cela ne se voit qu'au microscope, on ne peut qu'être émerveillé.

Citons aussi à côté d'eux les "acanthomètres" traversés de part en part par de longs piquants pointus.

Les espèces précédentes, avons-nous dit, se trouvent à la surface des eaux marines. A tous les étages de la mer correspondent d'ailleurs des formes bien spéciales. C'est ainsi que dans les régions plutôt profondes abondent de petits coquillages dont il faudrait plusieurs volumes pour décrire toutes les formes.

Certaines autres espèces microscopiques vivent fixées sur les algues et différents corps flottants. De ce nombre sont les "clathrines" bien dénommés, "élégantes", dont le corps est enveloppé à distance d'une boule ajourée et se prolonge à la base en un pédoncule assez solide, et les "codosiga", espèce à rameaux qui, comme la précédente, se trouve aussi dans l'eau saumâtre, et dont chaque cellule possède un cil toujours en mouvement et



Codosiga

Colonie où chaque individu prend un faux col qui ferait envie à l'élégant le plus raffiné.

une collerette transparente qui, peut-être, n'est pour elle qu'un vain ornement.

Qui sait si la coquetterie n'existe pas aussi au sein des mers?





La Neige

Sur ton large manteau d'hermine,
Longtemps le chemineau chemine,
Le ventre creux criant famine.

Promenant ses rêves flétris,
Il va, les bras endoloris,
Le corps glacé, les pieds meurtris.

Mais sa démarche est chancelante,
Las de traîner sa jambe lente,
Il s'arrête, bête ambulante,

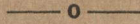
Au pied d'un arbre au tronc rugueux;

Et, demain, l'aurore aux doigts roses
Le verra, dans la mort des choses,
Immobile et paupières closes:

La neige est le linceul des gueux.



Les Grandes Empoisonneuses



Il y a quelque temps, les journaux parisiens parlaient de l'essai probable de réhabilitation de la célèbre empoisonneuse, Mme Lafarge.

Ceci ramène donc l'attention sur les empoisonneuses célèbres. Pourquoi, dirait-on, les empoisonneuses plutôt que les empoisonneurs ?

Depuis Néron et Caligula, en passant par Louis XI, les Borgia, le chevalier de Lorraine, qui fit empoisonner Madame, fille du roi d'Angleterre et belle-soeur de Louis XIV, jusqu'au docteur de La Pommerais, ceux-ci forment une assez belle série.

Néanmoins, les empoisonnements commis par les femmes ont toujours excité plus de curiosité que ceux commis par les hommes.

Sans remonter à Agrippine, qui fit mourir Claude son mari, d'un plat de champignons ; ni à Locusta, qui fournissait des poisons à Néron, il y eut en France, sous Louis XIV deux affaires sensationnelles, dites des Poisons, celles de la Brinvilliers et de la Voisin.

La Brinvilliers

La Brinvilliers était de naissance noble. Elle s'appelait Marie-Madeleine d'Aubray et elle était fille d'un lieutenant de police au Châtelet.

En 1651, à vingt et un ans, elle épousa

le marquis de Brinvilliers. Celui-ci commit l'imprudence de la mettre en rapports avec un sieur Sainte-Croix, qui lui fit la cour et réussit non seulement à la débaucher, mais à lui inspirer une passion frénétique qui ne devait finir qu'avec la vie.

Leur liaison devint si scandaleuse que, en 1663, M. d'Aubray, père de la marquise, obtint une lettre de cachet contre Sainte-Croix, qui fut enfermé à la Bastille. Mme de Brinvilliers en fut désespérée et devint presque folle de rage.

Trois ans après, M. d'Aubray, son père, mourait empoisonné.

Son fils aîné, qui lui succédait dans sa charge et qui ne cessait de reprocher à sa soeur ses relations avec Sainte-Croix, fut empoisonné à son tour, en 1670.

Personne ne soupçonnait l'auteur de ces crimes, quand Sainte-Croix mourut à la Bastille. Il laissait à sa compagne une cassette qui, ouverte par la police, se



La Brinvilliers.

trouva contenir des poudres et des fioles qu'on essaya sur des animaux et qui leur donnèrent la mort.

La marquise s'enfuit en Angleterre d'où elle passa aux Pays-Bas. Elle fut arrêtée en 1676 dans un couvent de Liège.

On trouva sur elle un récit de sa vie fait en forme de confession: c'était la plus effroyable énumération d'empoisonnements et de débauches.

D'autres personnes qu'elle s'y trouvaient compromises. Le procès eut lieu à Paris. Le 16 juillet 1676, la Brinvilliers fut condamnée, après avoir reçu la question ordinaire et extraordinaire, à être menée et conduite dans un tombereau en la place de Grève, pour y avoir la tête tranchée, son corps brûlé, et les cendres jetées au vent.

L'exécution eut lieu quelques jours après.

La Voisin

Les révélations de la Brinvilliers attirèrent l'attention sur quelques sages-femmes très courues, qui gagnaient beaucoup d'argent et menaient grand train.

En 1680, trois d'entre elles, la Voisin, la Vigoureux, la Fillasti, furent arrêtées avec leurs complices. La Voisin était la plus connue de toutes.

Elles avaient comme clientes la plupart des dames de la cour. Sa servante Margot raconta qu'une quantité de corps de petits enfants étaient enterrés dans son jardin. Elle brûlait leur sang dans un four et s'en servait pour faire des conjurations.

Exploitant les passions et la crédulité de ses clients, elle faisait les cartes, vendait des drogues pour rester jeune et pour se faire aimer de qui l'on voulait, — et aussi du poison pour se délivrer d'un ma-

ri gênant, d'une rivale, ou hâter la fin des parents à héritage.

Certaines demandaient à voir le diable. Elle avait alors recours à Lesage, qui s'adjoignait deux complices, Davot et Guibourg, lesquels célébraient la messe noire.

Une foule d'extravagances et d'obscénités remplissaient ces sabbats.

Dès les premiers aveux, arrachés par la torture, on connut quelques-uns des clients et des habitués de la Voisin; c'étaient entre autres, Olympe Mancini; comtesse de Soissons, nièce de Mazarin; sa soeur, la duchesse de Bouillon; le ma-



La Voisin

réchal de Luxembourg; le duc de Vendôme; le prince de Clermont-Lodève; Mme de Montespan...

Le trio, effrayé, retira l'affaire aux juges et la confia à une commission spéciale, qui eut pour ordre de tout étouffer.

La Voisin, la Vigoureux furent condamnés à être brûlés vives, après avoir reçu à nouveau la question. La Vigoureux succomba à la torture et évita ainsi le bûcher. La Voisin, plus robuste, demanda à boire, et se mit à chanter des chansons.

Son supplice eut lieu le 22 février 1680: "A cinq heures, dit Mme de Sévigné, on la lia, et avec une torche à la main, elle parut dans le tombereau, habillée de blanc.

Elle était fort rouge et on voyait qu'elle repoussait le confesseur et le crucifix avec violence.

A Notre-Dame, elle ne voulut jamais prononcer l'amende honorable et, à la Grève, elle se défendit autant qu'elle put de sortir du tombereau. On l'en tira de force; on la mit sur le bûcher, assise et liée avec du fer; on la couvrit de paille; elle jura beaucoup, elle repoussa la paille cinq ou six fois; mais enfin le feu s'accrut, on la perdit de vue, et les cendres sont en l'air présentement."

Mme Lafarge

Cette affaire, plus récente—elle se passa sous Louis-Philippe — et restée encore mystérieuse eut le don de passionner l'opinion.

Mme Lafarge était une Parisienne, fille d'un colonel d'artillerie, qui épousa, en 1839, un sieur Pouch-Lafarge, propriétaire de forges au Glandier (Corrèze), et dont la situation était, dit-on, très embarrassée. Il y eut, au début, divergences d'humeur entre les époux. Parti à Paris pour affaire à la fin de novembre 1839, Lafarge mourut à son retour au Glandier, le 5 janvier 1840. Sa famille accusa la jeune femme de l'avoir empoisonné.

Un premier médecin déclara que Lafarge était sujet aux coliques nerveuses, et qu'il était mort de mort naturelle. Un deuxième médecin découvrit ou prétendit découvrir de l'arsenic dans les laits de poule confectionnés par Mme Lafarge.

Il fut établi qu'elle avait acheté 64 grammes d'arsenic chez le pharmacien du pays.

Interrogée sur leur emploi, elle dit qu'elle les avait remis à la bonne pour tuer les rats. Le paquet ne put être retrouvé. Mme

Lafarge fut arrêtée.

Il y eut une série d'autopsies, d'expertises et de contre-expertises médicales.

La première, faite par les médecins de Tulle, et dont le caractère défectueux fut signalé par le chimiste Orfila, conclut à la présence d'arsenic dans les intestins de Lafarge. La seconde conclut à l'absence de tout poison.

A la demande du ministère public, qui se montra acharné contre l'accusée, et pendant le cours même du procès qui s'était ouvert devant la cour d'assises de Tulle le 2 octobre 1840, une troisième expertise fut confiée à Dupuytren.

L'illustre praticien déclara n'avoir pas trouvé trace d'arsenic.

Quantité de personnes proclamaient l'innocence de Mme Lafarge, que défendait le grand avocat Lechaud, alors à ses débuts. Le ministère public ne se tint pas pour battu et demanda une quatrième expertise, au chimiste Orfila.

Celui-ci, après des opérations minutieuses et compliquées, déclara avoir trouvé une "quantité impondérable" d'arsenic. C'est sur cette assertion si fragile que Mme Lafarge fut condamnée aux travaux forcés à perpétuité.

Raspail, arrivé à la fin du procès, reprit les expériences d'Orfila, et déclara que la quantité d'arsenic qu'il avait trouvé n'était pas plus d'un centième de milligramme!

Transférée à la maison d'arrêt de Montpellier la malheureuse Mme Lafarge, qui n'avait cessé de protester de son innocence, ne fut graciée qu'au bout de douze ans de captivité en 1852.

Elle mourut quelques mois après.

Depuis il y a eu d'autres affaires d'empoisonnement, mais fort heureusement moins graves et moins sensationnelles.



LA HOUILLE BLANCHE

Par Le Chercheur

— o —

C Le terme "la houille blanche" est souvent employé aujourd'hui ; il sert à désigner les nombreux pouvoirs d'eau qui sont utilisés de plus en plus dans l'industrie et certes cette appellation lui convient bien.

C'est, en effet, une force motrice formidable que chutes d'eau et rapides nous fournissent journellement et l'on peut envisager sans crainte la possibilité d'épuisement des mines de charbon car la "houille blanche", elle, ne manquera jamais.

Sous ce rapport, le Canada est particulièrement favorisé ; il possède, comme pouvoir d'eau, une énergie suffisante pour alimenter le monde entier comme lumière et comme force motrice ; le dénombrement de ces multiples pouvoirs serait trop long dans une courte étude comme celle-ci, quant aux principaux, qui ne connaît les célèbres chutes du Niagara ? Non loin de Montréal, ce sont également les rapides de Lachine qui font l'objet d'une agréable promenade pendant la saison d'été. Et "tutti quanti" !

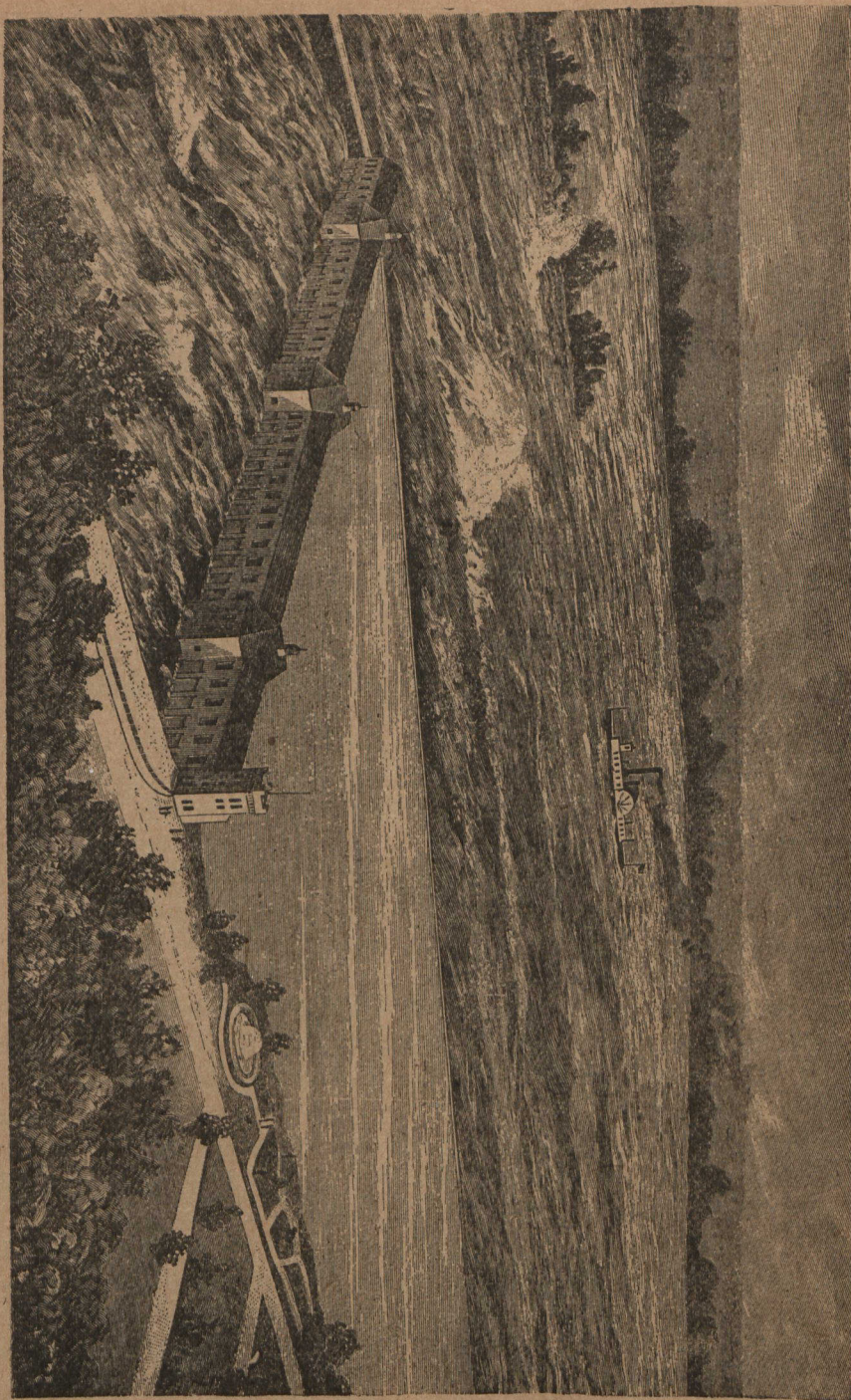
Si le Canada est admirablement partagé au point de vue du nombre, il existe néanmoins dans divers endroits du globe, de chutes d'une beauté sauvage et d'une hauteur parfois énorme qui les rendent chères aux touristes.

Défendues par les amoureux de la nature, elles sont d'autre part, vivement convoitées par les utilitaristes qui n'estiment que le nombre de chevaux-vapeur qu'elles peuvent fournir en actionnant des turbines.

Il est probable que les artistes et les poètes auront beau faire : à mesure que la houille noire deviendra plus chère, que le besoin de force motrice deviendra plus intense, les réserves de "houille blanche" seront fatalement accaparées par l'industrie et forcées de fournir à l'homme tout le travail dont elles sont susceptibles.

Il n'y a que peu d'années qu'on a commencé à les réduire en servitude, et combien y en a-t-il déjà qui ont disparu dans les chenaux des usines !

Une puissante mine de 'houille blanche'; les rapides de Lachine.



On se dispute actuellement les chutes du Rhin, à Schaffhouse, ou plutôt ce qu'il en reste; le Gouvernement suisse a grand-peine à les préserver en alléguant l'attraction qu'elles représentent pour les touristes et le profit qui en résulte pour le pays.

On se dispute plus violemment encore, aux États-Unis, les chutes du Niagara que leur énormité ne suffirait nullement à préserver de la disparition complète si on laissait faire les impitoyables ingénieurs.

Le "Mouvement Géographique" de Bruxelles a dressé une liste des principales chutes d'eau que guette l'industrie de tous les pays; elles représentent une gigantesque source d'énergie; quelques-unes sont à l'abri des tentatives de la science—pour un temps; d'autres sont vouées à une prochaine utilisation.

La Californie possède une chute d'eau qui est la plus élevée du monde—c'est celle de Yosemite—et opère, en trois sauts, une descente de 900 verges.

La vallée où elle est située n'a été découverte qu'en 1851, et, par bonheur, elle a été érigée en parc national: c'est-à-dire qu'elle a été déclarée inviolable.

Elle doit demeurer dans l'état où la nature l'a placée pour témoigner de la physionomie originelle du pays. La chute est ainsi protégée contre les entreprises industrielles. Mais c'est là un privilège rare, et qui ne paraît garanti qu'à bien peu d'autres cataractes.

Il y a mieux, en Afrique et même dans l'Amérique du Sud, que les chutes du Niagara, bien que celles-ci aient passé longtemps pour les plus considérables du monde.

D'une part, il y a les chutes du Zambèze (Victoria Falls), qui sont deux fois plus hautes et deux fois plus larges.

De l'autre, celles de l'Iguassu, un affluent du Panama, qui ont cent et quelques verges de haut et plus de 2 milles de largeur.

Celles-ci sont aussi, puissantes à elles seules que toutes celles de la Scandinavie—un des pays du monde les plus riches en "houille blanche"—et dix fois aussi puissantes que toutes celles de l'Allemagne.

Si isolées qu'elles soient du monde civilisé, les chutes de l'Iguassu ne tarderont pas sans doute à être convoitées par des entrepreneurs.

Le Brésil et la République Argentine, dont l'Iguassu forme la commune limite, ont heureusement déjà prévu cette éventualité et se sont étendus pour l'écartier.

Quant aux chutes du Zambèze, elles sont déjà l'objet d'un compromis. Leur pouvoir est estimé à 35 millions de chevaux, le quintuple de celui du Niagara. La Victoria Power Company ne demande à en extraire que 150,000 pour son usage: le deux centième du total.

Il n'y a pas d'autres chutes dans le monde comparable aux précédentes. L'Asie, malgré ses montagnes colossales, en compte peu.

Le Congo, en revanche, est coupé de nombreuses cataractes qui, sur la largeur du fleuve, peuvent être rangées parmi les plus considérables du monde.

Les Stanley Falls comprennent différents degrés d'une hauteur totale de 50 verges sur 1300 de largeur. Elles ne tarderont pas, sans doute, à être exploitées.

Entre son embouchure et le Stanley-Pool, le fleuve offre des rapides—350 pieds de chute—qui peuvent fournir au total une force motrice bien plus considérable encore.

Le Nil est coupé de chutes qui, sans être

bien hautes, représentent aussi, grâce à leur volume, une puissance considérable.

Les chutes les plus profondes de l'Europe sont celles de Rjukan, en Norvège, dans la province de Telemarken.

La principale a 260 verges de haut. Les deux réunies, y compris les rapides intermédiaires, correspondent avec une dénivellation de 600 verges à un débit de 5,000 verges cubes par seconde.

Elles représentent une force de 250,000 chevaux et ont été complètement absorbées par les fabriques de produits chimiques.

La plus fameuse chute d'eau de la Suède, celle de Trolhata, a été également asservie par l'industrie

La plupart des chutes du pays sont dans le même cas : elles produisent de l'électricité et remorquent des trains.

La chute de Porjus a cédé à l'industrie 80,000 chevaux de force sur 250,000 qu'elle représente.

On espère sauver, pendant quelque temps au moins, la chute de Harsprong, à laquelle s'attachent tant de légendes et qui est une des plus fameuses du pays.

On remarquera que la puissance des chutes d'eau disponibles dans le monde est loin d'être illimitée.

Toutes leurs forces réunies suppléeraient difficilement à la force motrice que nous tirons de la houille solide le jour où celle-ci viendra à nous manquer.

LE BAISER DE JUDAS

(“Les Gouttelettes”)

Une lune sanglante au ciel noir s'allumait.
Les oliviers, bercant une étrange harmonie,
Paraissaient sangloter. Puis, comme une ironie,
Des voix chantaient au loin, tout près l'amour dormait.

Jésus pleurait du sang ; mais le ciel se fermait,
Laisant se consommer la grande félonie.
—Loin de moi ce calice !... Oh ! l'horrible agonie !
Le Dieu courbait la tête et l'homme s'abimait.

Dans l'ombre des rameaux l'Isariote approche
Il embrasse son Maître. Insensible au reproche,
Il saura le livrer comme il a su l'offrir.

Et maintenant il fuit dans la clarté douteuse...
Il fallait ce baiser d'une bouche menteuse,
Pour que l'amour comprit ce qu'il devait souffrir.

Pamphile LEMAY.

L'ŒUF BLEU

(Conte de Pâques)

Autrefois, mes enfants—si j'en crois Frère Jacques,
Moine fameux, cité par maints auteurs latins—
Les coqs de fer qu'on voit sur les clochers hautains
Pondaient un grand oeuf bleu tous les matins de Pâques,

Un oeuf bleu que guettaient, avec des yeux goulus,
Le riche en son manoir, le pauvre en sa bicoque;
Car celui qui pouvait le manger à la coque,
Au dire des savants, ne mourait jamais plus.

Or, dans un vague îlot d'une mer innomée,
Était un clocher blanc pourvu d'un coq hardi,
Qui, très correctement, pondait, le jour susdit
Un gigantesque oeuf bleu sur la foule affamée.

Mais l'on se disputait cet oeuf si fortement
Que jamais nul mortel ne put le faire cuire.
Quand les gens le voyaient tourbillonner et luire
Comme un astre d'azur tombant du firmament.

Tous se ruaient, les bras tendus, vers l'oeuf magique,
Bondissaient, se frappaient, s'écrasaient sans pitié;
Et l'oeuf du coq de fer, par mille mains broyé,
N'était plus qu'un semblant d'omelette tragique.

Un an, le choléra dévastant la cité,
Les insulaires, pris d'une frayeur extrême,
Se portèrent en foule et, dès la mi-carême,
Sous le coq qui pond l'oeuf de l'immortalité.

Ils se massèrent tous, en folles grappes noires,
A la place où l'oeuf bleu devait tomber; si bien
Qu'on ne vit plus, autour du coq aérien,
Que des houles de poings fracassant des mâchoires.

Vlin! vlan! Les coups tombaient contre les torsos nus,
Défonçant les thorax et décrochant des têtes;
Vlin! vlan! Et l'on croyait entendre des tempêtes
Au fond d'un bois humain plein de rameaux charnus.

Et les vainqueurs d'un jour installaient des échelles
Pour monter vers le coq et tendre leurs chapeaux;
Et des femmes grimpaient, couvertes d'oripeaux,
Ouvrant, pour cueillir l'oeuf, des capes de dentelles.

On s'assomma longtemps et sans répit aucun,
Cent hommes aux Rameaux survécurent à peine;
Le jeudi saint, l'on n'en vit plus qu'une quinzaine;
Et la veille de Pâques, il n'en resta plus qu'un!

Un seul, tout éclopé, d'après ce qu'on raconte
Il ouvrit, nonobstant, sa bouche avec ferveur,
Pour happer l'oeuf béni, l'oeuf divin, l'oeuf sauveur...
Mais il mourut, hélas! une heure avant la ponte!

Alors, le coq de fer pris d'indignation
Tendit sa patte gauche au-dessous de sa queue,
Pondit recueillit, l'oeuf à la coquille bleue,
Et le croqua lui-même avec componction.

Depuis lors, mes enfants—si j'en crois frère Jacques,
Moine fameux, cité par maints auteurs latins—
Les coqs de fer qu'on voit sur les clochers hautains
Ne pendent jamais d'oeufs, même le jour de Pâques.

JEAN RAMEAU.



Montre-Moi ton Nez... Je te Dirai D'Ou Tu Viens.

Par Louis Roland

AUJOURD'HUI, l'on procède par déductions en quantité de choses.

C'est la chiromancie qui prétend connaître l'avenir et le passé d'une personne d'après l'inspection des lignes de la main; c'est la phrénologie qui vous dira, d'après les bosses de votre crâne quel est votre caractère (soit dit en passant, cette science pourrait peut-être mieux dire, par l'inspection des bosses du crâne d'un mari, quel est le caractère de sa femme...), c'est aussi quantité d'autres procédés, tous infailibles naturellement et meilleurs les uns que les autres.

Les uns veulent deviner le caractère d'un fumeur par la façon dont il tient son cigare; d'autres, le caractère d'une demoiselle par l'usure de ses semelles de chaussures; d'autres enfin... mais je n'en finirais pas si je voulais.

Il y a sans doute du vrai dans certaines remarques; d'autres, cependant ne méritent pas plus de fixer l'attention que les savantes prédictions de tireuses de cartes et de liseuses de marc de café, lesquelles vous prédiront sans hésitation, ce que vous ferez dans dix ans mais sont com-

plètement incapables de savoir ce qui leur arrivera à elles le soir même...

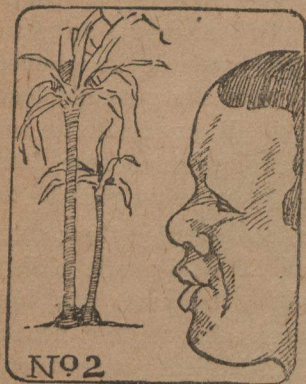
Je laisserai donc dans l'ombre qui leur convient tous ces procédés bons tout au plus à amuser les enfants pour puiser dans le tas un nouveau genre d'observation qui ne manque ni d'originalité, ni de justesse.

J'ai donné, comme titre, à cet article "Montre-moi ton nez... je te dirai d'où



Nez aquilin. Pays froids.

tu viens". N'allez pas comprendre par là que j'ai l'intention de passer en revue tous les nez de la création afin de dire, à



Nez des pays torrides.

ceux qui sont trop rouges, qu'ils sortent du bar...

Non; je ne m'occuperai que de quatre sortes de nez, les quatre "pitons" principaux autour desquels évolue toute la gamme des appendices nasaux qui en dérivent, depuis le petit nez moqueur du trottin jusqu'à la majestueuse excroissance en forme de patate que certains arborent avec orgueil au milieu de leur faciès.

Done, il y a quatre sortes principales de nez:

La première comprend les nez aquilins, de grandeur respectable sans être exagérée et solidement plantés au milieu du visage. Ils appartiennent aux races qui vivent dans les pays habituellement froids quoique n'appartenant pas à la zone glaciale.

La deuxième catégorie nous fait voir le contraire de la précédente. C'est un nez "épaté", en pied de marmite, à peu près aussi gros que long et qui avec les lèvres lippues, caractérise immédiatement le pays des nègres où le soleil vous brûle littéralement la peau.

Le contraste est frappant; la différence entre ces deux organes est aussi considérable que celle qu'il y a entre les climats.

Les deux autres espèces ne sont déjà en quelque façon que des intermédiaires.

Voici (No 3) le nez des pays tempérés; c'est l'organe normal, ni trop grand, ni trop petit. Il n'y en a pas de trop et il y en a suffisamment; c'est comme pour la chaleur et le froid dans le pays de son possesseur.

Enfin (No 4) un nez ou plutôt un commencement de nez... Si la trop grande chaleur est nuisible au développement de cet accessoire utile, le trop grand froid paraît également ne pas lui être défavorable.

Ce numéro quatre est un nez d'Esquimaux; s'il vient à geler, au moins la perte n'est pas grosse.

Il existe encore, naturellement, quanti-



Le nez normal. Pays tempérés.

té d'autres nez; il y a les camards, les camus et les busqués, les bourbonniens, les tombants et les retroussés, ceux en bec

d'aigle, en trompette et ceux en patate, les rouges, les blancs et les violets, les glabres et les poilus, etc., etc.



Nez d'Esquimau. Zône glaciale.

Ceux-là ne spécifient pas des races diverses mais souvent un croisement de races tellement complexe qu'on y perdrait son nez à vouloir en rechercher l'origine...

Il y a aussi les gens qui ont le nez creux et que d'autres qui ne voient pas plus loin que leur nez... d'autres qui ont mauvais caractère car à chaque instant la moutarde leur monte au nez ce qui ne leur empêche pas de se trouver souvent nez-à-nez avec des gens qui leur rient au nez ce qui fait qu'ensuite ils les ont dans le nez et, à l'occasion leur ferment leur porte au nez avec un pied de nez...

Il y a les nez qui coûtent cher à mettre en couleur... ainsi que je le dis plus haut, si ceux-là n'indiquent pas l'origine de leur propriétaire, ils font néanmoins connaître d'où il vient plus souvent qu'à son tour.

Une dernière classe de nez pour finir et que je ne souhaite naturellement à aucun de mes amis les lecteurs: le nez cassé. Celui-là indique, sans possibilité de s'y tromper, que son possesseur vient de se mêler de ce qui ne le regardait pas.



L'AMOUR ET LE COEUR



—Alors, tu es décidée à épouser le vieux Saedor, ma fille?

—Sûr! Tout ce qu'il y a de plus décidé!

—Dis moi 'pas! Un homme si vieux, si laid et bossu par-dessus le marché..

—Je serai franche, maman; je l'aime simplement pour deux choses: sa grosse fortune et son mauvais coeur.

—Son mauvais coeur!!... mais petite malheureuse es-tu folle?

—Au contraire, comprends donc: il a un mauvais coeur... une maladie de coeur incurable... alors, il peut passer d'un jour à l'autre subitement...



EN ITALIE ET EN ABYSSINIE

A Florence



EN 1099, lorsque les Croisés assaillirent et prirent Jérusalem, les Italiens, au nombre de deux mille cinq cents, qui montèrent à l'assaut, avaient pour chef Pazzo, de la noble famille des Pazzi, qui fournit tant

d'hommes illustres à la Toscane.

C'était un guerrier d'une haute stature et d'un courage à toute épreuve.

Le premier, il planta son étendard sur les murailles de la Ville sainte, et ses prouesses avaient à ce point enthousiasmé les preux chevaliers qui combattaient à ses côtés, que Godefroy de Bouillon lui ceignit le front de la couronne murale, lui accordant d'écarteler ses armes des cinq croix et des trois dauphins de la

maison de Bouillon, lui octroyant, de plus, trois pierres venant du Saint-Sépulcre, pierres qui jouissaient du don merveilleux de lancer des étincelles le jour du samedi saint.

Cependant le contingent d'Italiens, ou du moins une partie, retraversa les mers, et Pazzo dei Pazzi fit à Florence une entrée triomphale, monté sur un char.

En mémoire des hauts faits de leurs compatriotes et de leur capitaine, les Florentins instituèrent une fête populaire le jour du Samedi saint.

Un bûcher dressé sur la place du Dôme était enflammé au moyen des pierres du Saint-Sépulcre; c'était alors en Orient, et ce l'est d'ailleurs encore, dans nombre de localités, une coutume d'allumer des feux de joie la veille de Pâques.

Voilà, telle qu'elle existe pour les gens simples, la légende du "Scoppio del carro".

Depuis bien des années la fête du Sa-

Le Samedi

Magazine Hebdomadaire Illustré

40 pages de texte humoristique, sentimental,
dramatique et instructif.

Plus de soixante gravures par numéro.

Les plus beaux romans d'auteurs célèbres.

Concours avec beaux prix, etc.

En vente chez tous les dépositaires ou chez les Edit-Propriétaire,
Poirier, Bessette & Cie., 200 Blvd. St-Laurent, Montreal

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$2.50 pour un an, \$1.25
pour six mois (Montréal et banlieue excepté) d'abonnement au
Samedi.

Nom . . . M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité) . . .

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200, Boul.
St-Laurent, Montréal.

medi saint n'est plus tout à fait ce qu'elle était à son origine. Hélas! les trois pierres miraculeuses ont vieilli, leurs feux sont éteints; il a donc fallu modifier un peu les détails de la fête.

Du grand autel de Santa-Maria del Fiore part un câble léger qui aboutit à un bûcher dressé en face de la grande porte de l'église.

Ce câble sert de guide à une colombe qui, mise en mouvement, chargée d'artifices allumés à l'intérieur de l'église, va incendier le bûcher. Ce bûcher est une reproduction plus ou moins fidèle du char de Pazzo dei Pazzi.

En tout cas, c'est bien la copie exacte du char que, par ordre de la seigneurie, construisit vert 1100 maître Andrea, charpentier au pont della Carraia, char qui tient du catafalque et du lutrin. Il portait sur une de ses faces cette inscription:

"Ce char sera, à l'anniversaire de chaque samedi saint, transporté sur la place de Santa-Reparata par quatre boeufs ornés de branches d'olivier et de rubans, afin d'assister à une messe pendant laquelle une colombe fera éclater des bombes fournies par la commune en l'honneur de la religion et de Pazzo dei Pazzi. Celui qui lui causera dommage ou lui infligera dégradation sera saisi par les gardes de l'autorité et recevra cinq coups de corde."

Ainsi se trouve justifié le nom de cette fête populaire, "lo Scoppio del carro" (l'embrasement du char). Cette colombe et ce char sont des trouvailles charmantes: ce qu'anime le goût florentin est toujours aimable.

Aujourd'hui, veille de Pâques, le ciel est pur et la tramontane souffle fraîchement. C'est pour un temps comme celui-ci que les Toscans ont créé cette expres-

sion qui dans leur bouche revient si souvent: "tira vento". Le vent et la poussière sont en effet les deux plaies de Florence.

Neuf heures: devant le maître-autel de la petite église des Saints-Apôtres, entouré de son clergé, le "parroco" (curé de la paroisse) s'apprête à tirer des pierres du Saint-Sépulchre le feu sacré. Dans une bourse de soie il puise une pierre, la frotte contre un briquet, enflamme un morceau d'amadou, puis une mèche souffrée avec laquelle il allume une petite lanterne.

Cette lanterne surmonte une sorte de crosse en cuivre et en fer à double volute, fort ouvragée, de l'époque de la Renaissance. Quant aux pierres miraculeuses, ce sont de simples silex pyromaque communément appelés "pierres à fusil".

Assurément elle n'ont point été prises dans le revêtement du Saint-Sépulchre, mais probablement dans le sol pierreux et rocailleux qui jadis l'entourait.

On ne peut nier qu'une certaine déception n'accompagne d'aussi pauvres moyens; mais la bonhomie italienne dans les choses de la religion s'y montre avec toute sa simplicité. Personne parmi les assistants ne semble s'étonner de ce que les pierres du Saint-Sépulchre soient de vulgaires cailloux, et qu'il faille les battre ferme et longtemps pour en tirer le feu divin.

Alors un petit cortège se forme et, grossi pendant son trajet, se dirige vers le Dôme, où il apporte la flamme qui devant les autels brûlera toute l'année.

Déjà le Dôme est plein de fidèles. Dans le chœur formé de glaces où siège le clergé, s'élève un mât surmonté d'une colombe qui, tout à l'heure enflammée, s'é lancera par une pièce d'artifice le long

ABONNEZ - VOUS
 — A —
LA REVUE DE LA MODE
 Le Seul Journal de Mode en Français
 POUR
50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux, Recettes de Cuisine.

AVIS IMPORTANT

Les abonnées seulement ont droit pour chaque achat de patrons à un **COUPON PRIME** d'une valeur de 5 cents à échanger contre des articles de fantaisie. (Catalogue de Prime adressé gratis.)

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No. Spécimen de la **REVUE DE LA MODE** à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

LA REVUE POPULAIRE,
DEPARTEMENT DES PATRONS,
200, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTREAL.

COUPON-MODE 'REVUE POPULAIRE'

Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse
.

du câble-guide pour aller embraser le char amené sur la place de la cathédrale.

Cette place regorge de curieux; quelques privilégiés ont trouvé asile dans l'exquise "loggietta" du Bigallo.

Précisément à ce moment le cardinal-archevêque se rend au Dôme du Baptistère, où il a béni l'eau lustrale; il marche allègrement au milieu de la pompe liturgique; un prodigieux concours de chanoines, de diacres, de sous-diacres et de lévites l'accompagne. Ce cortège fend la foule des contadins et contadines. Il s'agit, pour les gens de la campagne, de constater "de visu" si le char éclatera avec succès et si la colombe exécutera régulièrement son trajet d'aller et retour, car de la réussite de ces deux opérations dépend la richesse des moissons; c'est pour le populaire un horoscope infaillible.

Midi moins le quart, la foule s'émeut. Tout à coup un bruit de poulie traverse les airs et la colombe sortant de l'église touche au char pour rentrer dans le Dôme aussitôt. Cependant, si court qu'il ait été, le contact de la colombe a enflammé le char. Ses quatre faces font feu à la fois; les détonations emplissent la place, qu'une fumée épaisse obscurcit.

Ce n'est plus un inoffensif lutrin, c'est un vaisseau de haut bord qui se ceinture de mitraille; puis un peu de calme, et voici que, grâce à la collaboration discrète d'un pompier, la canonnade reprend de plus belle.

Elle s'éteint, le char a bien brûlé, la terre féconde livrera ses moissons.

Chez le Négus

La Semaine sainte s'appelle, en Abyssinie, la "Semaine de la Souffrance".

Tant qu'elle dure, les églises ne désespèrent pas. On y prie, autant dire jour et nuit; il faut, en effet, avant que Pâques se lève, que le clergé de chaque paroisse, sinon chaque fidèle zélé, ait lu ou psalmodié tout l'Ancien Testament, tout le Nouveau, sans compter les gloses essentielles de quelques docteurs et les épîtres de quelques apôtres.

Le mercredi saint, les prêtres vont en procession couper, au bord du plus prochain marécage, des jones longs et plats qu'ils nouent en verges, qu'ils enveloppent dans des étoffes précieuses et qu'ils placent ensuite sur l'autel, en long, devant le tabernacle "afin que toute la prière tombe dessus".

Le vendredi saint, on déplace ces pieux faisceaux (ils sont censés représenter la brindille verte que la colombe rapporta aux passagers de l'arche), on les dépose au pied d'une croix de supplice érigée à la porte de l'église. On crie, cinq cents fois, vers les quatre points cardinaux: "Kyrie eleison!"

On veille la nuit entière, dans le jeûne, dans les exaltations; enfin, à l'aurore, la voix d'un jeune diacre s'élève en chant d'alouette.

Elle module, dans le silence:

—Le Seigneur a fait la paix par sa Croix...

C'est, alors, sur tous ces prêtres, ces moines, ces croyants, que le jeûne et l'oraison épuisent depuis des jours, comme une chute de rosée. On se félicite, on se donne le baiser de paix. Le règne du Dieu Vengeur est fini; les jours de la Grâce et du Pardon recommencent. On délie les bottes de jones, symboles de cette renaissance; on les distribue aux assistants; on va les porter dans les maisons. Ceux et celles qui les ont reçues les

Abonnez-vous à
La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré de 132 pages
 pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,
 200, Bld St-Laurent, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouvez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois (Montréal et banlieue excepté) d'abonnement à la **Revue Populaire**.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

nouent en bandelettes autour de leurs fronts et de leurs chevelures noires.

Mais il reste à chaque église à accomplir un devoir qui, pour elle, est un honneur: elle va se mettre en route, dans la gloire de ses ornements sacerdotaux, de ses chants et de ses musiques, pour venir apporter à l'empereur le jonc de la Miséricorde. Ce sera la cérémonie magnifique qui couronnera ce jour de réjouissance.

Des fauteuils ont été disposés pour les ministres et leurs suites sur l'estrade royale, à gauche du trône. La droite est occupée par le premier personnage religieux du pays, l'"Aboun".

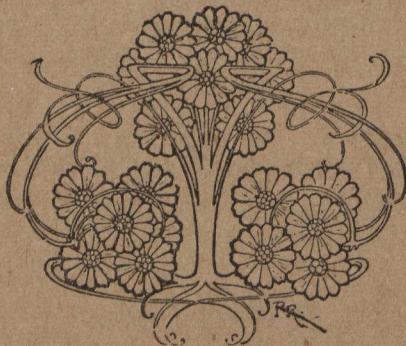
Alors, trois prêtres avancent de face, tenant d'une main le "sénasel", cette étrange castagnette métallique qui semble un mors avec sa gourmette. La main droite élève les cannes sacrées; elle les pointe vers le trône, comme si elles visaient l'empereur immobile et assis. Trois autres prêtres leur font vis-à-vis. Les deux groupes finissent par se traverser, exactement comme dans notre pas-de-quatre. Alors, les battements de mains à bras tendus, moitié supplication, moitié

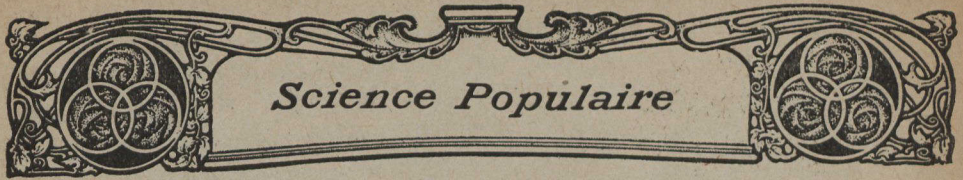
soutien de la mesure, accompagnent, de plus en plus rapides, les chants et les balancements rythmiques. Le jeûne et la musique surexcitent tous ces hommes; les tambourinaires tournent sur place; ils se renversent en arrière; ils laissent tomber leurs instruments.

L'empereur descend solennellement de son lit de parade. L'Aboun se porte à sa rencontre. On les entoure de voiles tandis que le monarque baise la croix que lui présente son prêtre.

C'est fini. Modestement assis sur la dernière marche du trône, comme un chrétien qui vient de faire l'acte d'humilité et qui se range parmi ses frères, le roi des rois reçoit le jonc de la délivrance. C'est dans cette posture qu'il accueille les vœux des ministres, de ses invités, de ses fonctionnaires, tandis que le flot des prêtres s'écoule dans un parfait silence, et que, seuls, dans les hauteurs, les échos de la halle immense, ébranlés par tant de chants, se renvoient encore les dernières vibrations de la prophétie de Raguel:

"Son royaume sera pour les enfants de ses enfants."





Les Coiffures Extraordinaires

— o —

LES cheveux contribuent beaucoup à donner aux diverses races leur physiologie spéciale, bien qu'ils ne diffèrent entre eux que par des caractères infimes et mêmes difficiles à bien spécifier dans une description.

On distingue ordinairement quatre variétés principales de cheveux quant à leur aspect et à leur nature : cheveux "droits, ondes, frisés," et "crépus" ou "laineux". Il est facile de se rendre compte à simple vue des aspects particuliers de ces variétés.

Les cheveux droits ou lisses sont ordinairement longs et tombent lourdement en plaques sur les côtés du crâne : tels sont les cheveux des Chinois, des Annamites, des Mongols, des Indiens de l'Amérique.

Les cheveux droits sont ordinairement raides et gros, mais on en trouve parfois d'assez fins, par exemple chez les Finnois occidentaux ; il est vrai que dans ce cas ils ont une tendance à devenir ondoyants.

Les cheveux "ondés" ou "ondulés" dessinent une longue courbe en spirale incomplète d'une extrémité à l'autre ; on les dit "bouclés" quand ils présentent un enroulement à l'extrémité. L'ensemble de la chevelure offre un aspect ondulé assez agréable ; nous ne citerons comme exem-

ple que certaines femmes blondes écossaises.



Cheveux frisés. (Guerrier Papou)

Ce type d'ailleurs est très répandu parmi les Européens bruns ou blonds. Dans le type "frisé", le cheveu est enroulé en



Cheveux en cordes (Tasmanien).

plusieurs tours formant des anneaux successifs. Tels sont les cheveux des Australiens, des Nubiens, de certains mulâtres, etc.

Enfin, le type de cheveux "laineux" ou "crépus" est caractérisé par des tours excessivement étroits; les anneaux sont très rapprochés, nombreux, bien roulés et s'accrochent souvent les uns aux autres, formant des touffes ou des boucles, le tout rappelant un peu extérieurement la laine de mouton. Ce type comporte deux variétés.

Quand les cheveux sont relativement longs et leurs boucles assez larges, la chevelure prend l'aspect d'une toison continue comme chez certains Mélanésiens ou chez la plupart des Nègres. Mais quand les cheveux sont courts et à boucles très étroites, ils ont une tendance à former, en s'enchevêtrant, de petites touffes dont les dimensions varient de la grosseur d'un pois à celle d'un grain de poivre; ces touffes sont séparées par des espaces qui

paraissent nus (cheveux en grains de poivre). Ce type de chevelure est répandu chez les Hottentots et les Boschimans; mais la plupart des Nègres l'ont dans leur enfance, et même à l'état adulte, dans certains endroits, vers les tempes, au front, bref partout où les cheveux restent très courts.

Quand les cheveux divergent en tous sens, on dit que l'on a affaire à une tête "en vadrouille"—terme un peu bizarre, mais scientifique.

Quelquefois, les cheveux forment de véritables cordes et ressemblent alors beaucoup aux poils de certains caniches. C'est ainsi qu'ils étaient chez les Tasmaniens que la civilisation (?) a fait disparaître de la surface du globe.

La coiffure et la barbe donnent aux sauvages des aspects bien particuliers et



Australien de Port-Lincoln.

qui frappent quand on les voit pour la première fois. Mais si quelques-uns laissent pousser leurs cheveux tels quels, les

nouent d'une manière plus ou moins fantasmagorique.

Regardez par exemple ce naturel de la



Naturel de la baie de Humboldt.

baie de Humboldt avec ses cheveux noués par grosses touffes rondes, y a-t-il quelque chose de plus étrange?

Les grandes dames d'Abyssinie, qui accordent peu d'attention à leur toilette — une toge blanchie à long plis et quelques colliers forment en tous temps leur parure — ont, par contre, un soin excessif de leur chevelure.

Elles lui donnent un arrangement qui rappelle assez exactement la légendaire coiffure des sphinx égyptiens.

Comme leurs cheveux sont plutôt rébarbatifs, il leur faut subir de longues préparations avant de prendre docilement la forme qu'on leur impose.

Ainsi, lorsqu'une dame abyssine a résolu de confier pour une journée sa tête à la servante qui remplit les fonctions de coiffeuse, elle commence par envoyer qué-

rir au marché une livre de beurre frais.

Elle s'assied alors en plein soleil, posant, sur le sommet de sa tête, ce produit de la baratte.

Les ardents rayons ont tôt fait d'accomplir leur oeuvre, et les cheveux, abondamment imprégnés de matière fondue, n'attendent plus que le coup de peigne.

Chez les Fantis de la Côte-d'Or et de la Guinée, le métier d'artiste capillaire n'est point une sinécure: Les cheveux y sont arrangés de la façon la plus bizarre.

Une femme, chez les Fantis, de même que chez les Achantis, ne peut pas se coiffer seule; si pauvre qu'elle soit, il lui faut avoir recours à l'assistance d'une voisine.



Négresse du Yankah.

J'attire votre attention sur le gracieux arrangement que les négresses à demi civilisées du Yankah (Côte d'Or) donnent à leurs cheveux.

Elles s'enveloppent le sommet de la tête dans une écharpe de soie multicolore, laissant au-dessus du front un espace qui laisse apparaître un noeud de cheveux.

Plus pittoresques sont les coiffures des femmes de la Côte d'Ivoire.

Dans certaines tribus les cheveux sont

tressés de façon à figurer une pyramide, qui rappelle, de fort loin, il est vrai, les monumentales coiffures des Françaises du XVIII^e siècle.



Baloundos.

Dans d'autres, les cheveux présentent trois colonnes torsées, semblables aux cornes de gazelles.

Chez les Zoulous, l'usage veut que la coiffure d'une femme indique son état civil. si elle est jeune fille, femme mariée ou veuve.

Dans le premier de ces trois cas, les cheveux affectent une curieuse forme de cône tronquée: on dirait qu'une jeune Zoulou s'est couvert la tête avec un pot à fleurs!

L'effet est d'autant plus disgracieux que les tempes, la nuque et le sommet du front sont rasés de près.

Signalons aussi les étranges coiffures des femmes chez les Baloundos, puissante peuplade du Congo belge.

Séparés en fines tresses à intervalles réguliers les cheveux retiennent autour de la tête un cercle de fer qui, sous l'ardent soleil, donne l'illusion d'une auréole. Et il est d'autres femmes baloundos qui arrangent leurs cheveux crépus de telle façon, qu'elles semblent porter sur le front deux massives cornes de buffle.

Chez les Peaux-Rouges, les hommes portent toujours les cheveux plus longs que les femmes. Et ce sont les premiers qui exhibent généralement chignons et peignes.

Les nattes des femmes sont courtes et tressées simplement, tantôt ornées de bijoux d'argent, comme chez la Sioux, tantôt nouées bout à bout derrière le cou, comme chez les Indiennes de Vancouver. Les femmes du Sacramento s'écartent de cette mode en se façonnant un casque primitif, agrémenté de plumes et de brindilles.

Les Haïtiennes bien que de sang africain et dotées de chevelures laineuses et crépues, n'hésitent pas à mêler à leurs courts cheveux de négresses de longues tresses importées d'Europe, ce qui produit un effet des plus comiques.

En Asie, les cheveux ne demandent point les complications chères aux Africaines, et les modes capillaires en usage parmi les femmes d'Asie ne sont, en somme, que des variantes de ces deux systèmes: la natte et la chevelure éparse et flottante.



Indienne Sioux

La Chinoise porte, en général, la natte finement tressée, tandis que la Japonaise tire un parti plus intelligent de cette

beauté essentiellement féminine qu'est la chevelure: les Françaises de l'Extrême-Orient, puisque c'est le surnom que l'on a décerné aux sujettes du Mikado, savent tordre leurs épais cheveux noirs en des chignons fantastiques, mais coquets.

Les Birmans, qui, à tort ou à raison, passent pour avoir les plus beaux cheveux de la terre, les laissent retomber sur leur dos ou sur leur poitrine en longues traînées qui atteignent souvent le jarret ou même la cheville.

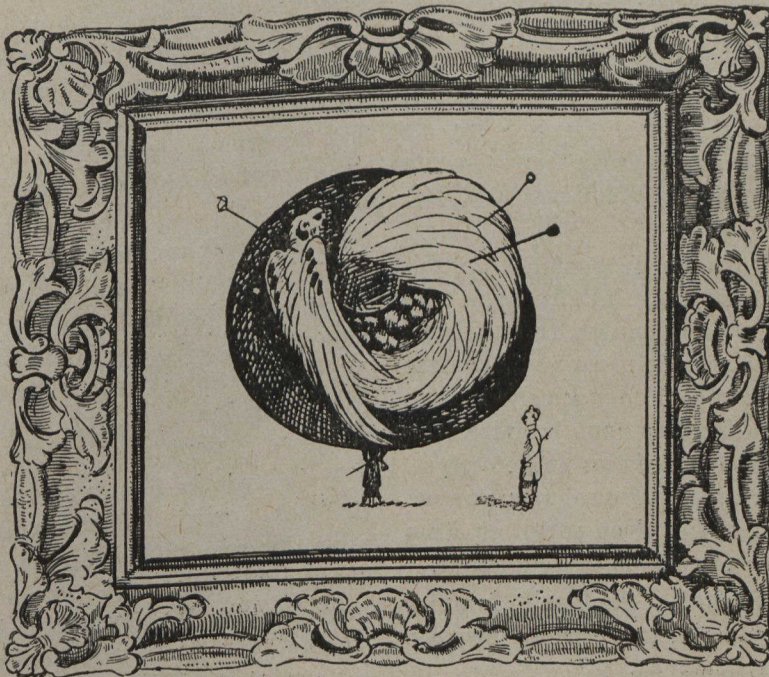
Elles ne les relèvent d'aucun ornement coûteux, et les princesses de sang royal donnent l'exemple de cette belle simplicité en piquant dans leurs chevelures au-dessus du front, une fleur sauvage.

Tout cela prouve que la femme, en quelque contrée que ce soit, à quelque race



Birmane.

qu'elle appartienne, manifeste partout et toujours la même préoccupation: celle de plaire!





Un Mariage en Russie

— o —

DANS certains pays, de touchants usages sont conservés.

Par exemple, en Russie relativement au mariage, certaines coutumes méritent une description qui intéressera certes nos lecteurs.

Voici, d'après un témoin oculaire, comment les choses se passent.

Je venais de terminer mes négociations avec Ivane Pétrovitch Féodoroff "staroste" (maire, littéralement: l'"ancien") du village d'Ivanovo. Il s'agissait d'obtenir de lui un certain nombre de paysans pour travailler aux terrassements du chemin de fer à Wladimir à Nijni-Novgorod.

Après l'absorption de quelques douzaines de verres de thé, l'affaire avait été conclue. Les arrhes données, trois baisers, à pleine bouche, avait paraphé ce contrat sommaire et scellé l'engagement verbal, mieux que n'auraient pu le faire dix feuilles de papier timbrées et notariées.

La porte s'ouvrit. Un robuste garçon, de vingt-deux ans environ surgit et, à ma vue, s'arrêta net, timide et rougissant.

—C'est "Sacha" (diminutif familier d'Alexandre), me fit le staroste—mon fils.

Le jeune homme me salua profondément et vint baiser la main de son père.

—Un bon enfant—ajouta Ivane Petrovitch. Je le marie dans un mois. Veux-tu venir à la noce?

J'avais depuis si longtemps l'envie de voir de près une de ces noces paysannes, dont on m'avait tant vanté le caractère original, que j'acceptai l'invitation sans me faire prier. Je n'habitais qu'à cent verstes de là, à Kovroff.

Sur un signe du père, Sacha sortit et pendant que le coup de l'étrier se vidait, sous la forme d'un flacon de "vodka" (alcool de grains), le staroste me conta succinctement l'histoire du mariage de son fils.

Sacha avait rencontré "Avdotia" (Eudoxie) dans une "posidiétki" (veillée des paysannes). Pendant que les femmes réunies filaient et bavardaient, les regards des deux jeunes gens s'étaient souvent cherchés; leurs coeurs s'unirent sans qu'ils se fussent parlé.

Mais Avdotia, fille de la veuve d'un petit "tchinowik" (fonctionnaire), n'avait pour dot que sa beauté, sa vertu et le charme que dégageait toute sa florissante personne. Or, les paysans de Russie, tout comme ceux de bien des pays, trouvent cet apport insuffisant pour assurer le bonheur de la communauté.

Les amoureux s'étaient revus. Les lèvres avaient laissé passer le secret des coeurs.

Un jour Sacha osa supplier son père de lui donner celle qu'il aimait pour femme. Il essuya un refus énergique.

Depuis lors Advotia se désolait et Sacha dépérissait si visiblement, qu'Ivane Petrovitch eut des remords et, comme il adorait son fils, ces remords l'amènèrent à penser qu'après tout, à défaut de fortune, la belle fille apporterait dans le ménage son amour du travail, sa robuste santé et un gentil caractère qui rendrait heureux son Sacha.

Après avoir mûrement pesé le pour et le contre, en bon homme qu'il était, il avait consenti à l'union des jeunes gens.

Ce soir-là, la bénédiction du ciel illumina l'humble maisonnette où la veuve et sa fille, agenouillée devant l'"icône" (image sainte), disaient leur reconnaissance à cette bonne Vierge de Kazan si ardemment implorée et qui semblait sourire à leur bonheur du fond de son cadre doré.



Fidèle à ma promesse, je suis à Ivanovo.

Depuis huit jours, l'"isba" de la veuve n'a pas désempi. Les amies d'Advotia y ont cousu son trousseau, brodé les chemises, les taies d'oreillers, les mouchoirs.

Elles lui ont fait un beau "sarafane" (robe russe à bretelles) en percale, avec des fleurs vertes et bleues sur fond rouge.

La mère a vendu la montre d'or du défunt pour acheter à sa fille des boucles d'oreille et un collier de perles de toutes couleurs; puis aussi des pâtisseries, du pain d'épices, des caramels pour servir, avec le thé, à toutes les travailleuses, bavardes et altérées.

Le "samovar" a bouilli pendant toute la semaine, sans interruption.

Bien que le coeur d'Advotia bondisse sous la joie qui l'emplit, elle n'a pas cessé de se lamenter et de faire des efforts continus pour amener des larmes à ses yeux. Car l'usage veut que la fiancée se désole, ostensiblement, à la veille de quitter le toit maternel.

Elle a épuisé toute la gamme des chan-



Les amoureux s'étaient revus

sons innombrables que la poésie populaire russe a mises au service des "niévies-ti" (fiancées).

Elle a gémi: "Allez!ô mes compagnes! courir par les bois et les prés, au fêtes printanières et cueillir les fleurs parfumées; moi, je me flétrirai dans la maison étrangère avec un père et une mère dont le sang n'est pas le mien!"

Et les compagnes lui ont répondu par des lamentations de circonstance: "Il faut commander à ton coeur et à tes yeux.

Apprends à souffrir. Sois douce, patiente, empressée, courageuse; car tu devras faire l'ouvrage des étrangers."

Sacha lui a envoyé les cadeaux d'usage: des rubans, des colliers, des étoffes bariolées, des perles de verre, du savon, des souliers; elle a dû éteindre l'éclair joyeux de son oeil et répondre, pour tout remerciement, par une strophe plaintive: "Ah! ma mère, pourquoi m'échanges-tu contre ces présents dont la vue double ma peine"?

Quand les fiancés sont en présence, Sacha doit se montrer froid et compassé, et Avdotia continuer son rôle de pleurnicheuse.

Les compagnes s'amuse, par contre, et donnent libre cours à leur gaieté folle.

Elles raillent le couple à l'air contrit, et lutinent le "dronjka" (garçon d'honneur) boute-en-train de la noce qui sert de cible aux traits malicieux et aux propos, parfois très libres, des jolies rieuses.

La veille du mariage, les fiancés prennent le bain traditionnel.

Les amis de Sacha entourent la maisonnette où il fait ses ablutions et jouent de l'accordéon ou de la "balalaïka" (guitare à trois cordes) jusqu'à ce qu'il sorte.

Avdotia, de son côté, est avec ses compagnes qui la baignent et la flagellent doucement avec des branches de bouleau,— tout en chantant comme d'habitude.

Le soir, on s'est réuni chez la veuve. C'est la veillée des larmes.

Toutes les belles choses confectionnées à l'"isba" ou envoyées par le "génikh" (fiancé) sont enfermées dans un grand coffre, préalablement béni par le pape.

Et les chants continuent toujours, et Avdotia ne cesse de se lamenter, et Sacha ne permet pas un sourire à son visage renfrogné.

Mais quand, à la dérobee, ils peuvent échanger un regard, quelle éloquence

bien la revanche prochaine de ces cruels préliminaires!

On a soupé. Des platées de "kacha" (gruau), de nouilles, de fromages à la crème, sont englouties avec l'aide de "vodka", de "krass", d'hydromel et de bière.

Les fiancés regardent; ils ne mangent pas; le terrible usage le défend. D'ailleurs, l'émotion leur couperait l'appétit.

Le matin du grand jour, les parents des fiancés échangent le "khleb-sol" (le pain et le sel) représenté par des présents divers; nombreux, ceux d'Ivane qui est riche; modestes, ceux de la veuve.

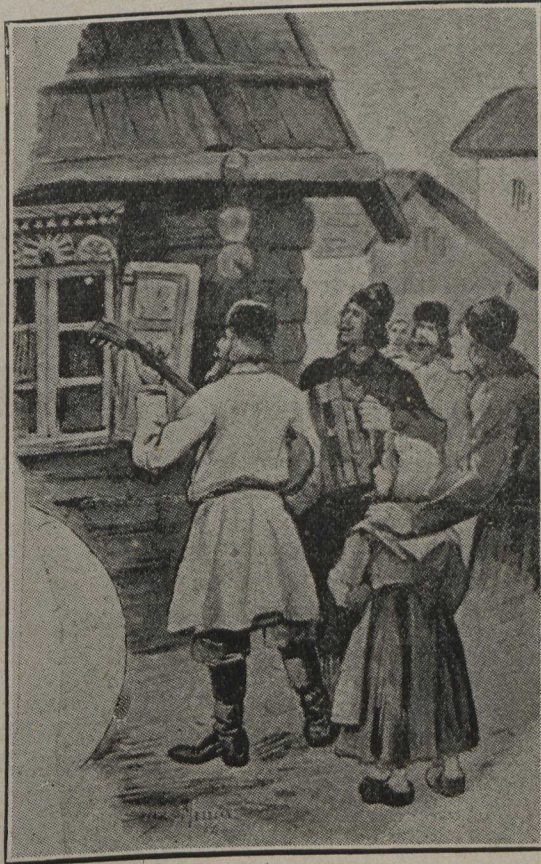
On procède à la toilette de la mariée. La belle chevelure d'Avdotia est entre les mains des femmes qui chantent en la tressant; et cette chanson,—qui rappelle aux unes le jour où le bonheur était pour leur propre compte et qui donne aux autres l'envie de le connaître, — cette chanson leur cause un tel attendrissement que toutes se mettent à fondre en larmes, sans pour cela interrompre leur mélodie. Les sanglots modulent de trilles bizarres les jolis couplets de la Tresse.

C'est leur dernier jour de liberté à ces beaux cheveux!

Dès qu'Avdotia aura revêtu la coiffure de la mariée, elle ne pourra plus se montrer en public, tête nue. Ce ne serait pas convenable.

On lui a passé le "sarafane" en percale, à fleurs multicolores. Ici, nouveau couplet de circonstance, larmoyé par la pauvrete: "Hélas! ce n'est pas pour que j'aie danser dans la prairie, que vous me parez ainsi! C'est pour aller à l'église du bon Dieu, subir mon sort!"

Sacha et ses amis arrivent alors, en clamant des refrains dont toute mélancolie est exclue, et font irruption dans l'isba.



Les amis entourent la maison.

Le garçon d'honneur demande à la veuve de lui livrer sa fille.

Celle-ci se prosterne aux genoux de sa mère et, fondant de nouveau en larmes (je me demande d'où elle peut en tirer une telle quantité) elle touche le plancher du front et chante: "Que m'importent les honneurs et les richesses! Je ne veux que ta bénédiction, ô ma mère!"

Puis tous les assistants la bénissent, moi aussi.

Une heure auparavant, pour Sacha, la même cérémonie a eu lieu chez le "staroste".



En route pour l'église!

On s'empile dans les "télègues (chariots) et, tout le long du chemin, c'est un charivari d'exclamations, de cris fous: "Gare!... Place!... Hourrah!... Gloire au prince! Gloire à la princesse! (Les fiancés ont droit à ces titres éphémères pendant toute la journée.)

Enfin! le pope les a bénis. Ils sont époux.

Avdotia a mis sur sa tête le "pavoïnik" (coiffure en diadème appelée aussi "kakoschnik".)

Les mariés se rendent chez le "staroste", qui les attend, tout ému et impatient, au seuil de sa porte. Les père et mère n'assistent pas à la bénédiction de l'église.

Les garçons versent sur la tête de l'heureux couple un petit sac d'avoine. c'est

l'image de l'abondance qui devra régner dans la maison.

Et puis, à table!

Si notre Gargantua revenait sur cette terre et qu'il vit un repas de noce russe, il s'ébaudirait, attendri, et serait capable de se faire naturaliser sujet du tsar.

Avant de commencer l'assaut des montagnes de victuailles, Avdotia coupe les parts de chacun dans un immense pâté, dit le pâté de noce. C'est l'inauguration du rôle de bonne ménagère qu'elle devra remplir dorénavant.

On n'entend plus que le bruit formidable des mâchoires, des couverts et les choes de verres qui se remplissent sans cesse de bière ou de vodka, voire de champagne, que le "staroste" a fait venir de Nijni-Novogorod.

On porte des santés, on pousse des hourras, on casse de la vaisselle. Nos mariés ne pleurent plus, mais ne s'amuse pas trop, car l'impitoyable usage ne veut pas qu'ils mangent encore.

Heureusement qu'une collation les attend dans l'appartement d'à côté, où ils viennent de disparaître.

Tout le monde est gris.

Le "staroste" me reconduit à ma chambre ou je le reconduis à la sienne; nous n'avons jamais pu nous mettre d'accord sur ce point, le lendemain, et je m'endors, la chanson aux lèvres, pour faire comme les braves gens de ce pays, où l'on vit, où l'on mange, où l'on pleure, où l'on se marie, en chantant.





**L'Endroit
le Plus
Avanta-
geux**

Pour l'Ouvrier

d'y établir un chez soi
c'est bien le

Quartier Emard

ET LE

Quartier St-Paul

De grandes et nombreuses industries de tous genres sont établies dans les quartiers immédiatement voisins de sorte que ceux qui y sont employés peuvent demeurer à une distance assez rapprochée pour jouir d'un dîner chaud avec la famille et éviter la nécessité du tramway.

Nous avons quelques beaux lots encore dans les environs du parc Edouard VII dans le quartier Saint-Paul à un prix excessivement bas.

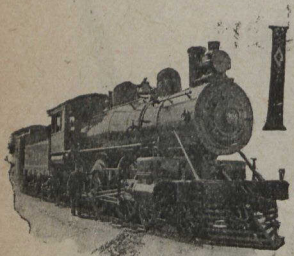
UNE VISITE EST SOLLICITEE

PAUL EMARD, 144, Hadley,
CHAMBRE 75. 112, ST-JACQUES **QUARTIER EMARD**



LES TRAVAUX GIGANTESQUES

— o —



Il existe des lignes de chemin de fer situées à d'énormes hauteurs.

En Europe, le chemin de fer le plus élevé est celui du Goenergrat, dans la Suisse. Il passe au point culminant de 3,019 verges au-dessus du niveau de la mer.

La voie ferrée américaine qui détient le record de la hauteur se nomme Ferrocarril Central del Peru. La plus grande altitude qu'elle atteint se rencontre au milieu du tunnel de Caldera, d'une longueur de deux kilomètres et demi.

Ce tunnel est situé à une hauteur qui se rapproche sensiblement de celle du mont Blanc : 4,780 verges.

Les dépenses de premier établissement pour la construction de cette ligne se sont élevées à la somme fabuleuse de 45 millions de dollars, soit à peu près un million et demi par mille, la longueur totale du Ferrocarril étant de 44 milles.

La pente varie de 4 o/o à 30 o/o; la voie est à l'écartement normal.

Les difficultés de l'entreprise furent parfois inouïes; et le voyageur, émer-

veillé et ému, se demande ce qu'il doit le plus admirer ou des sites sauvages et grandioses que la ligne longe, ou de l'audace incroyable des ingénieurs.

Le travail le plus important et le plus fantastique qu'ait nécessité la construction du Ferrocarril, est certes la prise de possession, pendant plusieurs milles, de la rivière de Romac.

Ce cours d'eau, en effet, s'est vu contraint, pour faire place à la ligne, de quitter son lit pour occuper celui que, par un tunnel creusé sous la voie même, l'intelligence et la main de l'homme lui ont donné.

Plus de vingt ouvriers ont arrosé de leur sang les rocs brisés par les coups de mines; des tragédies terribles ont accroché leurs clameurs de mort aux parois qui s'éboulaient, entraînant des chutes effroyables dans les gouffres.

La plus affreuse est certainement celle qui se déroula tout près de Chosica, ville située à quelques kilomètres de Lima.

Depuis plusieurs jours, au moyen de cartouches de dynamite, on entamait une masse énorme de rochers que la voie devait traverser.

Chaque soir, lorsque le chantier était désert et pour que les dangers de mort

REMEDE GRATIS POUR LES CHEVEUX

Laissez-moi vous envoyer gratis un paquet de \$1.00



enlève les pellicules, et rend les cheveux de l'homme, Foso fait pousser les cheveux, rend les sourcils plus épais, allonge les cils, ramène les cheveux gris ou fanés à leur couleur naturelle, arrête la démangeaison, de la femme ou de l'enfant abondants et lustrés. Envoyez ce coupon aujourd'hui.

Coupon pour un paquet de \$1.00 gratis

Inscrivez vos nom et adresse sur les lignes ci-dessous, découpez le coupon et envoyez-le à la Foso Company, 3624 Foso Bldg., Cincinnati, Ohio. Incluez 15c en timbres ou argent comme témoignage de votre bonne foi et pour aider à payer l'emballage, le port, etc., et vous recevrez aussitôt, gratuitement, frais de poste et de douane payés, un véritable paquet de \$1.00.

Nom

Ville

Rue

Etat ou province..... R. F. D.....

Couper les cors est d'abord cher et ne sert à rien puisqu'ils repoussent. Prenez l'Onguent Anti-Cors. Garanti.

L. LE LIMBOURG,

de Paris,

Pédicure-Spécialiste

(Attaché au service des RR. Soeurs de l'Hôtel-Dieu et principales Communautés Religieuses)

291 rue SSt-Denis, - - - - - Montréal.

Prix: \$2.00 net. Dépôt général pour le Canada.

QUENNEVILLE & GUERIN,

90, rue Ste-Catherine Est, - - - - - Montréal.

Exiger la signature sur chaque pot.

Nos **DENTS** sont très belles naturelles, garanties. Institut Dentaire, Franco-Américain (Incorporé).

162, St-Denis, Montréal.



GRAND DIEU! QUELLE AFFLICTION



Et dire qu'en trois minutes on peut faire disparaître n'importe quelle barbe tant dure et touffue qu'elle soit, aussi bien que tous les poils superflus du visage, du cou ou des bras, avec la RAZORINE du Dr Simon, Paris, France. Non seulement tous les poils et la barbe disparaissent en trois minutes, mais ils sont détruits totalement jusque dans leur racine, sans douleur, sans rougeur, sans irritation de la peau qui devient au même instant blanche, souple et veloutée.

Pour convaincre les incrédules, nous envoyons à tous ceux qui en font la demande un échantillon suffisant pour prouver son infaillibilité. De plus, nous offrons \$50 de récompense pour une preuve d'insuccès. Pour en avoir il suffit d'envoyer votre adresse avec 10 cents, pour frais de poste en emballage, adresser

COOPER & Co.,

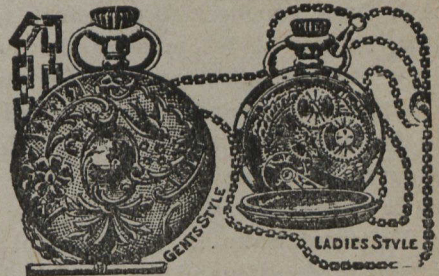
Dept. 5,

No 203 des Commissaires, - Montréal.

Prix du traitement complet, \$1.00.

W. Legault,

Horloger,
Bijoutier et
Opticien



Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations, celles des montres est un spécialté de l'établissement.

Le Département d'Optique est complet up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES

548 Parc Lafontaine, Montréal.

fussent nuls, un seul ouvrier, à coups de pics, creusait de distance en distance des trous de mine dans lesquels il plaçait une cartouche.

Une étincelle électrique, chacune à son tour, devait les faire éclater.

Or, un contremaître comprit-il mal les ordres reçus ou ne les expliqua-t-il pas suffisamment à son équipe, mais un matin, le long de la paroi même où la veille avaient été placées cinq cartouches de dynamite, un échafaudage, sur lequel quatre ouvriers travaillaient à la pioche, était dressé...

Nul ne s'aperçut de leur situation épouvantable...

Et soudain une formidable explosion retentit... Trois des malheureux, réduits en lambeaux, disparurent avec le plancher de l'échafaudage.

Le quatrième, les deux jambes emportées, eût le temps de s'agripper à un des cordages attachés en haut à une poutre. Pendant cinq effroyables minutes, le misérable resta ainsi suspendu, tandis que de ses cuisses broyées coulaient deux nappes de sang...

La seconde cartouche éclata, lui hâchant le bras gauche... D'un effort surhumain, raidissant les muscles du bras qui lui restait, il put se cramponner quelques instants encore; puis, sentant ses dernières forces à bout, accroché à la volonté de vivre avec une énergie farouche, il happa la corde avec ses dents.

On l'aperçut enfin... on accourut... mais trop tard... Quand un ouvrier descendu, au moyen d'un câble, arriva près de lui pour le soutenir, le blessé, épuisé, ouvrit la bouche et son corps alla s'écraser au fond du précipice de rocs...

L'Eclairage il y a un Siècle

Les villes anciennes n'avaient qu'un éclairage fort rudimentaire. Leur obscurité contribuait singulièrement à l'insécurité des habitants attardés hors de chez eux après la chute du jour. Sans remonter à des époques trop reculées, on verra qu'il y a un peu plus de cent ans, en 1800, par exemple, les principales cités de l'Europe continentale brillaient peu par la lumière.

Une ville comme Amsterdam, qui comptait alors 300,000 âmes, ne possédait que 2815 lanternes à huile.

Berlin était, comparativement, mieux pourvue. La capitale prussienne possédait, en effet, 2385 lanternes pour éclairer ses 150,000 habitants.

On dénombrait 1212 lanternes à Dresde pour 50,000 âmes; 700 à Leipzig pour 32,000 citadins; et pour 43,000 habitants, Francfort-sur-Main ne possédait que 600 lanternes publiques.

Enfin, Vienne, toujours en 1800, avait 3200 lanternes pour 270,000 habitants et Paris offrait à sa population de 700,000 âmes 6000 lanternes, ce qui ne représentait donc qu'une lanterne pour 117 habitants à Paris, une pour 84 à Vienne et une pour 63 à Berlin.

Mais le gaz d'éclairage allait bientôt paraître... Lebon, en distillant du bois; après lui, Murdoch avait obtenu un gaz de flamme obscure et sans utilité pratique.

En 1804, l'Allemand Winsor, ayant trouvé le moyen de purifier le gaz qu'il sut extraire de la houille, fonda en Angleterre une société industrielle pour l'éclairage des rues.

Il y eut un essai de ce mode d'éclairage à Paris, en 1816, dans le passage des

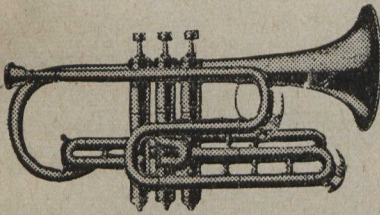
Maison Fondée en 1852
Tel. Bell Main 554

Chs. Lavallée,

Successeur de A. Lavallée.

IMPORTATEUR

d'INSTRUMENTS de MUSIQUE
et
MUSIQUE EN FEUILLE



Réparations de toutes sortes

Agent pour: Besson & Cie, de Londres,
Ang., Pellisson, Blanchet & Cie, de Lyon,
France, J. W. York & Sons,
de Grand Rapids, Mich.

35, Boul. St-Laurent, - Montréal

**GRAND
TRUNK
RAILWAY
SYSTEM**

Seule double voie ferrée entre Montréal,
Toronto, Hamilton Niagara Falls, Détroit
et Chicago.

A TORONTO

En 7½ Heures par

"l'Internationale Limité"

Le train le plus beau et le plus rapide du
Canada quitte Montréal à 9.00 a.m.
Tous les jours

Quatre Trains Express par Jour

MONTREAL, TORONTO et L'OUEST

9 a.m., 9.40 a.m., 7.30 p.m., 10.30 p.m.
Wagons-buffets, salon et bibliothèque sur les
trains du jour; wagons-lits Pullman éclairés
à l'électricité, avec lampes pour lire
dans les lits, sur les trains de nuit.

MONTREAL-NEW-YORK, via D. & H.
Co.—a.8.45 a.m. b.3.00 p.m., a.7.25 p.m., a.8.10
p.m.

MONTREAL-BOSTON -SPRINGFIELD
via C.V. Ry.—a.8.31 a.m., a.8.30 p.m.

MONTREAL - OTTAWA — a.8.16 a.m.,
b.9.30 a.m., b.3.55 p.m., a.8.00 p.m.

**MONTREAL-SHERBROOKE-LENNOX-
VILLE**—a.8.00 a.m., b.4.16 p.m., a.8.15 p.m.

aTous les jours. bTous les jours excepté le
dimanche.

CHARLES BERNIER

Architecte

70 RUE ST-JACQUES

Tél. Main 2319

479, rue St-Hubert. Tel. Est 4100

MONTREAL

BUSTE ET HANCHES



Une femme qui fait ses robes
se heurte à la difficulté de l'ajus-
tage sur elle-même et ne peut se
voir le dos que dans un miroir.

Le Mannequin "Perfection" de
Hall-Borchert

obvie à cette difficulté, évite les
mécomptes et désappointements
et rend le travail facile et satis-
faisant. S'ajuste, s'allonge, s'am-
plifie, se réduit, se moule, suivant
les mesures, de 50 façons diffé-
rentes et peut s'adapter à toute
longueur de robe désirée. Très fa-
cile à ajuster, ne se dérange ja-
mais et dure la vie. Demandez no-
tre livret illustré comprenant tous
genres de mannequins avec les prix.

Hall-Borchert Dress Form Co. of Canada,
Limited, 158m Bay St., Toronto, Can.

PEDICURE



Cors enlevés sans dou-
leur. Traitement des oi-
gnons et ongles incar-
nés.

M. E. RATELLE

163 rue St-Denis
Près Ste-Catherine
Tel. Est 5345.

Panoramas. En 1818, Louis XVIII s'intéressa à l'éclairage au gaz et s'inscrivit comme actionnaire d'une société fondée par Pauwells.

A la fin du règne de ce roi, on comptait dans Paris 2608 lanternes à l'huile et 8600 réverbères à gaz.

En 1878 il y avait déjà 34,000 becs de gaz et en 1897 on en compte 66,373.

— o —

Le Château de Mohammed II

A L'HEURE où j'écris les lignes le canon gronde non loin de l'antique forteresse de Mohammed II; lorsqu'elles paraîtront, la paix sera peut-être conclue et le sort de la Turquie définitivement fixé.

Le château de Mohammed aura-t-il changé de maîtres? On ne pourrait l'affirmer.

Verra-t-il encore dans l'avenir d'autres combats? Cela se pourrait car il est peu probable que l'accord s'établisse d'une manière permanente.



Constantinople a toujours été la "pomme de discorde" entre les puissances européennes et il en sera sans doute encore longtemps ainsi.

Cette capitale eut à soutenir de nombreux et meurtriers sièges; ce fut Zaber-gan, chef burgare, en l'an 559 qui commença; Chosroës, roi de Perse qui continua, en 626; Yazid, fils du Kalife Moawya qui fit de même pendant six ans; puis l'année latine en 1203, les Croisés en 1204, les Turcs en 1422; tous sans succès complet.

L'honneur de s'emparer de Constantinople était réservé à Mohammed II qui l'assiégea avec 150,000 hommes en l'an 1453.

Depuis lors, cette ville appartient toujours aux Turcs jusqu'à nos jours. Passera-t-elle en d'autres mains?

Pour beaucoup de raisons, ce serait à souhaiter.

Hommes et Femmes ayant les Cheveux Gris et le Crâne Dénudé REJOUISSIEZ-VOUS!



Vous pouvez maintenant, sans teinture ou autres sales mélanges semblables, redonner à vos cheveux gris leur couleur primitive — soit blond, châtain, brun ou noir — aussi détruire les pellicules et la démangeaison du cuir chevelu, arrêter la chute des cheveux et en faire pousser des nouveaux—cela à tout âge dans tous les cas avec la

**LUXURINE du Dr Prosse de Paris,
France**

\$50 sont offertes pour une preuve d'insuccès et tout le monde peut en faire l'essai gratis.—Il suffit de nous envoyer votre adresse avec 10c pour frais de distribution. Nous vous enverrons un paquet suffisant pour vous convaincre de son efficacité. Ecrivez aujourd'hui. Adresser Dr Prosse, Dépt. 5, No 203 Des Commissaires.

**PRIX PARTOUT, \$1.00 LE TRAITEMENT
DE SIX MOIS**

LE CAR ENGER 1913

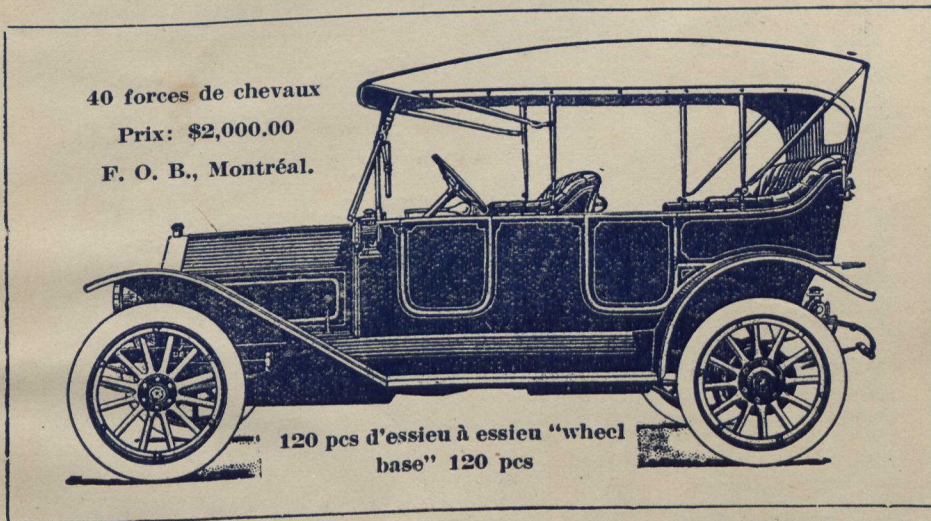
Le public en est arrivé à une telle exigence à l'endroit des automobiles que chaque jour de nouvelles améliorations sont brevetées, et que leur application devient une source de satisfaction pour les promeneurs en même temps que de richesse pour les campagnes qui adoptent ces améliorations.

Or il arrive ceci que les anciennes compagnies de fabrication d'automobiles se refusent souvent à acquérir les nouveaux procédés, les nouvelles inventions qui les forceraient à mettre de côté leurs patentes actuelles et les entraîneraient à des dépenses très lourdes. Il se forme donc de nouvelles compagnies pour exploiter les brevets les plus récents, les plus perfectionnés, les plus simplifiés, puisque la simplification est la marque du perfectionnement.

Tel a été le cas pour la Compagnie

“Enger Motor Car”

de Cincinnati (Ohio).



Tout ce qui réunit le confort à la solidité; tout ce qui combine la solidité dans l'ensemble avec la simplicité dans le mécanisme est groupé dans le **CAR ENGER**.

Le modèle 1913 est actuellement sur le marché. Ses détails, sur lesquels nous reviendrons, produisent chez le connaisseur l'admiration: c'est la perfection. Allumage, Carburateur, Refroidissement, Embrayage, Transmission, Changement de Vitesse, Carrosserie, tout a été l'objet d'une étude attentive. La science et l'art, l'imagination et l'expérience, ont produit une perfection qui s'appelle le car "Enger"—garanti d'ailleurs par la Compagnie.

N'achetez pas votre car pour 1913 sans avoir pris les renseignements nécessaires sur le car Enger. Adressez-vous à

Ferd. Poirier, Jr., 200, Blvd. St-Laurent, Montréal, Qué.

Représentant pour la Province de Québec.

CIGARETTES DERBY



Des millions de
CIGARETTES
DERBY

se vendent
annuellement,
simplement par ce
que des milliers de
fumeurs les pré-
fèrent aux autres.

5c. le paquet
partout.

